Digitized by the Internet Archive
in 2012 with funding from
University of Toronto

http://www.archive.org/details/oeuvrescompletes82volt

CE

# OEUVRES

## COMPLETES

## DE

# VOLTAIRE.

# OEUVRES

## COMPLETES

## DE

# VOLTAIRE.

TOME QUATRE-VINGT-DEUXIEME.

DE L'IMPRIMERIE DE LA SOCIÉTÉ LITTÉRAIRE-TYPOGRAPHIQUE.

1785.

ANNEXE DE LA BIBLIOTHÈQUE
uOttawa
Universitas
BIBLIOTHECA

PQ
2076
1785a
v.87

# RECUEIL

## DES LETTRES

## DE M. DE VOLTAIRE.

Suite de 1773-1775.

# RECUEIL

## DES LETTRES

## DE M. DE VOLTAIRE.

### LETTRE PREMIERE.

### A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

19 d'avril.

MON cher ange, votre lettre du 13 d'avril m'a bien consolé, mais ne m'a pas guéri, par la raison qu'à soixante et dix-neuf ans, avec un corps de roseau et des organes de papier mâché, je suis inguérissable. Toutes les chimères dont je me berçais sont sorties de ma tête. Vous savez que j'avais imaginé de partir de Crète sur un vaisseau suédois, pour venir vous embrasser; la destinée en a ordonné autrement. Je vous avoue que j'en ai été au désespoir, et que mon chagrin n'a pas peu contribué à envenimer l'humeur qui rongeait ma déplorable machine. 1773.

On va représenter les Crétois à Lyon, à

1773. Bordeaux, à Bruxelles. A l'égard des comédiens de votre ville de Paris, je puis dire d'eux ce que S^t *Paul* disait des Crétois de son temps : *Ce sont de méchantes bêtes et des ventres paresseux;* je puis ajouter encore que ce sont des ingrats. Ils ont eu le mauvais procédé et la bêtise de préférer je ne sais quel Alcidonis; DIEU les en a punis, en ne leur accordant qu'une représentation. J'espère que M. le maréchal de *Richelieu* pourra mettre quelque ordre dans ce tripot. Il était bien ridicule d'ailleurs que *le Kain* s'avisât de vouloir jouer le rôle d'un jeune homme, tandis que celui de *Teucer* était fait pour sa taille, et le rôle du vieillard pour *Brizard*. Si on ne peut pas réformer le tripot, je m'en lave les mains, et je me borne à mes bosquets et à mes fontaines.

On m'a mandé que la détestable copie, sur laquelle le détestable *Valade* avait fait sa détestable édition, venait d'une autre copie qui avait traîné dans l'antichambre de madame *du Barri;* mais cela est impossible, parce que l'exemplaire prêté par *le Kain* à madame *du Barri* était absolument différent.

Vous saurez, s'il vous plaît, que les Lois de Minos sont suivies de plusieurs pièces très-curieuses qui composent un assez gros volume; c'est ce volume que je veux vous envoyer.

Je cherche des moyens de vous le faire parvenir. Cela n'eſt pas ſi aiſé que vous le penſez, ſurtout après l'aventure des deux tomes très-condamnables et très-brûlables que de charitables ames m'ont fait la grâce de m'imputer. Ce monde eſt un coupe-gorge, et il y a des gens qui, pour couper la mienne, ſe ſervent d'un long raſoir dont le manche eſt dans une ſacriſtie. Eſt-il poſſible que vous n'ayez pas un moyen à m'indiquer pour vous faire parvenir le recueil crétois? Il ne part pas tous les jours des voyageurs de Genève pour Paris. D'ailleurs, je n'en vois aucun; je fais fermer ma porte à tout le monde; mon triſte état ne me permet pas de recevoir des viſites. 1773.

*Le Kain* m'a écrit ſur ma maladie. Je le crois actuellement à Marſeille: je lui répondrai quand il ſera de retour.

Vous me parlez de la Sophonisbe de *Mairet* rapetaſſée, et tellement rapetaſſée qu'il n'y a pas un ſeul mot de *Mairet*. Vous aurez cette Sophonisbe dans le paquet de la Crète; mais quand et par où? DIEU le ſait, car *Marin* ne peut plus recevoir de gros paquets.

J'ai répondu à tout; mais il me ſemble toujours que je n'ai pas répondu aſſez aux marques de l'amitié conſtante que vous daignez me conſerver, vous et madame d'*Argental*. Mon corps ſouffre beaucoup; mon ame, s'il

——— y en a une, ce qui eſt fort douteux, vous eſt
1773. tendrement attachée juſqu'à la diſſolution entière de mon individu, laquelle eſt fort prochaine. *V.*

## LETTRE II.

### A M. DIDEROT.

A Ferney, 20 d'avril.

J'AI été bien agréablement ſurpris, Monſieur, en recevant une lettre ſignée *Diderot*, lorſque je revenais d'un bord du Styx à l'autre.

Figurez-vous quelle eût été la joie d'un vieux ſoldat couvert de bleſſures, ſi M. de *Turenne* lui avait écrit. La nature m'a donné la permiſſion de paſſer encore quelque temps dans ce monde; c'eſt-à-dire, une ſeconde entre ce qu'on appelle deux éternités, comme s'il pouvait y en avoir deux.

Je végetterai donc au pied des Alpes encore un inſtant dans la fluante du temps qui engloutit tout. Ma faculté intelligente s'évanouira comme un ſonge, mais avec le regret d'avoir vécu ſans vous voir.

Vous m'envoyez les fables d'un de vos amis. S'il eſt jeune, je réponds qu'il ira très-loin; s'il ne l'eſt pas, on dira de lui qu'il

écrivit avec esprit ce qu'il inventa avec génie : c'est ce qu'on disait de *la Motte*. Qui croirait qu'il y eût encore une louange au-dessus de celle-là ? et c'est celle qu'on donne à *la Fontaine : Il écrivit avec naïveté.* Il y a, dans tous les arts, un je ne sais quoi qu'il est bien difficile d'attraper. Tous les philosophes du monde, fondus ensemble, n'auraient pu parvenir à donner l'Armide de *Quinault*, ni *les Animaux malades de la peste* que fit *la Fontaine*, sans savoir même ce qu'il faisait. Il faut avouer que, dans les arts de génie, tout est l'ouvrage de l'instinct. *Corneille* fit la scène d'*Horace* et de *Curiace* comme un oiseau fait son nid, à cela près qu'un oiseau fait toujours bien, et qu'il n'en est pas de même de nous autres chétifs. M. *Boisard* paraît un très-joli oiseau du Parnasse, à qui la nature a donné, au lieu d'instinct, beaucoup de raison, de justesse et de finesse. Je vous envoie ma lettre de remercîmens pour lui. Ma maladie, dont les suites me persécutent encore, ne me permet guère d'être diffus. Soyez sûr que je mourrai en vous regardant comme un homme qui a eu le courage d'être utile à des ingrats, et qui mérite les éloges de tous les sages. Je vous aime, je vous estime, comme si j'étais un sage. 1773.

*Le vieux malade de Ferney, V.*

1773.

## LETTRE III.

### A MADAME NECKER.

A Ferney, 23 d'avril.

LA lettre, Madame, dont vous m'honorez m'eſt aſſurément plus précieuſe que tous les ſacremens de mon égliſe catholique, apoſtolique et romaine. Je ne les ai point reçus cette fois-ci. On s'était trop moqué à Paris de cette petite facétie; et le petit-fils de mon maçon, devenu mon évêque, ainſi qu'il ſe prétend le vôtre, avait trop crié contre ma dévotion. Il eſt vrai que je ne m'en porte guère mieux. Preſque tout le monde a été malade dans nos cantons, vers l'entrée du printemps.

Je n'avais point du tout mérité ma maladie. Les plaiſanteries qui ont couru n'avaient, malheureuſement pour moi, aucun fondement; et je vous aſſure que je mourais le plus innocemment du monde.

Je m'arrange aſſez philoſophiquement pour ce grand voyage dont tout le monde parle ſans connaiſſance de cauſe. Comme on n'a point voyagé avant de naître, on ne voyage point quand on n'eſt plus. La faculté penſante, que l'éternel Architecte du monde

nous a donnée, ſe perd comme la faculté mangeante, buvante et digérante. Les marionnettes de la Providence infinie ne ſont pas faites pour durer autant qu'elle. 1773.

De toutes ces marionnettes, la plus ſenſible à vos bontés, c'eſt moi. Je vous regarde comme un des êtres les plus privilégiés que l'ordre éternel et immuable des choſes ait fait naître ſur ce petit globe. Je ſuis très-fâché de ramper loin de vous ſur un petit coin de terre où vous n'êtes plus; je ne vois plus perſonne, je ferme ſurtout ma porte à tout étranger: mais je compte que M. *Moultou* viendra ce ſoir dans mon hermitage, et que nous nous conſolerons l'un l'autre en parlant long-temps de vous.

Je remercie M. *Necker* de ſon ſouvenir, avec la plus tendre reconnaiſſance. Madame *Denis* me charge de vous dire à quel point elle vous eſt attachée.

Agréez le ſincère reſpect, la véritable eſtime et l'amitié du vieux malade de Ferney.

1773.

## LETTRE IV.

### A M. LE CHEVALIER DE TOLENDAL.

A Ferney, 28 d'avril.

J'AVAIS eu l'honneur, Monſieur, de connaître particulièrement M. de *Lalli*, et de travailler avec lui, ſous les yeux de M. le maréchal de *Richelieu*, à une entrepriſe dans laquelle il déployait tout ſon zèle pour le roi et pour la France. Je lus avec attention tous les mémoires qui parurent au temps de ſa malheureuſe cataſtrophe. Son innocence me parut démontrée : on ne pouvait lui reprocher que ſon humeur aigrie par tous les contre-temps qu'on lui fit eſſuyer. Il fut perſécuté par pluſieurs membres de la compagnie des Indes, et ſacrifié par le parlement.

Ces deux compagnies ne ſubſiſtent plus, ainſi le temps paraît favorable ; mais il me paraît abſolument néceſſaire de ne faire aucune démarche ſans l'aveu et ſans la protection de monſieur le chancelier.

Peut-être ne vous ſera-t-il pas difficile, Monſieur, de produire des pièces qui exigeront la réviſion du procès ; peut-être obtiendrez-vous d'ailleurs la communication de la

procédure. Une permiſſion ſecrète au greffier criminel pourrait ſuffire. Il me ſemble que M. de *Saint-Prieſt*, conſeiller d'Etat, peut vous aider beaucoup dans cette affaire. Ce fut lui qui, ayant examiné les papiers de M. de *Lalli*, et étant convaincu non-ſeulement de ſon innocence, mais de la réalité de ſes ſervices, lui conſeilla de ſe remettre entre les mains de l'ancien parlement. Ainſi la cauſe de M. de *Lalli* eſt la ſienne auſſi-bien que la vôtre : il doit ſe joindre à vous dans cette affaire ſi juſte et ſi délicate. 1773.

Pour moi, je m'offre à être votre ſecrétaire, malgré mon âge de quatre-vingts ans, et malgré les ſuites très-douloureuſes d'une maladie qui m'a mis au bord du tombeau. Ce ſera une conſolation pour moi que mon dernier travail ſoit pour la défenſe de la vérité.

Je ne ſais s'il eſt convenable de faire imprimer le manuſcrit que vous m'avez envoyé ; je doute qu'il puiſſe ſervir, et je crains qu'il ne puiſſe nuire. Il ne faut, dans une pareille affaire, que des démonſtrations fondées ſur les procédures mêmes. Une réponſe à un petit libelle inconnu ne ferait aucune ſenſation dans Paris. De plus, on ſerait en droit de vous demander des preuves des diſcours que vous faites tenir à un préſident du parlement, à un avocat général, au rapporteur, à des

1773. officiers ; et, ſi ces diſcours n'étaient pas avoués par ceux à qui vous les attribuez, on vous ferait les mêmes reproches que vous faites à l'auteur du libelle. Cette obſervation me paraît très-eſſentielle.

D'ailleurs, ce libelle m'eſt abſolument inconnu, et aucun de mes amis ne m'en a jamais parlé. Il ferait bon, Monſieur, que vous euſſiez la bonté de me l'envoyer par M. *Marin*, qui voudrait bien s'en charger.

Souffrez que ma lettre ſoit pour madame la comteſſe de *la Heuze* comme pour vous. Ma faibleſſe et mes ſouffrances préſentes ne me permettent pas d'entrer dans de grands détails. Je lui écris ſimplement pour l'aſſurer de l'intérêt que je prends à la mémoire de M. de *Lalli*. Je vous prie l'un et l'autre d'en être perſuadés.

J'ai l'honneur d'être, avec tous les ſentimens que je vous dois, Monſieur, votre, &c.

## LETTRE V. 1773.

### A M. MARMONTEL.

A Ferney, 28 d'avril.

MON cher ami, vous venez bien à propos au ſecours des libraires de Paris, qui ſans vous n'auraient fait qu'une collection inſipide; et, grâces aux ſoins dont vous voulez bien les honorer, je crois que l'ouvrage ſera très-intéreſſant et très-inſtructif.

La tragédie de Sophonisbe n'eſt pas ſi bien réformée que celle de Venceſlas. La raiſon en eſt qu'on n'a pas laiſſé ſubſiſter un ſeul vers de *Mairet*.

Il y a long-temps que je cherche une occaſion de vous envoyer un petit recueil pour mettre dans un coin de votre bibliothéque; mais la contrebande eſt devenue ſi difficile, que je ne ſais comment m'y prendre.

Je vous remercie de demeurer dans un *impaſſe*, mais je ne vous pardonne pas d'écrire français par un *o*.

Je vous embraſſe bien tendrement.

1773.

## LETTRE VI.

### A M. LE MARECHAL DUC DE RICHELIEU.

A Ferney, 5 de mai.

C'EST toujours au premier gentilhomme de la chambre, au grand-maître des jeux et des plaiſirs, que j'ai l'honneur de m'adreſſer. Je lui ai écrit en faveur de *Patras*, que je crois très-utile au théâtre que mon héros veut rétablir.

Je lui préſente aujourd'hui requête pour *la Borde*, dont on prétend que la Pandore eſt devenue un ouvrage très-agréable. Je crois qu'il mourra de douleur ſi mon héros ne fait pas exécuter ſon ſpectacle aux fêtes de madame la comteſſe d'*Artois ;* et moi je reprendrais peut-être un peu de vie, ſi cette aventure pouvait me fournir une occaſion de vous faire ma cour pendant quelques jours.

Je crois que cette Pandore, avec ſa boîte, a été en effet la ſource de bien des maux, puiſqu'elle fit mourir de chagrin ce pauvre *Royer*, et qu'elle eſt capable de jouer un pareil tour à *la Borde*. Les muſiciens me paraiſſent encore plus ſenſibles que les poëtes. Il y a long-temps, Monſeigneur, que je cherche le

moyen de vous envoyer un recueil qui contient les Lois de Minos et pluſieurs petits ouvrages, en proſe et en vers, aſſez curieux. Je vous demanderais une petite place pour ce livre dans votre bibliothéque ; il eſt aſſez rare juſqu'à préſent. Ne puis-je pas vous l'envoyer ſous l'enveloppe de M. le duc d'*Aiguillon* ? J'attends ſur cela vos ordres. 1773.

On va jouer les Lois de Minos à Lyon; le ſpectacle ſera très-beau, mais les acteurs ſont bien médiocres. Je compte que la pièce ſera mieux jouée dans votre capitale de la Guienne. Je n'irai point voir le ſpectacle de Lyon : les ſuites de ma maladie ne me le permettent pas ; mais quand il s'agira d'obéir à vos ordres, je trouverai des ailes, et je volerai. Je vois qu'un certain voyage eſt un peu différé ; tant mieux, car nous n'avons point encore de printemps, mais en récompenſe nous ſommes entourés de neige.

Conſervez vos bontés à ce pauvre malade qui ne reſpire que pour en ſentir tout le prix. *V.*

*N. B.* On me mande que *la Borde* a beaucoup retravaillé ſa Pandore, et qu'elle eſt très-digne de votre protection.

1773.

## LETTRE VII.

### A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Ferney, 8 de mai.

Vous voulez que je vous écrive, mon cher ange ; c'eſt à moi bien plutôt de vous ſupplier de m'écrire, et de me mander des nouvelles de madame d'*Argental*. Que puis-je vous mander du fond de ma retraite ? vous amuſerai-je beaucoup, quand je vous dirai que je ſuis en Sibérie, ſous le quarante-ſixième degré et demi de latitude, et que nous avons au 8 de mai plus de cent pieds de neige au revers du mont Jura ; que tous nos fruits ſont perdus ; que ma pauvre colonie eſt ſur le point d'être ruinée, et que je ſerais peut-être à Paris actuellement, auprès de vous, ſans la friponnerie de *Valade*, et l'impertinente ingratitude des comédiens ? Mille contre-temps à la fois ont exercé ma patience ; ma mauvaiſe ſanté la met encore à de plus grandes épreuves.

Je ne ſais point du tout comment m'y prendre pour vous envoyer ce recueil à la tête duquel les Lois de Minos ſe trouvent : ce qu'on peut dans un temps, on ne le peut pas dans un autre : tous les envois de livres

du

du pays étranger ſont devenus plus difficiles que jamais. Je pourrais haſarder d'envoyer le petit paquet, par le carroſſe de Lyon, à la chambre ſyndicale de Paris. Voyez ſi vous pourriez le réclamer, et ſi M. de *Sartine* voudrait vous le faire rendre. Je ſuis étranger, je ſuis de contrebande ; je ſuis environné de chagrins, quoique je tâche de n'en point prendre. Je ſuis vieux, je ſuis malade ; j'ai la mort ſur le bout du nez, ſi ce n'eſt pas pour cette année, c'eſt pour l'année prochaine. On ne meurt point comme on veut dans les heureux pays libres qu'on appelle papiſtes ou papaux. *Rabelais* dit qu'on y eſt toujours tourmenté par les clers-gots et par les évec-gots. On ne ſait où ſe fourrer ; j'eſpère pourtant que je m'en tirerai galamment ; mais avouez que tout cela n'eſt pas joyeux. La philoſophie fait qu'on prend ſon parti, mais elle eſt trop ſérieuſe cette philoſophie, et on ne rit point entre des peines préſentes et un anéantiſſement prochain. Je gagerais que *Démocrite* n'eſt pas mort en riant. 1773.

Sur ce, mon cher ange, portez-vous bien et vivez.

Je croyais *le Kain* à Marſeille. Permettez que je vous adreſſe un petit mot de réponſe que je dois à une lettre qu'il m'écrivit, il y a plus d'un mois.

1773. Pour mademoiſelle *Daudet*, je lui en dois une depuis le mois de janvier; il y a preſcription. Je vous ſupplie de lui dire que mon triſte état m'a mis dans l'impoſſibilité de lui répondre : rien n'eſt ſi inutile qu'une lettre de complimens. Je lui ſouhaite fortune et plaiſirs, et ſurtout qu'elle reſte à Paris le plus qu'elle pourra. Quoique je n'aime point Paris, je ſens bien qu'on doit l'aimer.

Que mes anges me conſervent un peu d'amitié, je ſerai conſolé dans mes neiges et dans mes tribulations ; je leur ſerai attaché tant que mon cœur battra dans ma très-faible machine.

## LETTRE VIII.

### A M. MARIN.

8 de mai.

Mon cher Monſieur, je crois, Dieu me pardonne, que je ſuis encore en vie : en ce cas, je vous prie d'envoyer un exemplaire de ce petit ouvrage à M. de *la Harpe*. Pourriez-vous me faire parvenir le nouveau mémoire de *la Croix?* je ſais qu'il écrit plutôt contre M. *Linguet* que contre M. de *Morangiés*. C'eſt

une choſe déplorable qu'on ſe déchaîne ſi univerſellement contre un avocat qui ne fait que ſon devoir. On dit qu'on ne jugera ce procès que ſur les probabilités qui frappent tout le monde; mais je n'en crois rien. Les juges ſont aſtreints à ſuivre les lois. L'ancien parlement ſe mettait au-deſſus : celui-ci n'eſt pas encore aſſez puiſſant pour prendre de telles libertés. La détention de M. de *Morangiés*, et le refus d'entendre de nouveaux témoins, me font trembler pour lui. Je le regarderai toujours comme un homme très-innocent. Dieu veuille qu'il n'augmente pas mon catalogue des innocens condamnés! 1773.

Avez-vous vu M. de *Tolendal* (*)? ſon oncle eſt une terrible preuve de ce que peut la cabale. Le roi de Pruſſe a, parmi ſes officiers, le jeune d'*Etallonde* qui fut condamné, avec le chevalier de *la Barre*, à la queſtion ordinaire et extraordinaire, à l'amputation de la main droite et de la langue, et à être brûlé vif pour n'avoir pas ôté ſon chapeau devant des capucins, et pour avoir chanté je ne ſais quelle chanſon que perſonne ne connaît. C'eſt un exemple qu'il faut toujours avoir devant les yeux : il nous prouve

(*) M. le comte de *Lalli*. M. de *Voltaire* le croyait alors neveu, et non fils de celui dont il cherchait à faire réhabiliter la mémoire.

1773. que notre ſiècle eſt auſſi abominable que frivole. Il y a bientôt quatre-vingts ans que je ſuis au monde, et je n'ai jamais vu que des injuſtices. Je crois que *Mathuſalem* aurait pu en dire autant.

## LETTRE IX.

### A MADAME DE SAINT-JULIEN.

A Ferney, 19 de mai.

Ce que madame *Denis* veut vous dire, Madame, c'eſt que monſieur le maréchal de *Richelieu*, votre ami, vient de m'affliger d'une manière bien ſenſible pour un cœur qui lui eſt ſi tendrement attaché depuis plus de cinquante ans. Il m'accable d'abord de bontés au ſujet des Lois de Minos; il n'a jamais été ſi empreſſé avec moi; et le moment d'après il m'accable de dégoûts, il me traite comme ſes maîtreſſes. Voici le fait: dans la chaleur de nos tendreſſes renaiſſantes, je lui dédie les Lois de Minos, et je me livre dans cette dédicace à toute ma paſſion pour lui; il me promet et me donne ſa parole d'honneur qu'il fera repréſenter les Lois de Minos, à Fontainebleau, au mariage de M. le comte d'*Artois*. Sur cette parole, je

retire la pièce des mains des comédiens qui allaient la jouer, et je n'ai de confiance qu'en ſes bontés. 1773.

Quelque temps après, *le Kain* vient lui préſenter la liſte des pièces qu'on doit donner à Fontainebleau; il met dans cette liſte pluſieurs de mes pièces, et ſurtout les Lois de Minos. M. le maréchal les raye toutes, et ſubſtitue à leur place le Catilina de *Crébillon*, et je ne ſais quelles autres pièces barbares. Voilà ce qu'on me mande, et ce que j'ai peine à croire : je l'aime et je le reſpecte trop pour croire qu'il en ait uſé ainſi avec moi, dans le temps même qu'il me prodiguait les marques les plus flatteuſes de l'amitié dont il m'a honoré depuis ſi long-temps.

Nous avons recours, ma nièce et moi, Madame, à celle qui connaît ſi bien le prix de l'amitié, à celle dont la bienveillance et l'équité ſont ſi actives, à celle qui a tiré notre ami *Racle* du profond bourbier où il était plongé, à celle qui n'entreprend rien dont elle ne vienne à bout. Vous allez à la chaſſe des perdrix ; allez à la chaſſe de monſieur de *Richelieu* : trouvez-le, parlez-lui, faites-le rougir, s'il eſt coupable, faites-le rentrer en lui-même, ramenez-moi mon infidelle. Il n'appartient qu'à vous de faire de tels miracles. Vous connaiſſez ma poſition : cette petite aventure

1773. tient à des choſes qui ſont eſſentielles pour moi, et même pour ma famille.

Nous vous prions de vouloir bien ajouter aux bons offices que nous vous demandons, celui de parler de vous-même à mon perfide; d'ignorer avec lui que nous vous avons écrit; de lui dire que vous ne venez lui repréſenter ſon inconſtance que ſur le bruit public, et que vous ne ſauriez ſouffrir qu'on attaque ainſi ſa gloire.

Franchement, Madame, rien n'eſt plus cruel que de ſe voir abandonné et trahi ſur la fin de ſa vie par les perſonnes ſur leſquelles on avait le plus compté, et dans qui on avait mis toutes ſes affections. Il n'y a que vos bontés qui puiſſent me conſoler, et me tenir lieu de ce que je perds.

J'ai l'honneur de vous envoyer un exemplaire de la pièce en queſtion, avec des notes que je vous prie de lire quand vous n'irez point à la chaſſe.

Agréez, Madame, mon reſpect et mon attachement inviolable. *V.*

## LETTRE X. 1773.

### A M. CHRISTIN.

20 de mai.

Vous êtes, mon cher ami, meilleur citoyen que les anciens Romains; ils étaient dispensés d'aller à la guerre pour le service de la république; et vous, à peine êtes-vous marié que vous faites la campagne la plus vive en faveur du genre-humain contre les bêtes puantes appelées moines. Tout ce que je peux faire à présent, est de lever les mains au ciel pendant que vous vous battez.

Il y a des choses qui m'ont paru fort équivoques dans le mémoire de l'avocat de Besançon. Je tremblerai toujours jusqu'au jour de la décision. Ce serait au roi à terminer ce grand procès dans toute la France. L'abolissement du droit barbare de main-morte serait encore plus nécessaire que l'abolissement des jésuites. Puisse le roi jouir de la gloire de nous avoir délivrés de ces deux pestes! Bonsoir, mon cher philosophe; soyez le plus heureux des maris et des avocats.

1773.

*A madame Chriſtin.*

Vous m'avez prévenu, Madame ; c'était à moi de faire mon compliment à la femme de mon meilleur ami. Je me ferais ſans doute acquitté de ce devoir, ſi les ſuites de ma maladie ne m'en avaient empêché.

Je vous ſouhaite tout le bonheur que vous méritez, et je ſuis sûr que vous l'aurez. On ne peut être plus ſenſible que je le ſuis à la bonté que vous avez eue de m'écrire : ſi j'avais eu de la ſanté, j'aurais été un des garçons de la noce.

J'ai l'honneur d'être, &c.

## LETTRE XI.

## A M. DE LA HARPE.

24 de mai.

*Je ſouhaite que la calomnie ne députe point quelques uns de ſes ſerpens à la cour, pour perdre ce génie naiſſant, en cas que la cour entende parler de ſes talens ;* page 10 de l'Epître morale et inſtructive de *Guillaume Vadé.*

Vous voyez, mon cher ami, que *Guillaume* était très-inſtruit, qu'il y avait des préjugés contre

contre celui qui a donné quelquefois de ſi bonnes ailes aux talons de *Mercure*, et dont le génie alarme ceux qui n'en ont pas. 1773.

J'ai ouï dire que *Guillaume Vadé*, avant ſa mort, avait eſſuyé quelques injuſtices un peu plus fortes ; qu'un commentateur avait interprété fort mal ſes diſcours auprès d'un ſatrape de Perſe, lorſque *Guillaume* était à la campagne, à quelques lieues d'Iſpahan ; mais ce n'eſt point de cela que *Guillaume* mourut : il était accoutumé à tous ces orages, et il en riait. On s'était imaginé qu'il était fort ſenſible à toutes ces misères, on ſe trompait beaucoup.

Sa nièce, *Catherine Vadé*, que vous avez connue, vous dira qu'il avait le plus profond mépris pour les tracaſſeries perſannes. Il était quelquefois un peu malin, ſoit quand il écrivait à *Nicolas*, ſoit quand il écrivait à *Flaccus;* mais il fut très-ſenſible et reconnaiſſant pour le ſecrétaire intime de *Flaccus*, lequel avait l'eſprit et les grâces de ſon maître : il m'a même chargé, en mourant, de dire à ce ſecrétaire intime qu'il ne l'oubliait point, quoiqu'il allât boire les eaux du fleuve de l'oubli. Il me le recommandait en préſence de *Catherine* ſa nièce : Je vous exhorte, lui diſait-il ſouvent, à ne point craindre vos envieux, à marcher toujours dans le ſentier

épineux de la gloire, entre le général d'armée
1773. *Warvick* et le miniſtre *Barmécide ;* comptez, quand on a la gloire pour ſoi, que le reſte vient tôt ou tard.

Je penſe comme *Guillaume.* Je vous ſuis très-ſincèrement dévoué, et j'en prends à témoin *Catherine ;* j'eſpère trouver l'occaſion de vous le prouver. Il y a long-temps que je vous ai dit : *Macte animo, generoſe puer.*

## LETTRE XII.

### A MONSIEUR

### LE CHEVALIER DE LALLI-TOLENDAL.

24 de mai.

Vous avez, Monſieur, du courage dans l'eſprit comme dans le cœur ; et une choſe à laquelle vous ne faites peut-être pas attention, c'eſt que votre Mémoire eſt de l'éloquence la plus forte et la plus touchante.

On m'a mandé que le roi vous avait accordé une grande grâce, il y a quelques mois. Vous ne pouviez mieux lui en marquer votre reconnaiſſance qu'en manifeſtant l'injuſtice des juges qui ont trempé dans le ſang de votre

oncle leurs mains teintes du ſang du chevalier de *la Barre*. Ces tuteurs des rois étaient les ennemis du roi : vous le ſervez en demandant juſtice contre eux. 1773.

Je penſe que c'eſt un devoir indiſpenſable à M. de *Saint-Prieſt* de ſe joindre à vous. Je ne ſais pas comment il eſt votre parent ou votre allié, je ne ſais pas même ce que vous eſt madame la comteſſe de *la Heuze*, ſi elle eſt votre tante ou votre ſœur. Je vous prie de vouloir bien mettre au fait un ſolitaire ſi ignorant, en cas que vous lui faſſiez l'honneur de lui écrire.

J'ai peur que l'homme puiſſant, à qui vous vous êtes adreſſé, ne vous ait donné des paroles et non pas une parole ; mais il ne vous empêchera pas de tenter toutes les voies de venger la mort et la mémoire de votre oncle.

Je préſume que madame *du Barri* vous protégerait dans une entrepriſe ſi juſte et ſi décente. J'oſe croire encore que M. le maréchal de *Richelieu*, que j'ai vu l'ami de M. de *Lalli*, ne vous abandonnerait pas.

Enfin, on peut faire un mémoire au nom de la famille. Il me ſemble qu'il faudrait que ce mémoire fût ſigné d'un avocat au conſeil. La requête la plus juſte n'aura aucun ſuccès ſi elle n'eſt pas dans la forme légale, et ne

—— ſera regardée tout au plus que comme une
1773. plainte inutile.

J'ajoute, et avec chagrin, qu'il faudra ſe réſoudre à épargner, autant qu'on le pourra, les ennemis qui ont dépoſé contre leur général. Ils ſont en grand nombre; et on doit ſonger, ce me ſemble, plutôt à juſtifier le condamné qu'à s'emporter contre les accuſateurs. Sa mémoire réhabilitée les couvrira d'opprobre.

Il me paraît que vous avez un juſte ſujet de préſenter requête en réviſion, ſi vous prouvez que pluſieurs pièces importantes n'ont point été lues. Il n'y a point, en ce cas, d'avocat au conſeil qui refuſe de ſigner votre mémoire. Alors vous aurez la conſolation d'entendre la voix du public ſe joindre à la vôtre, et ce cri général éveillera la juſtice.

Je ſuis plus malade encore que je ne ſuis vieux; mais mon âge et mes ſouffrances ne peuvent diminuer l'intérêt que je prends à cette cruelle affaire, et les ſentimens que vous m'inſpirez.

J'ai l'honneur d'être, &c.

## LETTRE XIII. 1773.

### A M. VASSELIER, *à Lyon.*

Mai.

Vous êtes donc mon confrère en fait de goutte, mon cher ami? Pour moi, je n'ai la goutte que comme un acceſſoire à tous mes maux. On ſait bien qu'il faut mourir; mais, en conſcience, il ne faudrait pas aller à la mort par de ſi vilains chemins. Je déſire bien vivement de guérir pour venir vous voir, mais je commence à en déſeſpérer.

Je ne ſuis point du tout étonné de l'évêque dont vous me parlez. Les comédiens ſont toujours jaloux les uns des autres. Nous allons avoir une troupe en Savoie, à la porte de Genève, qui fera ſans doute crever de dépit celle que nous avons déjà à l'autre porte en France. Chacun joue la comédie de ſon côté; je ne la joue pas, mon cher correſpondant, en vous diſant combien je vous aime.

Mille grâces de la belle branche de palmier. *Quid retribuam domino?*

*P. S.* Il y a, dans le Bugey, un brave

officier qui aime la lecture, qui eſt philoſo-
1773. phe, et qui m'a demandé des livres. Je crois ne pouvoir mieux remplir mon devoir de miſſionnaire qu'en m'adreſſant à vous. Je vous envoie le paquet que je vous ſupplie inſtamment de faire tenir à ce digne officier à qui le roi ne donne pas de quoi acheter des livres.

Faites un philoſophe, et DIEU vous le rendra. Je ne puis faire une meilleure action dans le triſte état où je ſuis.

## LETTRE XIV.

### A MADAME DE SAINT-JULIEN.

A Ferney, 4 de juin.

LA protectrice réuſſit à tout ce qu'elle entreprend, et ſes entrepriſes ſont toujours de faire du bien. Je me jette à ſes pieds, et je les baiſe avec mes lèvres de quatre-vingts ans, en la priant ſeulement de détourner les yeux.

Mon doyen de l'académie, qui eſt fort mon cadet, a eu la bonté de m'écrire une lettre très-conſolante. Je lui écris aujourd'hui ſur nos hiſtrions qui ſont à ſes ordres, et je le

ſupplie, comme je l'ai toujours ſupplié, et comme il me l'a toujours promis, de faire jouer, ſur la fin de ſon année, les Lois de Minos, d'un jeune auteur, et la Sophonisbe de *Mairet*, qui eſt mort il y a environ cent trente ans ; le tout ſans préjudice des autres faveurs qu'il peut me faire, et ſur leſquelles vous avez inſiſté avec votre généroſité ordinaire. 1773.

J'aurais bien voulu vous envoyer des Lois de Minos pour vos amis, et ſurtout pour monſieur votre frère ; mais M. d'*Ogni* me mande qu'il ne peut plus ſe charger de paquets de livres. Il veut bien faire paſſer toutes les montres de ma colonie dont il eſt le protecteur ; mais, pour la littérature, on dit qu'elle eſt aujourd'hui de contrebande, et que les commis à la douane des penſées n'en laiſſent entrer aucune. Je crois pourtant que, ſi jamais vous rencontrez M. d'*Ogni*, vous pourriez lui demander grâce pour les Lois de Minos, et alors vous en auriez tant qu'il vous plairait.

A propos de lois, Madame, je ne ſuis point ſurpris de la ſentence portée contre M. de *Morangiés ;* j'ai toujours dit qu'ayant eu l'imprudence de faire des billets, il ſerait obligé de les payer, quoiqu'il ſoit évident qu'il n'en ait jamais touché l'argent.

1773. J'ai toujours dit encore que les faux témoins qui ont dépoſé contre lui, ayant eu le temps de ſe concerter et de s'affermir dans leurs iniquités, triompheraient de l'innocence imprudente.

Voilà une affaire bien ſingulière et bien malheureuſe. Elle doit apprendre à toute la nobleſſe de France à n'avoir jamais affaire avec des uſuriers, et à ne jamais connaître madame de *la Reſſource:* mais on ne corrigera point nos officiers du bel air. J'ai peur qu'il ne ſoit difficile de faire modérer la ſentence par le parlement, et impoſſible d'en changer le fond, à moins que quelqu'un des fripons qui ont gagné leur procès ne meure inceſſamment, et ne demande pardon à DIEU et à la juſtice de ſes manœuvres criminelles. Toute cette aventure ſera long-temps un grand problème. Il ne faut compter dans ce monde que ſur votre belle ame et ſur votre amitié courageuſe; mais daignez compter auſſi, Madame, ſur la très-tendre et très-reſpectueuſe reconnaiſſance de ce pauvre malade du mont Jura.

*Voltaire.*

## LETTRE XV. 1773.

### A M. LE MARECHAL DUC DE RICHELIEU.

A Ferney, 4 de juin.

En vérité, Monſeigneur, je ne ſais ſi je dois pleurer ou rire de ce que vous me mandez dans votre lettre du 28 de mai ; mais quand un comédien fait une tracaſſerie à M. le maréchal de *Richelieu*, il faut rire, et c'eſt ſans doute ce que vous avez fait.

J'admire ſeulement votre bonté de daigner m'écrire, lorſque les autres tracaſſeries de Bordeaux pour du pain, qui ont été, dit-on, ſuivies d'une ſédition meurtrière, attiraient toute votre attention. Si cet orage eſt paſſé, permettez-moi de vous parler d'abord d'une choſe qui m'intéreſſe beaucoup plus que tous les ſpectacles de Fontainebleau et de Verſailles ; c'eſt du petit voyage dont vous m'aviez flatté. L'état cruel où je ſuis ne m'aurait certainement pas empêché d'être à vos ordres ; il n'y a que la mort qui eût pu me retenir à Ferney ; mais je vois que tout eſt rompu, et c'eſt-là ce qui me fait pleurer. J'avais tout arrangé pour cette petite courſe ; il ne m'appartient pas d'avoir une dormeuſe,

1773. mais j'avais une voiture que j'appelais une commode. Il faut s'attendre aux contre-temps jusqu'au dernier moment de sa vie.

Quant à l'article des spectacles, mon héros est engagé d'honneur à protéger mon histrionage. J'ignore quel est le goût de la cour, j'ignore l'esprit du temps présent ; mais je compterai toujours sur votre indulgence pour moi, et sur votre protection nécessaire à ma jeunesse.

Je vous ai supplié, et je vous supplie encore, d'honorer d'une place dans votre liste le roi de Suède, sous le nom de *Teucer*, malgré toutes les différences qui se trouvent entre ces deux personnages.

Je vous demande votre protection pour *Mairet*, qui est mort il y a environ six-vingts ans, et qui était protégé par votre grand-oncle : il ne tient qu'à vous de le ressusciter. Minos et Sophonisbe sont deux pièces nouvelles ; toutes deux, et surtout les Lois de Minos, forment des spectacles où il y a beaucoup d'action. On dit que c'est ce qu'il faut aujourd'hui, car tout le monde a des yeux, et tout le monde n'a pas des oreilles.

Je vous réitère donc ma très-humble et très-instante prière, de vouloir bien ordonner à nosseigneurs les acteurs de jouer ces deux pièces sur la fin de votre année. J'aurai le

temps de les rendre moins indignes de vous, si je ſuis en vie. 1773.

Je quitte le cothurne pour vous parler de ma colonie. Vous qui gouvernez une grande province, vous ſentez quelles peines a dû éprouver un homme obſcur, ſans pouvoir, ſans crédit, avec une fortune aſſez médiocre, en établiſſant des manufactures qui demandaient un million d'avances pour être bien affermies. Il a fallu changer un miſérable hameau en une eſpèce de ville floriſſante, bâtir des maiſons, prêter de l'argent, faire venir les artiſtes les plus habiles, qui font les montres que les plus fameux horlogers de Paris vendent ſous leur nom. Il a fallu leur procurer des correſpondances dans les quatre parties du monde : je vous réponds que cela eſt plus difficile à faire que la tragédie des Lois de Minos, qui ne m'a pas coûté huit jours. Les plus petits objets, dans une telle entrepriſe, ne ſont pas à négliger. Ma colonie était perdue, et expirait dans ſa naiſſance, ſi M. le duc de *Choiſeul* n'avait pas pris et payé, au nom du roi, pluſieurs de nos ouvrages, et ſi l'impératrice de Ruſſie n'en avait pas fait venir pour environ vingt mille écus.

Les deux montres que M. le duc de *Duras* voulut bien accepter pour le roi, au mariage

—— de madame la dauphine, avaient un grand
1773. défaut. Un misérable peintre en émail, qui croyait avoir un portrait ressemblant de madame la dauphine, la peignit fort mal sur les boîtes de ces montres. Je n'ose vous proposer de les renvoyer. Si vous pouvez pousser vos bontés jusqu'à faire payer les sieurs *Ceret* et *Dufour* de ces deux montres, je vous aurai beaucoup d'obligation, ils sont les moins riches de la colonie. Daignez faire dire un mot à monsieur *Hébert;* et un frère de *Ceret*, qui est son correspondant à Paris, ira chercher l'argent.

Je vous demande bien pardon d'entrer dans de tels détails avec le vainqueur de Mahon et le défenseur de Gènes; mais enfin mon héros daigne quelquefois s'amuser de bagatelles. On n'est pas toujours à la tête d'une armée; il faut bien descendre quelquefois aux niaiseries de la vie civile.

A propos de niaiseries, souvenez-vous bien, je vous en prie, que je vous ai envoyé dans *Patras* un acteur qui deviendrait en trois mois égal à *le Kain* en bien des choses, et très-supérieur à lui par le don de faire répandre des larmes. Je m'y connais, je suis du métier. J'ai joué *Cicéron* et *Lusignan*, avec un prodigieux succès; mais ce n'était pas le *Cicéron* du barbare *Crébillon.*

J'envoie *Patras* à l'impératrice de Russie,

avec un autre comédien assez bon, dont on n'a point voulu à Paris. Je suis fâché que le Nord l'emporte sur le Midi en tant de choses. 1773.

Quand je songe à cette lettre prolixe dont j'importune mon héros, je suis tout honteux. Cependant je le conjure de la lire toute entière, et de conserver ses bontés à son vieux courtisan, tout ennuyeux qu'il peut être.

Certainement, il lui sera attaché jusqu'au dernier moment de sa vie avec le respect le plus tendre. *V.*

## LETTRE XVI.

### A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

5 de juin.

Je n'ai jamais, mon cher ange, rien entendu aux affaires de ce monde. Le maître des jeux m'écrit de son côté, et dit que le grand acteur en a menti, et qu'il y est fort sujet. D'un autre côté, je recevais plusieurs lettres qui m'affligeaient infiniment; elles me peignaient comme mon ennemi déclaré, un homme à qui je suis attaché depuis cinquante ans, et à qui je venais de donner des marques publiques d'une estime et d'une vénération qu'on me repro-

1773. chait. A toutes ces tracaſſeries ſe joignait la déteſtable édition de mon ami *Valade*, et la petite humiliation qui réſulte toujours d'avoir affaire à mon ami *Fréron*.

Je ne ſais pas trop quel eſt le goût de la cour ; je ne ſais pas même s'il y a un goût en France. J'ignore ce qui convient, et ce qui ne convient pas ; mais je ſais très-certainement que j'avais écrit au maître des jeux pluſieurs fois, pour le prier de donner une place dans ſa liſte à mes pauvres Crétois, pour le mois de novembre ; et il a oublié ſans doute qu'il me l'avait promis formellement ; il voulait même reſſuſciter *Mairet*. Il m'avait demandé quelques changemens à l'habit de Sophonisbe ; j'y travaillai ſur le champ, il en fut content ; apparemment qu'il ne l'eſt plus. Je vous enverrai inceſſamment cette vieille Sophonisbe, la mère du théâtre français, dont j'ai réplâtré les rides. Elle aurait été bien reçue à la cour, du temps du cardinal de *Richelieu* ; mais les choſes pourraient bien avoir changé du temps du maréchal. Je lui écrirai encore pour le faire ſouvenir qu'en qualité de premier gentilhomme de la chambre, il m'a promis de préſenter *Aſtérie* et *Sophonisbe* comme de nouvelles mariées. Je ne demande point qu'elles ſoient baiſées, mais ſeulement qu'elles faſſent la révérence.

C'eſt aſſez parler du tripot; voici maintenant bien des grâces que je vous demande. 1773.

Premièrement, c'eſt de vouloir bien aſſurer madame de *Saint-Julien*, M. le duc de *Duras* et M. le comte de *Biſſy*, de ma reconnaiſſance que vous exprimerez bien mieux que moi, et que vous ferez bien mieux valoir quand vous les verrez.

Je penſe qu'il faut attendre le mois de novembre, et la préſentation de ces deux dames, avant de faire la moindre démarche ſur ce que vous ſavez.

Je vous ſupplie enſuite de me dire ſi vous avez entendu parler d'un neveu du comte de *Lalli*, qui a obtenu du roi je ne ſais quelle grâce, concernant la petite fortune que ſon malheureux oncle pouvait avoir laiſſée. Il eſt aux mouſquetaires, ſous le nom de M. de *Tolendal*. Le connaiſſez-vous ? en avez-vous entendu parler ? Je vois quelquefois dans mes rêves, à droite et à gauche, le comte de *Lalli* et le chevalier de *la Barre*, et je me dis : Quiconque a du pain et une retraite aſſurée, doit ſe croire heureux. Ma retraite cependant eſt bien troublée; ma vieilleſſe languiſſante ne peut ſupporter les peines que ma colonie me donne; elle a été juſqu'ici très-utile à l'Etat. Si monſieur le contrôleur général avait pu la protéger, et me faire payer de ce qu'il me

1773. devait, je ne ferais pas dans le cruel embarras où je me trouve. J'ai fondé une eſpèce de petite ville fort jolie, mais j'ai peur que bientôt elle ne ſoit déſerte. Il faut s'attendre à tout, et mourir.

Que madame d'*Argental* vive heureuſe et pleine de ſanté avec vous! voilà, encore une fois, ma conſolation. *V.*

## LETTRE XVII.

### A M. LE CHEVALIER HAMILTON,

AMBASSADEUR A NAPLES.

A Ferney, le 17 de juin.

MONSIEUR,

Le public vous a l'obligation de connaître le Véſuve et l'Etna beaucoup mieux qu'ils ne furent connus du temps des cyclopes, et enſuite de celui de *Pline*. Les montagnes que vous avez vues de mes fenêtres à Ferney, ſont dans un goût tout oppoſé. Votre Véſuve et votre Etna ſont pleins de caprices; ils reſſemblent aux petits hommes trop vifs, qui ſe mettent ſouvent en colère ſans raiſon; mais nos montagnes de glacières, qui ſont dix fois

plus

plus hautes, et quarante fois plus étendues, ont toujours le même visage, et sont dans un calme éternel. Des lacs toujours glacés, de six milles de longueur, sont établis dans la moyenne région de l'air, entre des rochers blancs, au-dessus des nuages et du tonnerre, sans qu'il y ait eu de l'altération depuis des milliers de siècles. 1773.

Il n'y a pas bien loin, de la fournaise où vous êtes, à la glacière de la Suisse; et cependant quelle énorme différence entre les terrains, entre les hommes, entre les gouvernemens, entre *Calvin* et *San-Gennaro!*

J'ai vu avec douleur que vous n'avez pu faire rajuster un thermomètre en Sicile. Que dirait *Archimède*, s'il revenait à Syracuse? mais que diraient les *Trajan* et les *Antonin*, s'ils revenaient à Rome?

Je trouve tout simple que les éruptions des volcans produisent des monticules; ceux que les fourmis élèvent dans nos jardins sont bien plus étonnans. Ces petites montagnes, formées en huit jours par des insectes, ont deux ou trois cents fois la hauteur de l'architecte. Mais pour nos vénérables montagnes, seules dignes de ce nom, d'où partent le Rhin, le Danube, le Rhône, le Pô, ces énormes masses paraissent avoir plus de consistance que Monte-Nuovo, et que la prétendue nouvelle île de

1773. Santorin. La grande chaîne de hautes montagnes qui couronnent la terre en tout ſens, m'a toujours paru auſſi ancienne que le monde; ce ſont les os de ce grand animal; il mourrait de ſoif, s'il n'y avait pas de fleuves; et il n'y aurait aucun fleuve ſans ces montagnes qui en ſont les réſervoirs perpétuels. On ſe moquera bien un jour de nous, quand on ſaura que nous avons eu des charlatans qui ont voulu nous faire accroire que les courans des mers avaient formé les Alpes, le mont Taurus, les Pyrénées et les Cordelières.

Tout Paris, en dernier lieu, était en alarmes; il s'était perſuadé qu'une comète viendrait diſſoudre notre globe le 20 ou le 21 de mai. Dans cette attente de la fin du monde, on manda que les dames de la cour et les dames de la halle allaient à confeſſe, ce qui eſt, comme vous ſavez, un ſecret infaillible pour détourner les comètes de leur chemin. Des gens, qui n'étaient pas aſtronomes, prédirent autrefois la fin du monde pour la génération où ils vivaient. Eſt-ce par pitié ou par colère que cette cataſtrophe a été différée? To be, or not to be; that is the queſtion, &c.

## LETTRE XVIII. 1773.

### A M. LE PRINCE DE GALLITZIN,

AMBASSADEUR A LA HAIE.

A Ferney, le 19 de juin.

MONSIEUR LE PRINCE,

Vous rendez un grand ſervice à la raiſon, en feſant réimprimer le livre de feu monſieur *Helvétius*. Ce livre trouvera des contradicteurs, et même parmi les philoſophes. Perſonne ne conviendra que tous les eſprits ſoient également propres aux ſciences, et ne diffèrent que par l'éducation. Rien n'eſt plus faux, rien n'eſt plus démontré faux par l'expérience. Les ames ſenſibles feront toujours fâchées de ce qu'il dit de l'amitié, et lui-même aurait condamné ce qu'il en dit, ou l'aurait beaucoup adouci, ſi l'eſprit ſyſtématique ne l'avait pas entraîné hors des bornes.

On ſouhaitera peut-être, dans cet ouvrage, plus de méthode et moins de petites hiſtoriettes, la plupart fauſſes; mais il me ſemble que tout ce qu'il dit ſur la ſuperſtition, ſur les abominations de l'intolérance, ſur la liberté,

1773. ſur la tyrannie, ſur le malheur des hommes, ſera bien reçu de tout ce qui n'eſt pas un ſot ou un fanatique. Quelque philoſophe aurait pu corriger ſon premier livre ; mais perſécuter l'auteur, comme on a fait, cela eſt auſſi barbare qu'abſurde, et digne du quatorzième ſiècle. Tout ce que des fanatiques ont anathématiſé dans cet homme ſi eſtimable, ſe trouvait au fond dans le petit livre du duc de *la Rochefoucauld*, et même dans les premiers chapitres de *Locke*. On peut écrire contre un philoſophe, en cherchant comme lui la vérité par des routes différentes ; mais on ſe déshonore, on ſe rend exécrable à la poſtérité, en le perſécutant. Il s'en fallut peu que des *Mélitus* et des *Anitus* ne préſentaſſent un gobelet de ciguë à votre ami.

Je dois encore des remercîmens à votre Excellence pour cette hiſtoire de la guerre de la ſublime *Catherine* contre la ſublime Porte du peu ſublime *Mouſtapha*. Vous ſavez que je m'intéreſſe à cette guerre preſque autant qu'à la tolérance univerſelle qui condamne toutes les guerres. Il faut bien quelquefois ſe battre contre ſes voiſins, mais il ne faut pas brûler ſes compatriotes pour des argumens. On dit que le pape eſt auſſi tolérant qu'un pape peut l'être ; je le ſouhaite pour l'amour du genre-humain. J'en ſouhaite autant au mufti, au

shérif de la Mecque, au grand lama et au daïri. 1773.

Je ſuis poſſeſſeur d'un tas de boue, grand comme la patte d'un ciron, ſur ce miſérable globe; il y a chez moi des papiſtes, des calviniſtes, des piétiſtes, quelques ſociniens, et même un jéſuite : tout cela vit enſemble dans la plus grande concorde, du moins juſqu'à préſent. Il en eſt ainſi dans votre vaſte empire, ſous les auſpices de *Catherine*. On goûte depuis long-temps de ce bonheur en Angleterre, en Hollande, en Brandebourg, en Pruſſe et dans pluſieurs villes d'Allemagne; pourquoi donc pas dans toute la terre? pourquoi n'adoucirait-on pas un peu cette maxime : *Que celui qui n'eſt pas de notre avis, ſoit comme un commis des fermes et comme un païen?* pourquoi jetterions-nous dans un cachot le convive qui n'aurait pas mis ſon bel habit pour ſouper avec nous? pourquoi ferait-on aujourd'hui mourir d'apoplexie un père de famille et ſa femme qui, ayant donné preſque tout leur bien aux jacobins, garderaient quelques florins pour dîner? pourquoi?.... pourquoi?.... pourquoi?.... Si on me demande pourquoi je vous ſuis ſi attaché, je réponds : C'eſt que vous êtes tolérant, juſte et bienfeſant.

Que dites-vous du barbare énergumène qui a cru que j'étais l'ennemi de votre ami, et qui

1773. m'a écrit une philippique ? Agréez, monſieur le Prince, ma très-ſenſible et très-reſpectueuſe reconnaiſſance.

## LETTRE XIX.

### A M. LE JEUNE DE LA CROIX.

A Ferney, 28 de juin.

Un vieux malade de quatre-vingts ans, a retrouvé dans ſes papiers une lettre du 12 de mai, dont M. *le Jeune de la Croix* l'a honoré. Il y parle du mot *idiotiſme*. Puiſque *idiot* ſignifiait autrefois *ſolitaire*, le vieillard avoue qu'il eſt un grand idiot ; et comme les organes de l'ame s'affaibliſſent avec ceux du corps, il avoue encore qu'il eſt idiot dans le ſens qu'on attache aujourd'hui à ce terme. Il penſe que l'idiotiſme eſt l'état d'un idiot, comme le pédantiſme eſt l'état d'un pédant, le janſéniſme eſt l'état d'un janſéniſte, le fanatiſme celui d'un fanatique, comme le puriſme eſt le défaut d'un puriſte, comme le népotiſme était autrefois l'habitude des neveux de gouverner Rome, comme le newtonianiſme eſt la vérité qui a écraſé les fables du cartéſianiſme.

Le vieillard n'a pas le fatuiſme de croire

avoir raiſon, il s'en faut beaucoup; mais, comme il a embraſſé depuis long-temps le tolérantiſme, il eſpère qu'en faveur de l'analogiſme, M. de *la Croix* voudra bien, malgré ſon atticiſme, permettre à un homme qui eſt depuis vingt ans en Suiſſe, un ſoléciſme ou un barbariſme. 1773.

*Multa renaſcentur quæ jam cecidere, cadentque*
*Quæ nunc ſunt in honore vocabula, ſi volet uſus;*
*Quem penes arbitrium eſt, et jus et norma loquendi.*

Comme eſtime eſt due à un homme eſtimable, le vieillard aſſure M. de *la Croix* de ſa reſpectueuſe eſtime.

## LETTRE XX.

## A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

28 de juin.

VOUS aurez inceſſamment, mon cher ange, une nouvelle édition de la Sophonisbe de *Mairet;* et ſi *Cramer* n'était pas un pareſſeux trop occupé de ſon plaiſir, je vous l'enverrais dès aujourd'hui; mais il faudra que j'attende encore plus de quinze jours, et peut-être un mois. *Mairet* eſt revenu exprès de l'autre monde

1773. pour profiter d'une critique très-judicieuſe et très-fine de M. le maréchal de *Richelieu*. Il a de bien beaux éclairs, quand la rapidité des affaires et des plaiſirs lui laiſſe des momens pour tirer en volant aux choſes de littérature et de goût, et pour daigner s'en occuper une minute. *Mairet* a refait plus de cent vers dans cette pièce, qui eſt la première en date du théâtre français. Il faut qu'il ait l'honneur de rappeler ce *Lazare* de ſon tombeau; cela eſt digne du petit neveu du cardinal de *Richelieu*: le tout, s'il vous plaît, ſans préjudice de la Crète.

Vous avez bien raiſon ſur *Lalli* et ſur *la Barre*. Vous verrez inceſſamment un ouvrage concernant l'Inde et ce *Lalli*. Je le crois curieux, intéreſſant, hardi et ſage, ſurtout très-vrai dans tous ſes points; vous en jugerez. Il eſt très-certain qu'un mort n'eſt bon à rien, que le chevalier de *la Barre* ſerait devenu un des meilleurs officiers de France, puiſqu'il s'appliquait à ſon métier, au milieu des diſſipations et des débauches de la jeuneſſe. Son camarade, le fils du préſident d'*Etallonde*, eſt un des meilleurs officiers qu'ait le roi de Pruſſe; il en eſt extrêmement content, car il connaît juſqu'au dernier capitaine de ſes armées.

Vous m'offrez vos bons offices, mon cher ange, pour ma colonie; en voici une belle occaſion.

occaſion. Un marquis génois, nommé *Vial* ou *Viale*, s'eſt adreſſé à un de nos comptoirs, et malheureuſement au plus pauvre; il lui a commandé des montres et des bijoux pour la cour de Maroc. Je me défiais beaucoup des Maroquains et des marquis. Le noble génois *Viale* n'en a pas uſé noblement; il a fait une banqueroute complète, et n'a pas daigné ſeulement répondre aux lettres que mes artiſtes lui ont écrites. Cette triſte aventure retombe entièrement ſur moi, et elle n'eſt pas la ſeule. Je ne ſuis point marquis, mais j'ai bâti des maiſons pour toutes mes fabriques, et je leur ai avancé des ſommes conſidérables, ſans être ſecouru d'un denier par le miniſtère. J'ai vaincu cent obſtacles, j'ai tout fait, j'ai tout combattu, et je combats encore. Vous connaiſſez monſieur l'envoyé de Gènes, il eſt votre ami. Les artiſtes auxquels le marquis a fait banqueroute, s'appellent *Servand* et *Bourſault:* ce ſont deux très-honnêtes gens; ils ſont pères de famille, ils méritent votre protection. 1773.

J'ai écrit à M. *Boyer*, miniſtre du roi à Gènes. Je n'oſe fatiguer M. le duc d'*Aiguillon* de cette affaire particulière, il eſt aſſez occupé de celles du Nord; mais je voudrais ſavoir quel eſt le premier commis qui a la correſpondance de Gènes; je lui demanderais une

1773. recommandation auprès de M. *Boyer*, et je lui enverrais un mémoire détaillé sur cette banqueroute qui est certainement frauduleuse.

Je vous jure que la santé de madame d'*Argental* m'intéresse plus que cette banqueroute : cela est tout simple ; la santé est préférable à des montres et à des diamans. Je mourrai bientôt, mais je travaille jusqu'au dernier moment ; je fais des vers et de la prose, bien ou mal ; je bâtis une espèce de ville florissante où il n'y avait qu'un hameau abominable ; je sème du blé dans des terres qui n'avaient point été cultivées depuis la création ; je fais travailler trois cents artistes ; je suis persécuté et honni ; je vous aime très-tendrement : voilà un compte exact de mon existence. *V.*

## LETTRE XXI. 1773.

### A M. L'ABBÉ DE CURSAI.

A Ferney, ce 3 de juillet.

Je vois bien, Monſieur, que vous deſcendez d'un homme qui ne voulait pas aſſaſſiner ſes frères pour plaire à un duc de *Guiſe* (*). On ne les aſſaſſinait, il y a quelques années, dans Abbeville, que par arrêt de l'ancien banc du roi, nommé parlement; aujourd'hui on ſe contente de les calomnier. Ainſi le monde eſt tout le contraire de ce que diſait *Horace;* il ſe corrige, au lieu d'empirer. Je vais le quitter bientôt, et je ſuis bien aiſe de le laiſſer dans ces bonnes diſpoſitions.

Plus il y aura d'hommes qui vous reſſemblent, Monſieur, moins il faudra dire de mal de ſon ſiècle. M. d'*Alembert*, qui m'a envoyé votre lettre et votre livre, eſt un de ceux qui me réconcilient le plus avec le genre-humain Il eſt encore un peu ſot ce genre-humain; mais à la fin la lumière pénètrera chez tous les

(*) *Thomaſſeau de Curſai* refuſa d'exécuter les ordres du duc de *Guiſe*, pour le maſſacre des proteſtans d'Angers, le jour de la Saint-Barthelemi.

honnêtes gens. Vous contribuerez à les éclai-
1773. rer, comme votre ancêtre à les laiſſer vivre.
J'ai l'honneur d'être, &c.

## LETTRE XXII.

### A M. LE MARECHAL DUC DE RICHELIEU.

A Ferney, 5 de juillet.

Le gros *la Borde* m'apporte une lettre de mon héros. Il va en Italie, comme vous ſavez, tandis que, moi miſérable, je ſuis dans mon lit fort peu en état d'aller en France.

Vous m'apprenez la jolie niche que vous vouliez me faire. Vous penſez bien, Monſeigneur, que je la trouve charmante ; attrapez-moi toujours de même. Mon cœur eſt bien ſenſible à cette bonne plaiſanterie. J'ai bien peur que ce ne ſoit donner des gouttes d'Angleterre à un homme qui eſt mort. Je reſſemble un peu au *Lazare*, à qui vous avez dit, *viens-t-en dehors ;* mais je vois qu'on ne reſſuſcite plus : le bon temps eſt paſſé, et c'eſt bien dommage.

Après avoir remercié mon protecteur du fond de mon ame, je vais parler à monſieur le doyen. Il ne ſe ſouvient plus de m'avoir

donné un très-bon conſeil, très-judicieux, très-fin, très-digne de monſieur le doyen. C'était pour la Sophonisbe de *Mairet*, c'était pour la fin du quatrième acte. Je crois avoir exécuté pleinement ce que vous m'avez preſcrit. J'ai tâché d'ailleurs de garnir d'un peu d'embonpoint ce ſquelette de *Mairet;* je l'ai travaillé de la tête aux pieds. Je le fais réimprimer, et dès qu'il ſera ſorti de la preſſe, je l'enverrai à monſieur le doyen et à monſieur le premier gentilhomme de la chambre. Ce premier monument de la ſcène françaiſe mérite aſſurément d'être rajeuni. C'eſt le premier ouvrage où les trois unités aient été obſervées. *Corneille* ne les connaiſſait pas encore, et c'eſt une obligation que nous avons à M. le cardinal de *Richelieu*. La pièce même de *Mairet* était beaucoup plus intéreſſante que la Sophonisbe de *Corneille*, bien plus naturelle et bien plus tragique. Elle était plus correctement écrite, quoiqu'antérieure de près de quarante ans; et ſi elle n'avait pas été entièrement infectée d'une familiarité comique, ſouvent pouſſée juſqu'à la baſſeſſe, elle ſe ſerait ſoutenue toujours au théâtre. 1773.

Je penſe donc, et j'oſe dire que je penſe avec mon héros, qu'en donnant à la Sophonisbe un ton plus noble, on peut la reſſuſciter pour jamais. Il fera ce miracle quand il

1773. le voudra et quand il le pourra. J'aurai l'honneur de lui envoyer quelques exemplaires de la reſſuſcitée, et je le ſupplierai d'en faire parvenir un à *le Kain*, afin qu'il apprenne ſon rôle de *Maſſiniſſe*, ſuppoſé que monſieur le doyen ſoit content de l'ouvrage.

Je n'oſe lui parler de Minos et de la Crète, parce que je ſais qu'il ne faut courir ni deux lièvres ni deux tragédies à la fois, et ſurtout qu'il ne faut point fatiguer ſon héros qui a autre choſe à faire qu'à écouter mes balivernes.

*N. B.* Une très-belle dame de votre connaiſſance (*), et qui par ſon portrait me paraît ce que j'ai jamais vu de plus beau, a chargé *la Borde* de m'embraſſer des deux côtés, à ce qu'il prétend ; je lui en ai témoigné ma reconnaiſſance par une lettre un peu inſolente, qu'elle pourrait vous montrer avant de la jeter au feu.

Pardonnez à la longueur de celle que je vous écris, en faveur de ma bavarde vieilleſſe et de mon tendre et profond reſpect. *V.*

(*) Madame *du Barri*.

## LETTRE XXIII. 1773.

### A M. LE CHEVALIER DELISLE,

CAPITAINE DE DRAGONS, &c.

A Ferney, 12 de juillet.

Si vous voyagez, Monſieur, pour les belles divinités de la France, vous faites bien d'aller où eſt madame la comteſſe de *Brionne* (*). Si vous voulez, chemin feſant, voir des ombres, comme feſait le capitaine de dragons *Ulyſſe* dans ſes voyages, vous ne pouvez mieux vous adreſſer que chez moi. Je ſuis la plus chétive ombre de tout le pays, ombre de quatre-vingts ans ou environ, ombre très-légère et très-ſouffrante. Je n'apparais plus aux gens qui ſont en vie. Mon triſte état m'interdit tout commerce avec les humains; mais, quoique vous n'ayez point traduit les *Géorgiques*, haſardez de venir à Ferney quand il vous plaira. Madame *Denis*, qui eſt le contraire d'une ombre, vous fera les honneurs de la chaumière. Nous avons auſſi un neveu, capitaine de dragons tout comme vous, qui demeure dans une autre chaumière voiſine.

(*) A Lauſane.

1773. Et moi, ſi je ne ſuis pas mort abſolument, je vous ferai ma cour comme je pourrai, dans les intervalles de mes anéantiſſemens. Si je meurs pendant que vous ſerez en route, cela ne fait rien; venez toujours, mes manes en ſeront très-flattés; ils aiment paſſionnément la bonne compagnie. J'ai l'honneur d'être avec reſpect, Monſieur, votre très-humble et très-obéiſſante ſervante.

*L'ombre de Voltaire.*

## LETTRE XXIV.

### A M. LE MARECHAL DUC DE RICHELIEU.

A Ferney, 19 de juillet.

C'EST uniquement pour ne point fatiguer les yeux de mon héros, que j'ai fait réimprimer quelques exemplaires de cette Sophonisbe de *Mairet*. J'y ai mis tout ce que je ſais, et ma petite palette n'a plus de couleurs pour repeindre ce tableau. Il ſe peut bien faire que les arts étant aujourd'hui perfectionnés, le public, étant enthouſiaſmé des ſpectacles de M. *Audinot* et des comédiens de bois, ſe ſoucie fort peu de juger entre la Sophonisbe de *Mairet* et celle de *Corneille;* mais il y a

toujours un petit nombre d'honnêtes gens qui ont du goût et du bon ſens, et qu'il ne faut pas abſolument abandonner. Il eſt néceſſaire qu'il y ait à la cour un homme qui empêche la preſcription, et qui ne ſouffre pas que l'Europe ſe moque toujours de nous. Le ſeul vice du ſujet, c'eſt que *Maſſiniſſe*, qui en eſt le héros, eſt toujours un peu avili, ſoit que les Romains lui ordonnent de quitter ſa femme, étant vainqueur, ſoit qu'ils le prennent priſonnier dans un combat, ſoit qu'ils le déſarment dans ſon propre palais. On a tâché de remédier à ce défaut eſſentiel en feſant de *Maſſiniſſe* un jeune héros emporté et imprudent, parce que tout ſe pardonne à la jeuneſſe; mais on ne ſait ſi on a réuſſi à corriger, par quelques beautés de détail, un vice ſi capital. 1773.

Quoi qu'il en ſoit, il y a quelque apparence que *le Kain* fera beaucoup valoir le rôle de *Maſſiniſſe*. J'ignore à qui Monſeigneur donnera celui de *Sophonisbe* et celui de *Scipion*. La diſette des héros et des héroïnes eſt fort grande.

Je vous envoie quatre exemplaires ſous le couvert de M. le duc d'*Aiguillon*. Vous en donnerez un à M. d'*Argental*, ſi vous voulez; et ſi vous voulez auſſi, vous ne lui en donnerez pas : vous êtes le maître abſolu.

1773. J'écris à *Cramer*, et je lui mande qu'il mette les autres exemplaires ſous la clef; c'eſt d'ailleurs une précaution aſſez inutile. La pièce eſt imprimée dès l'année paſſée, et court tout le monde. Perſonne ne s'embarraſſe ni ne s'embarraſſera de ſavoir s'il y a une édition nouvelle dans laquelle il y a quelques vers de changés. Nous ſommes dans un temps où rien ne fait une grande ſenſation. Tous les objets, de quelque nature qu'ils ſoient, ſont effacés les uns par les autres.

Je vous ai toujours ſupplié, et je vous ſupplie encore de vouloir bien ordonner qu'on repréſente les Lois de Minos, dans les fêtes du mariage. Les comédiens avaient déjà appris cette pièce, et les lois de la comédie ſont qu'on la repréſente. Je ne vous ai donc demandé, et je ne vous demande encore que l'éxécution littérale des lois de votre empire, ſoutenues de votre protection. Les Lois de Minos ſont à moi, et la Sophonisbe eſt à *Mairet*. Les Lois de Minos forment un ſpectacle magnifique, et un contraſte très-pittoreſque de crétois civiliſés, méchamment ſuperſtitieux, et de vertueux ſauvages. Une fille, dont on va faire le ſacrifice, eſt plus intéreſſante qu'une femme qui épouſe ſon amant deux heures après la mort de ſon mari.

La déteſtable édition que la mauvaiſe foi et le mauvais goût firent chez *Valade*, me cauſa, 1773. je vous l'avoue, un extrême chagrin. On n'aime point à voir mutiler ſes enfans. Je retirai cette pièce qu'on allait repréſenter, et je vous conjurai d'avoir la bonté de ne la donner qu'au mois de novembre. J'ai toujours perſiſté dans cette idée et dans mes ſupplications. J'ai penſé que je pourrais même avoir le temps d'ôter quelques défauts à cet ouvrage, et de le rendre moins indigne d'être protégé par vous.

J'ai imaginé encore que ſi les Lois de Minos et la Sophonisbe réuſſiſſaient, ce ſuccès pourrait être un prétexte pour faire adoucir certaines lois dont vous ſavez que je ne parle jamais. Il faudrait un peu plus de ſanté que je n'en ai, pour profiter de l'abrogation de ces lois arbitraires.

J'avais long-temps imaginé d'aller aux eaux de Barége comme *le Kain*, quand vous feriez dans votre royaume; et il n'y a pas loin de Barége à Bordeaux : c'était-là l'eſpérance dont je me berçais. Vos bontés me préſentent une autre perſpective : je doute un peu de la réuſſite. Vous ſavez qu'il y a des gens opiniâtres ſur les petites choſes, et à qui le terme *non* eſt beaucoup plus familier dans de certaines occaſions que le terme *oui*.

1773. Au reſte, il me paraît que chacun s'en va tout le plus loin qu'il peut. Il y a, de compte fait, plus de ſoixante perſonnes de conſidération à Lauſane, venues toutes de votre pays, et on en attend encore. Pour moi, il y a vingt ans que je n'ai changé de lieu, et je n'en changerai jamais que pour vous.

*La Borde* a fait exécuter à Ferney quelques morceaux de ſa Pandore. Si tout le reſte eſt auſſi bon que ce que j'ai entendu, cet ouvrage aura un très-grand ſuccès. Le ſujet n'eſt pas ſi funeſte, puiſque l'amour reſte au genre-humain; et d'ailleurs qu'importe le ſujet, pourvu que la pièce plaiſe? Le grand point, dans toutes ces fêtes, eſt d'éviter la fadeur de l'épithalame. Je devrais éviter la fadeur des longues et ennuyeuſes lettres, mais la conſolation de m'entretenir avec mon héros et de lui renouveler mon tendre reſpect, m'emporte toujours trop loin. *V.*

## LETTRE XXV. 1773.

### A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

19 de juillet.

J'AI attendu long-temps, mon cher ange, que cette édition de la Sophonisbe de *Mairet* fût finie, pour vous l'envoyer; et actuellement qu'elle eſt faite, je ne vous l'envoie pas. En voici la raiſon : le maître des jeux veut qu'on ne l'envoye qu'à lui ſeul; il me dénonce expreſſément cette volonté deſpotique; et ſi je ſuis réfractaire, la pièce ne ſera pas jouée. Cela eſt fort plaiſant, et ſi plaiſant que vous tâcherez de n'en rien ſavoir.

Il ne ſera pas moins plaiſant que vous lui diſiez, quand vous le verrez, que j'ai refuſé de vous donner l'ouvrage, et qu'il faut une lettre de cachet de ſa part pour que vous l'ayez en votre poſſeſſion, comme lorſque le roi fit ſaiſir à Verſailles toutes les *Encyclopédies*, et ne les rendit qu'aux gens qui avaient une bonne réputation.

J'aurais dû commencer par vous remercier de votre négociation génoiſe; mais l'aventure de Sophonisbe m'a paru ſi drôle, que je lui ai donné la préférence.

M. de *Spinola* ſe trompe; on veut tromper

1773. sur une choſe qui n'en vaut pas la peine. Le marquis *Vial* ou *Viale* eſt marchand et banqueroutier en ſon propre nom de marquis. C'eſt lui qui écrivit à mes artiſtes ; c'eſt lui ſeul qui ſe chargea des effets à lui ſeul envoyés : et s'il a fait banqueroute avec quelques aſſociés, il en eſt ſeul la véritable cauſe. M. de *Spinola* s'eſt encore trompé en vous diſant que le marquis ne s'était point abſenté : le marquis eſt à Naples, et c'eſt notre miniſtre à Gènes qui me mande tout cela. C'eſt une affaire dans laquelle on ne peut agir ni par conciliation ni par la voie de l'autorité ; on ne peut y employer que la vertu de la réſignation. J'exhorte à préſent mes pauvres artiſtes à la patience, et je tâche de profiter moi-même de mon ſermon, dans plus d'une affaire. Ceux qui diſent que la patience n'eſt que la vertu des ânes, ont grand tort ; elle doit être, ſurtout à préſent, la vertu des philoſophes et de ceux qui aiment les bons vers.

Vous ſavez que nous avons à préſent, à Lauſane, la moitié de la France et la moitié de l'Allemagne. Monſieur l'évêque de Noyon eſt dans la maiſon qui m'a appartenu neuf ans.

Monſieur l'évêque de Noyon
Eſt à Lauſane, en ma maiſon,

Avec d'honnêtes hérétiques.
Il en eſt très-aimé, dit-on, 1773.
Ainſi que des bons catholiques.
Petits embryons frénétiques
De Loyola, de Saint-Médard,
Qui troublâtes long-temps la France,
Apprenez tous, quoiqu'un peu tard,
A connaître la tolérance.

Comment ſe porte madame d'*Argental* ? a-t-elle beſoin de la vertu de la patience ? J'embraſſe mon cher ange le plus tendrement du monde.

Dieu veuille que l'homme à qui vous avez prêté la Crète n'ait point donné la choſe à examiner à des gens qui auront été effrayés de tout ce qui l'accompagne !

Les notes, et certains petits traités ſubſéquens, pourraient bien éveiller les *Cerbères*.

1773.

## LETTRE XXVI.

### A MADAME

### LA MARQUISE DU DEFFANT.

30 de juillet.

Vous avez ſans doute, Madame, trouvé fort mauvais que je ne vous aye point écrit, et que je ne vous aye point remercié de m'avoir fait connaître M. *Delisle* qui, par ſon eſprit et ſon attachement pour vous, méritait bien que je me hâtaſſe de vous faire ſon éloge. Ce n'eſt pas que la foule des princes et des princeſſes de Savoie et de Lorraine, ou de Lorraine et de Savoie, qui étonnent la Suiſſe par leur affluence, m'ait pris mon temps; ce n'eſt pas que Genève, encore plus étonnée que le reſte de la Suiſſe, m'ait vu à ſes bals et à ſes fêtes: vous ſentez bien que tout ce fracas n'eſt pas fait pour moi; mais je n'ai pas eu un inſtant dont je puſſe diſpoſer, et je veux vous dire de quoi il eſt queſtion.

Les parens de M. de *Lalli*, qui ſe trouvent dans une ſituation très-équivoque et très-déſagréable, ſe ſont imaginés que je pourrais rendre quelques ſervices à ſa mémoire. Ils m'ont

m'ont envoyé leurs papiers : il m'a fallu étudier ce procès énorme qui a duré trois ans, et qui a fini enfin d'une manière si funeste. 1773.

J'ai trouvé qu'il n'y avait pas plus de preuves contre lui que contre les *Calas;* et que les assassins du chevalier de *la Barre* avaient à se reprocher le sang de *Lalli*, tout autant que celui de cet infortuné jeune homme.

Mais sachant très-bien que le public ne se soucierait point du tout aujourd'hui du procès de *Lalli*, que tout s'oublie, qu'on ne s'intéresse ni à *Louis XIV*, ni à *Henri IV*, et qu'il faut toujours piquer la curiosité de nos Velches par quelque chose de nouveau, j'ai fait un petit précis des révolutions de l'Inde, à la fin duquel la catastrophe de *Lalli* s'est trouvée naturellement.

Voilà, Madame, ce qui m'a occupé jour et nuit; et quoique j'aye près de quatre-vingts ans, c'est le travail qui m'a le plus coûté dans ma vie.

Peut-être, dans l'indifférence où vous paraissez être pour les choses de ce monde, vous ne vous intéressez point du tout à ce qui s'est passé dans l'Inde et dans le parlement; nos sottises et nos désastres à Pondichéri et dans Paris peuvent fort bien ne vous pas toucher; aussi je me garderai bien de vous envoyer cette petite histoire que j'ai composée

1773. pourtant pour le petit nombre de perſonnes qui ont le ſens droit comme vous, et qui aiment comme vous la vérité.

Je me ſuis mis à juger les vivans et les morts. J'ai fait un précis hiſtorique du procès de M. de *Morangiés ;* et je ne ſuis pas plus de l'avis du bailli du palais que je n'ai été de l'avis du parlement dans tout ce qu'il a fait depuis le temps de la fronde, excepté quand il a renvoyé les jéſuites. Mais ſoyez bien sûre que vous n'aurez ni *Morangiés* ni *Lalli*, à moins que vous ne l'ordonniez poſitivement.

J'oſerais mettre encore dans mon marché que je voudrais que vous penſaſſiez comme moi ſur ces deux objets; mais ce ſerait trop demander. Il faut laiſſer une liberté toute entière aux perſonnes qu'on prend pour juges, et ne les point révolter par trop d'enthouſiaſme.

Il eſt bon d'avoir votre ſuffrage, mais je veux l'avoir par la force de la vérité; et je ne vous prierai pas même d'avoir la plus légère complaiſance. Tout ce que je crains, c'eſt de vous ennuyer; mais, après tout, les objets que je vous préſente valent bien tous les rogatons de Paris, et tous les miſérables journaux que vous vous faites lire pour attraper la fin de la journée.

Il me ſemble qu'il y a un roman intitulé

*Les journées amuſantes ;* ce ne peut-être en effet qu'un roman. Les journées heureuſes feraient une fable encore plus incroyable. Vous les méritiez, ces journées heureuſes ; mais on n'a que des momens. J'aurais du moins des momens conſolans, ſi je pouvais vous faire ma cour. *V.* 1773.

## LETTRE XXVII.

### A M. LE MARECHAL DUC DE RICHELIEU.

A Ferney, 7 d'auguſte.

Si mon héros a un moment de loiſir à Compiègne, je le ſupplie de daigner lire un petit précis très-vrai et très-exact du meurtre de M. de *Lalli*, lieutenant général, et un précis très-court de l'affaire de M. de *Morangiés*, maréchal de camp. Il peut être sûr de ne trouver, dans ces deux mémoires, aucun fait qui ne ſoit appuyé ſur des papiers originaux qu'on a entre les mains.

On a joué les Lois de Minos à Lyon avec beaucoup de ſuccès. Un acteur, nommé *la Rive*, a emporté tous les ſuffrages dans le rôle de *Datame*, et la ville a prié *le Kain* de jouer le rôle de *Teucer* à ſon retour, au mois de ſeptembre.

1773. Pour moi, je vous supplie instamment, Monseigneur, d'avoir la bonté d'ordonner aux comédiens de Paris de jouer les tragédies de Sophonisbe et de Minos. Je compte sur vos promesses autant que je suis pénétré de vos bontés. Je ne demande, après tout, que ce qu'on ne pourrait refuser à MM. *le Mière* et *Portelance*.

J'ai encore une passion plus forte que celle des tragédies, ce serait de vous faire ma cour au moins deux jours avant de mourir, au premier voyage que vous feriez dans votre royaume de Guienne. Il ne faut nulle permission pour cela ; les chemins sont libres ; je mourrais content.

J'envoie ce paquet sous le couvert de M. le duc d'*Aiguillon*, ne sachant pas si vous avez vos ports francs pour les gros paquets qui ne viennent point de votre gouvernement. Vous ne m'avez jamais répondu sur cet article.

Daignez me conserver vos bontés ; elles sont la première des consolations d'un homme qui bientôt n'aura plus besoin d'aucune. *V.*

## LETTRE XXVIII. 1773.

### A M. MARMONTEL.

9 d'auguſte.

MON cher hiſtoriographe, vous voilà donc entré dans ce chemin ſemé d'épines : mais vous le couvrirez de fleurs convenables au ſujet. Voilà d'ailleurs les Incas qui vous appellent. On prétend que les *Indios bravos*, après avoir détruit leurs vainqueurs, ont enfin mis ſur le trône un homme de la race des anciens Incas. Ce n'eſt pas là vraiment une affaire de roman, c'eſt matière d'hiſtoriographerie. Vous en avez aſſez honnêtement dans le Nord et dans le Midi.

J'ai vu M. de *Garville*, et je ne l'ai point aſſez vu. J'étais très-malade, mais j'eſpère qu'il me donnera ma revanche.

J'ai reçu une brochure imprimée chez *Valade*. C'eſt une épître à *Sabatier* et compagnie. J'ignore à qui j'en ſuis redevable. Je ſoupçonne M. l'abbé *Duvernet*, et encore un autre abbé dont j'ignore la demeure. Je ne m'attendais pas, je l'avoue, à être défendu par des gens d'Egliſe. Ceux-ci me paraiſſent

1773. de la petite Egliſe des gens d'eſprit, et du petit nombre des élus.

Dans l'embarras où je ſuis de ſavoir à quel ſaint je dois des actions de grâce, je m'adreſſe à vous, mon cher ami ; je vous envoie ma réponſe toute ouverte ; je vous ſupplie d'y mettre l'adreſſe, et de l'envoyer à l'auteur qui, ſans doute, eſt connu de vous ou de M. d'*Alembert*. Il ne ſerait pas mal que l'on connût un peu à fond ce M. *Sabatier*. Ses protecteurs ſauront au moins qu'ils ſont fort mal ſervis par les gens qu'ils emploient.

Je me flatte que vous recevrez dans quelques jours un petit eſſai ſur quelques révolutions de l'Inde, ſur la perte de Pondichéri, et ſur la mort funeſte de *Lalli*. Cela eſt du reſſort de feu l'hiſtoriographe, et de l'hiſtoriographe vivant. Je puis vous aſſurer de la vérité de tous les faits. La plupart ſont curieux, et peuvent même être intéreſſans ſix ans après l'événement. L'auteur eſt un peu l'avocat des cauſes perdues ; mais vous ſerez convaincu que M. de *Lalli* était innocent, et que l'ancien parlement n'était pas infaillible.

Je ſuis enchanté que *la Harpe* ait remporté un nouveau prix. Je ſouhaite qu'il en ait deux cette année : à la fin ſa gloire forcera le gouvernement à lui rendre juſtice.

Adieu, mon très-cher et illuſtre confrère ;

continuez toujours à veiller ſur notre petit troupeau qui eſt toujours près d'être mangé des loups. 1773.

## LETTRE XXIX.

### A MADAME

### LA MARQUISE DU DEFFANT.

A Ferney, 13 d'auguſte.

J'AI peur, Madame, que vous ne vous intéreſſiez pas plus à nos indiens qu'à la plupart de nos velches. Vous m'avez mandé que vous aviez jeté votre bonnet par-deſſus les moulins, mais il ne ſera pas arrivé juſqu'à l'Inde. Pour moi, je vous l'avoue, je conſidère avec quelque curioſité un peuple à qui nous devons nos chiffres, notre trictrac, nos échecs, nos premiers principes de géométrie, et des fables qui ſont devenues les nôtres; car celle ſur laquelle *Milton* a bâti ſon ſingulier poëme, eſt tirée d'un ancien livre indien, écrit il y a près de cinq mille ans.

Vous ſentez combien cela élargit notre ſphère. Il me ſemble que, quand on rampe dans un petit coin de notre Occident, et

1773. quand on n'a que deux jours à vivre, c'eſt une conſolation de laiſſer promener ſes idées dans l'antiquité, et à ſix mille lieues de ſon trou.

Cependant il ſe pourra très-bien que la deſcription des pays où le colonel *Clive* a pénétré plus loin qu'*Alexandre*, ne vous amuſera pas infiniment. Ce qui était ſi eſſentiel pour notre défunte compagnie des Indes, ſera peut-être pour vous très-inſipide. En tout cas, il ne tient qu'à vous de ne pas vous faire lire le commencement de cet ouvrage, et d'aller tout d'un coup aux aventures de ce pauvre *Lalli*, à ſon procès criminel, à ſon arrêt et à ſon bâillon.

Nous donnons de temps en temps à l'Europe de ces ſpectacles affreux qui nous feraient paſſer pour la nation la plus ſauvage et la plus barbare, ſi d'ailleurs nous n'avions pas tant de droits à la réputation de l'eſpèce la plus frivole et la plus comique.

J'ai un petit avertiſſement à vous donner ſur cet envoi que je vous fais, c'eſt qu'il n'eſt pas sûr que vous le receviez. M. d'*Ogni* qui a des bontés infinies pour ma colonie, et qui veut bien faire paſſer, juſqu'à Conſtantinople et à Maroc, les travaux de nos manufactures, m'a mandé qu'il ne voulait pas ſe charger d'une ſeule brochure pour Paris.

Mon

Mon village de Ferney envoie tous les ans pour cinq cents mille francs de marchandiſes au bout du monde, et ne peut pas envoyer une penſée à Paris. Le commerce des idées eſt de contrebande. 1773.

Je ne peux donc pas vous répondre, Madame, que mes idées vous parviennent. Cependant c'eſt un ouvrage dans lequel il n'y a rien que de vrai et d'honnête. Le plus rude commis à la douane de l'entendement humain ne pourrait y trouver à redire. Je ne ſais ſi nous ne devons pas cette rigueur, qu'on exerce aujourd'hui contre tous les livres, à meſſieurs les athées. Ils ont fort mal fait, à mon avis, de faire imprimer tant de ſermons contre DIEU; cette eſpèce de philoſophie ne peut faire aucun bien, et peut faire beaucoup de mal. Notre terre eſt un temple de la Divinité. J'eſtime fort tous ceux qui veulent nettoyer ce temple de toutes les abominables ordures dont il eſt infecté; mais je n'aime pas qu'on veuille renverſer le temple de fond en comble.

Je languis au milieu des ſouffrances continuelles dans un petit coin de ce temple, et j'attends chaque jour le moment d'en ſortir pour jamais. Vous n'avez perdu qu'un de vos ſens, et je perds mes cinq.

Je n'ai pu faire ma cour ni à madame de

—— 1773. *B*.... ni à madame la princeſſe de *C*.... ſa fille, quoiqu'elles ſoient toutes deux philoſophes ; madame la ducheſſe de *V*.... l'eſt auſſi. Une centaine d'êtres penſans de la première volée, ſont venus dans nos cantons. On prétend que tous les dieux ſe réfugièrent autrefois en Egypte : ils ſe ſont donné cette fois-ci rendez-vous en Suiſſe.

Si vous aviez pu y venir, j'aurais été conſolé. Je fais mille vœux pour vous, Madame ; mais à quoi ſervent-ils ? Je vous ſuis attaché tendrement et inutilement. Nous ſommes tous condamnés aux privations, ſuivies de la mort. Je l'attends ſur mon fumier du mont Jura, et je vous ſouhaite du moins de la ſanté dans votre Saint-Joſeph.

Adieu, Madame ; contre nature, bon cœur. *V.*

## LETTRE XXX. 1773.

### A M. VILLEMAIN D'ABANCOURT. (*)

19 d'auguſte.

Le vieux malade de Ferney vous remercie, Monſieur, avec la plus grande ſenſibilité. Il reſſemble à ces vieux chevaliers qui ne pouvaient plus combattre en champ clos; ils étaient *exoines*, comme dit la chronique; et un jeune chevalier, plein de courage, prenait leur défenſe.

Je n'aurais jamais ſi bien combattu que vous, Monſieur; je rends grâce à ma vieilleſſe qui m'a valu un ſi brave champion. Vous êtes entré dans la lice accompagné des grâces. Le bon roi *René* dit que, quand *li preux chevalier ſe démène ſi gentiment, il rengrège l'amitié de ſa dame.* Je ne doute pas que vous ne plaiſiez fort à la vôtre. Pour moi, je ne ſais ſi les agrémens de votre ſtyle ne m'ont pas fait encore plus de plaiſir que votre combat ne m'a fait d'honneur.

Agréez, Monſieur, la reconnaiſſance très-ſincère de votre, &c.

(*) Sur ſa fable intitulée *le Cygne et les Hiboux*, qui n'eſt qu'une alluſion à M. de *Voltaire* et à ſes ennemis.

1773.

## LETTRE XXXI.

### A M. LE MARECHAL DUC DE RICHELIEU.

A Ferney, 26 d'auguſte.

Je mets aux pieds de mon héros une troiſième lettre à la nobleſſe de ſon ancien gouvernement. Quand le parlement condamnerait M. de *Morangiés* par les formes, je le croirais toujours innocent dans le fond. Vous êtes maréchal de France et juge de l'honneur; vous êtes pair du royaume et juge de tous les citoyens : prononcez.

Si j'oſais demander une autre grâce à notre doyen, je le conjurerais de ne pas flétrir une Electre compoſée, avec quelque ſoin, d'après celle de *Sophocle*, ſans épiſode, ſans un ridicule amour, écrite avec une pureté qu'un doyen de l'académie, un *Richelieu* doit protéger, repréſentée avec tant de ſuccès par mademoiſelle *Clairon*, et qu'enfin mademoiſelle *Raucourt* pourrait encore embellir; je vous conjurerais de me raccommoder avec elle, puiſque vous m'avez attiré ſa colère. Je vous ſupplierais de ne me point donner le dégoût de préférer une partie carrée d'amours inſipides, en vers allobroges; une *Electre* qui s'écrie,

Je ne puis y ſouſcrire ; allons trouver le roi,
Feſons tout pour l'amour, s'il ne fait rien pour moi. 1773.

Une *Iphianaſſe* qui dit,

J'ignore quel deſſein vous a fait révéler
Un amour que l'eſpoir ſemble avoir fait parler.

Un *Itis* qui fait ce compliment à *Electre*,

Pénétré du malheur où mon cœur s'intéreſſe,
M'eſt-il enfin permis de revoir ma princeſſe ?
Je ne ſuis point haï. Comblez donc tous les vœux
Du cœur le plus fidelle et le plus amoureux,
&c. &c. &c. &c.

Enfin, j'eſpèrerais que vous ne donneriez point cette préférence humiliante à un mort ſur un mourant qui vous a été attaché pendant plus de cinquante ans.

Vous ſavez que mon unique reſſource, dans la ſituation où je ſuis, ſerait d'adoucir des perſonnes prévenues contre moi, en leur inſpirant quelque indulgence pour mes faibles talens.

Je ſuis déſeſpéré de vous importuner de mes plaintes. Je n'ai de conſolation qu'en vous parlant de mon reſpect et de mon attachement inviolable. *V.*

1773.

## LETTRE XXXII.

### A M. KEAT.

Ferney, 27 d'auguſte.

*Et in Arcadia ego!*

HE was dead, and j am a dying; and what is worſe, j am a ſuffering. But my torments are allay'd by your Arcadian muſik.

*Tale tuum carmen nobis, divine poëta,*
*Qua'e quies ſeſſis in gramine, quale per æſtum*
*Dulcis aquæ ſaliente ſitim reſtinguere vivo.*

My ſtormy life at laſt ſinks to a calm. Come death when it will j'll meet it ſmiling.

Dear ſir, enjoy the happineſs you deſerve.

*V.*

## LETTRE XXXIII. 1773.

### A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

27 d'auguſte.

Mon cher ange, les côtes de Malabar et de Coromandel, l'Indus et le Gange, la mauvaiſe tête et le triſte cou du pauvre *Lalli*, le procès pitoyable de M. de *Morangiés*, l'abſurdité de M. *Pigeon*, mes craintes qu'il n'y ait quelques *Pigeons* dans le parlement, les embarras multipliés que me donne ma colonie, les cruautés de M. l'abbé *Terrai*, ma déteſtable ſanté, &c. &c. &c. &c., tout cela m'a empêché de vous écrire. Je ne vous parle point des caprices du maître des jeux : il y a de petites malices qui me confondent.

Je vous envoie par M. *Sabatier*, qui n'eſt point l'abbé *Sabatier*, la première partie des affaires des brachmanes et de *Lalli*, en attendant la ſeconde, en attendant tout le reſte.

Si vous voulez que, pour ranimer vos bontés, je vous parle de comédie, je vous dirai que j'ai vu trois comédiens auxquels il manque peu de choſe pour devenir excellens; mais les maîtres des jeux ne les prendront pas.

1773. Adieu, mon cher ange ; croirait-on que, dans ma profonde retraite, je n'ai pas un ſeul moment à moi ; mais vous ſavez, mes deux anges, ſi mon cœur eſt à vous. *V.*

## LETTRE XXXIV.

### A M. DE SAINT-LAMBERT.

A Ferney, premier de ſeptembre.

Je reçois de vous, Monſieur, deux beaux préſens à la fois ; il eſt vrai que je les reçois tard. C'eſt la cinquième édition du très-beau poëme des *Saiſons* avec une de vos lettres : elle eſt du 12 de mai, et nous ſommes au mois de ſeptembre. Le paquet eſt reſté environ quatre mois à Lyon, dans les mains des commis. Le poëme des *Saiſons* ne reſtera jamais ſi long-temps chez les libraires.

Je trouve à l'ouverture du livre, page 104 :

J'entends de loin les cris d'un peuple *infortuné*
Qui court le tirſe en main, de pampre couronné, &c.

Les premières éditions portaient, d'un peuple *fortuné*. Vous feriez-vous raviſé cette fois-ci ? voudriez-vous dire qu'un peuple infortuné, chargé de corvées et d'impôts, ne

laiſſe pas pourtant de s'enivrer, de danſer et de rire? Cette ſeconde leçon vaudrait bien la première; mais, en ce cas, il eût fallu exprimer que la vendange fait oublier la misère, *et addit cornua pauperi:* j'aime mieux croire que c'eſt une faute d'impreſſion. 1773.

J'ignore ſi vous avez reçu les Lois de Minos. Vous vous doutez bien dans quel eſprit j'ai fait cette rapſodie: il ne faut jamais perdre de vue le grand objet de rendre la ſuperſtition exécrable. J'aurais dû y mettre un peu plus de *vim tragicam;* mais un malade de quatre-vingts ans ne peut rien faire de ce qu'il voudrait, en aucun genre.

Si j'ai rendu à une belle dame deux baiſers qu'elle m'avait envoyés par la poſte, perſonne ne doit m'en blâmer; la poëſie a cela de bon, qu'elle permet d'être inſolent en vers, quoiqu'on ſoit fort miſérable en proſe. Je ſuis un vieillard très-galant avec les dames; mais plein de reconnaiſſance pour des hommes éternellement reſpectables qui m'ont accablé de bontés.

Voici deux petites lettres ſur l'affaire de M. de *Morangiés*, qui vous ſont probablement inconnues. Comment pourrais-je vous faire tenir les Fragmens ſur l'Inde, dans leſquels je crois avoir démontré l'injuſtice et l'abſurdité de l'arrêt de mort contre *Lalli?* Il me

——— ſemble que j'ai combattu toute ma vie pour
1773. la vérité. Ma deſtinée ſerait-elle de n'être que l'avocat des cauſes perdues ? Je fus certainement l'avocat d'une cauſe gagnée, quand je fus ſi charmé du poëme des *Saiſons ;* ſoyez sûr que cet ouvrage reſtera à la poſtérité comme un beau monument du ſiècle. Les poliſſons qui l'ont voulu décrier, ſont retombés bien vîte dans le bourbier dont ils voulaient ſortir. Que dites-vous de ce malheureux abbé *Sabatier* qui a ſauté de ſon bourbier dans une ſacriſtie, et qui a obtenu un bénéfice ? J'ai en ma poſſeſſion des lettres de ce coquin à *Helvétius*, qui ne ſont pleines, à la vérité, que de vers du Pont-neuf et d'ordures de b . . . ; mais j'ai auſſi un commentaire de ſa main ſur *Spinoſa*, dans lequel ce drôle eſt plus hardi que *Spinoſa* même. Voilà l'homme qui ſe fait père de l'Egliſe à la cour ; voilà les gens qu'on récompenſe. Ce galant homme eſt devenu un confeſſeur, et mériterait aſſurément d'être martyr à la grêve. Ce ſont-là de ces choſes qui ſont aimer la retraite. Votre poëme des *Saiſons*, que je vais relire pour la vingtième fois, la fait aimer bien davantage.

M. *Deliſle*, le très-aimable dragon, qui eſt venu dans nos cantons ſuiſſes avec madame de *Brionne*, m'a communiqué l'*Art d'aimer* de *Bernard*. Ce pauvre *Bernard* était bien ſage

de ne pas publier ſon poëme : c'eſt un mélange de ſable et de brins de paille avec quelques diamans très-joliment taillés. 1773.

Le livre poſthume d'*Helvétius* eſt bien pire ; on a rendu un mauvais ſervice à l'auteur et aux ſages, en le feſant imprimer ; il n'y a pas le ſens commun.

Adieu, Monſieur ; il faut que je vous prie, avant de mourir, d'ajouter un jour à vos *Saiſons*, dans quelque nouvelle édition, l'image d'un vieux fou de poëte mangeant, dans ſa chaumière aſſez belle, le pain dont il a ſemé le blé dans des landes qui n'en avaient jamais porté depuis la création ; et établiſſant une colonie très-utile et très-floriſſante dans un hameau abominable, où il n'y avait d'autre colonie que celle de la vermine. Cela vaut mieux que les Lois de Minos : ce ſont vos leçons que je mets en pratique. Je ſuis votre vieil écolier, votre admirateur et votre ami *haſta la muerte. V.*

1773.

## LETTRE XXXV.

### A M. DE LA HARPE.

2 de ſeptembre.

Je ſuis plus heureux, mon cher ami, en odes qu'en ombres. Jamais l'ombre de *Duclos* ne m'a apparu ; mais j'ai vu avec grand plaiſir le fantôme du Cap de Bonne-Eſpérance, plus majeſtueux et plus terrible dans vous que dans *Camoëns*. Vous faites frémir le lecteur ſur les dangers de la navigation, et le moment d'après vous lui donnez envie de s'embarquer.

*Pectus inaniter angis.*

Le grand point eſt de remuer l'ame en l'étonnant. Rien n'eſt plus difficile aujourd'hui que le public ; fatigué des arts véritables, il court à l'opéra-comique et aux marionnettes.

J'ai vu M. de *Schomberg ;* il vous aime, il connaît votre mérite.

Quel eſt donc ce monſieur *André* qui embraſſe et qui félicite ſon vainqueur avec un ſi grand air de vérité ? Si tous ceux que vous ſurpaſſez vous embraſſaient, vous ſeriez las de baiſers. Je ne ſais ſi M. *André* eſt *l'homme aux quarante écus :* il m'a envoyé ſon ouvrage ; je vais le remercier et l'embraſſer de tout mon cœur,

quoique ma miſérable ſanté et mon âge ne me permettent guère d'écrire. 1773.

Qui vous a donc parlé du Taureau blanc? n'eſt-ce pas une traduction du ſyriaque par un profeſſeur du collége royal?

Je n'ai point lu l'ouvrage de M. *Necker*. S'il blâme les économiſtes d'avoir dit du mal du grand *Colbert*, il me paraît qu'il a grande raiſon. A l'égard des autres Meſſieurs, il ſerait fort aiſé de s'accorder, ſi on voulait s'entendre. *Baruch Spinoſa* admet une intelligence ſuprême, et *Virgile* a dit : *Mens agitat molem*.

J'aurais voulu que le parlement eût commencé par faire ſortir de priſon M. de *Morangiés*. Le fond du procès eſt auſſi ridicule que révoltant. On ſera un jour étonné d'avoir pu croire une fable auſſi abſurde que celle des *Verrons*. C'eſt le ſort de notre nation de traiter ſérieuſement des extravagances, et légérement les plus ſérieuſes affaires.

Adieu, mon cher ſucceſſeur qui vaudrez mieux que moi. Faites bien mes complimens au digne ſecrétaire d'une académie dont vous devriez être, et à ceux de mes confrères que vous voyez.

Madame *Denis* eſt comme moi, ſon amitié et ſon eſtime pour vous augmentent tous les jours.

1773.

## LETTRE XXXVI.

### A MADAME DE SAINT-JULIEN.

A Ferney, 9 de ſeptembre.

Je dérobe un moment, Madame, à mes ſouffrances continuelles, et à mille affaires qui m'accablent, pour me jeter à vos pieds, pour vous remercier de vos bontés dont mon cœur eſt pénétré.

Je commence par vous dire que l'innocence de M. de *Lalli* m'eſt auſſi démontrée que celle de M. de *Morangiés ;* la ſeule différence que je trouve entre eux, c'eſt que l'un était le plus brutal des hommes, et que l'autre eſt le plus doux. J'ai entrepris d'écrire ſur ces deux affaires, par des motifs qu'une ame comme la vôtre approuve. J'avais paſſé une partie de ma jeuneſſe avec la mère de M. de *Morangiés*, le lieutenant-général, qui voulait bien m'honorer de ſa bienveillance. J'avais été lié avec M. de *Lalli*, par un haſard ſingulier, dans l'affaire du monde la plus importante ; et en dernier lieu, ſa famille m'avait demandé le faible ſervice que je lui ai rendu.

Puiſque vous voulez, Madame, vous occuper un moment des Fragmens ſur l'Inde,

qui contiennent la juſtification de M. de *Lalli*, donnez-moi vos ordres ſur la manière de vous les faire parvenir. M. d'*Ogni*, qui a la généroſité de ſe charger des ouvrages de nos manufactures, ne peut faire paſſer par la poſte rien qui ſorte de la manufacture des libraires : cela eſt expreſſément défendu. 1773.

Vous faites aſſurément une bien bonne action, Madame, en déterminant M. le maréchal de *Richelieu* à faire repréſenter à la cour une pièce qui lui eſt dédiée, et qui a été faite pour cette cour même. Vous croyez bien que je ſens toutes les conſéquences de cette indulgence que M. le maréchal aurait pour moi, et dont j'aurais l'obligation à votre belle ame. Elle ne ſe laſſe pas plus de rendre de bons offices et de faire du bien, que votre légère figure de nymphe ne ſe laſſe de tuer des perdrix.

Ce n'eſt point moi aſſurément, Madame, qui ai donné des copies de ce petit billet que j'écrivis par M. de *la Borde ;* il ſait que je n'en avais pas de copie moi-même. Je ne devinais pas que cette petite galanterie pût jamais être publique. (*)

Quant aux plaiſanteries entre M. le maréchal de *Richelieu* et M. d'*Argental*, comme je ne ſuis

(*) A madame *du Barri;* Lettres en vers et en proſe.

—— pas abſolument au fait, je ne ſais qu'en dire;
1773. je dois me borner à leur être tendrement attaché à tous les deux; et ſi j'avais encore quelques talens, je ne les emploîrais qu'en m'efforçant de mériter les ſuffrages de l'un et de l'autre. J'ai ſu tout ce qui s'était paſſé au ſujet d'un de vos amis, dont je reſpecte le mérite; j'en ai été bien affligé. Je m'intéreſſerai, juſqu'au dernier moment de ma vie, à tout ce qui pourra vous toucher. M. *Dupuits*, qui viendra vous faire ſa cour inceſſamment, vous en dira davantage; il vous dira ſurtout combien vos ſujets de Ferney vous adorent. Ma reconnaiſſance n'a point de bornes, et mon cœur n'a point d'âge. Agréez, Madame, mon tendre reſpect.

LETTRE

## LETTRE XXXVII. 1773.

### A MADAME

### LA MARQUISE DU DEFFANT.

A Ferney, 10 de ſeptembre.

Eh bien, Madame, que dites-vous à préſent de la cabale abominable qui pourſuivait M. de *Morangiés?* que dites-vous en tout genre de ce monſtre énorme qu'on appelle le public, et qui a tant d'oreilles et de langues, étant privé des yeux? Si vous avez perdu la vue du corps, et ſi je ſuis à peu-près dans le même état quand l'hiver approche, il me ſemble que nous avons conſervé du moins les yeux de l'entendement. Avouez que le parlement d'aujourd'hui répare les crimes que l'ancien a commis en aſſaſſinant juridiquement *Lalli* et le chevalier de *la Barre.*

J'ignore ſi M. *D....* vous a fait tenir les Fragmens ſur l'Inde et ſur le malheureux *Lalli.* Ce petit ouvrage a quelque ſuccès : il eſt fondé du moins ſur la vérité. Mais il vous faut des vérités intéreſſantes, et je voudrais que celles-là puſſent vous occuper quelques momens.

Je voudrais ſurtout qu'une bonne ſanté vous rendit la vie ſupportable, ſi mes ouvrages ne

1773. le ſont pas. Ma ſanté eſt horrible ; et quand j'écris, ce n'eſt qu'au milieu des ſouffrances. Soyez bien sûre, Madame, que mes maux ne dérobent rien aux ſentimens qui m'attachent à vous juſqu'au dernier moment de ma vie. *V.*

## LETTRE XXXVIII.

### A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

14 de ſeptembre.

Voici le fait, mon cher ange. Il y a long-temps que je donnai à M. de *Garville* un petit paquet pour vous, dans lequel il y avait auſſi quelque choſe pour M. de *Thibouville*, et principalement des exemplaires de ces lettres pour M. de *Morangiés*, leſquelles ſont devenues très-inutiles. M. de *Garville* m'avait dit qu'il partait pour Paris ; et, en effet, il monta dans ſon carroſſe en ſortant de ſouper à Ferney. Mais j'apprends aujourd'hui qu'au lieu de retourner à Paris, il eſt allé ſe réjouir dans une maiſon de campagne, avec mes inutiles paquets. Il y avait, autant qu'il m'en ſouvient, du Lalli et du Minos. Cela vous parviendra peut-être à Noël. Ce M. de *Garville* eſt un philoſophe

inſtruit et aimable, qui eſt fort bien avec M. le duc d'*Aiguillon*, votre grand correſpondant en affaires étrangères. 1773.

J'ai voulu être fidelle au ſerment qu'on a exigé de moi. Je n'ai envoyé de Sophonisbe à perſonne, pas même à vous. Nous verrons ſi les dieux de théâtre me récompenſeront de ma piété et de ma réſignation, ou s'ils me perſécuteront malgré mon innocence. Au reſte, tous ces petits dégoûts que j'eſſuie tous les jours, depuis la belle aventure de M. *Valade*, ont ſervi beaucoup à m'inſtruire; ils ont amorti le feu de ma jeuneſſe, et j'ai ſenti le néant des vanités du monde.

J'avoue que j'avais un peu de paſſion pour la ſcène françaiſe, mais les choſes ſont tellement changées qu'il faut y renoncer. Je veux avoir au moins le mérite de dompter une paſſion ſi dangereuſe, qui pourrait bien m'empêcher de prendre un parti honnête dans le monde, quand il faudra m'établir. Les affaires ſérieuſes ne s'accommodent pas trop de la poëſie. Je commençais à bâtir une petite ville aſſez propre, j'allais même y élever un petit obéliſque; mais je me ſuis aperçu à la fin que les pierres de taille ne venaient pas s'arranger d'elles-mêmes au ſon de la lyre comme du temps d'*Amphion*.

Mon cher ange, je n'ai plus de parti à

1773. prendre que celui de finir mes jours en philoſophe obſcur, et d'attendre la mort tout doucement au milieu des ſouffrances du corps et des chagrins de ce petit être fantaſque, et probablement très-fantaſtique, qu'on appelle ame.

L'affaire de ce marquis génois n'eſt pas la ſeule qui ait dérangé ma colonie. Je vois qu'il faut être prince ou fermier général pour entreprendre de tels établiſſemens. J'aurais pu réuſſir ſi M. l'abbé *Terrai* ne m'avait pas pris mes reſcriptions entre les mains de M. *Magon*. Il n'a point voulu réparer cette cruauté. Je n'ai point trouvé de *Mécène* qui m'ait fait rendre mon bien. Je ne ſais enfin ſi on pourra me dire :

*Fortunate ſenex, ergo tua rura manebunt.*

Je ne vous ennuie point de mes autres misères. Il ne faut pas appéſantir ſon fardeau ſur les épaules de l'amitié, mais ſavoir le porter avec un peu de courage.

Je vois que tous les honnêtes gens auraient ſouhaité que l'infame cabale des *Verrons* eût été plus rigoureuſement punie ; mais nous avons été encore bien heureux d'obtenir ce que nous avons obtenu. Vous ſavez qu'il y avait deux partis dans le parlement ; car où n'y a-t-il pas deux partis ? Nous avons eu pluſieurs voix

absolument contre nous ; et, ce qui est bien étrange, c'est que l'avocat de M. de *Morangiés* avait indisposé une partie du parlement contre sa partie. M. de *Morangiés* lui-même ne sait pas ce que cette affaire m'a coûté de peine. Ma situation est singulière ; je sers les autres et je ne me sers pas moi-même. 1773.

Adieu, mon cher ange ; votre amitié me console. Que madame d'*Argental* se porte mieux, et je me porterai moins mal.

## LETTRE XXXIX.

### A M. LE BARON DE CONSTANT DE REBECQUE.

Le.....

Vous combattez vaillamment pour la *Vulgate*, mon brave colonel ! Je ne lui connaissais point d'aimables défenseurs comme vous. On dit que *Fra-Paolo* ne voulut pas jeter les yeux sur le livre d'un de ses amis qui démontrait la vérité des dogmes, *pour ne pas perdre le mérite de la foi :* je vous lis pour rendre hommage à votre mérite, dans une affaire où la défensive est plus difficile que l'attaque.

1773. Votre esprit et vos vertus doivent vous faire estimer par les sages de tous les rites et de toutes les croyances ; mais savez-vous qu'en Sorbonne et devant le saint-office, je ne répondrais pas que vous fussiez mieux traité que *Socrate* par les prêtres de *Cérès?*

Cette foi, qui peut transporter les montagnes, ne me paraît pas être la vôtre. Vous n'écrivez point d'injures, vous parlez raison. Hérésie ! hérésie ! si j'étais orthodoxe, comme vous le voulez, je vous dénoncerais pour la plus grande gloire de DIEU.

Venez être notre missionnaire : je me suis confessé entre vos mains, il y a long-tems ; je ne hais que l'intolérance et le fanatisme. Nous vous attendons à bras ouverts. Vous connaissez le tendre respect avec lequel je vous suis attaché.

## LETTRE XL. 1773.

### A M. LE MARECHAL DUC DE RICHELIEU.

A Ferney, 20 de ſeptembre.

SELON ce que vous daignâtes me mander, Monſeigneur, par votre dernière lettre, j'envoie aujourd'hui à madame la comteſſe *du Barri* une montre de ma colonie. Si vous en êtes content, j'eſpère qu'elle en ſera ſatisfaite; car ce n'eſt pas ſeulement dans les ouvrages d'eſprit que mon héros a du goût.

Il n'a pas daigné répondre à mes juſtes plaintes ſur la partie carrée de l'Electre de *Crébillon*; mais j'oſe préſumer que, dans le fond de ſon cœur, il eſt aſſez de mon avis. Je compte toujours ſur ſes bontés pour l'Afrique et pour la Crète, pour l'impudente Sophonisbe et pour les Lois de Minos; car, quoique je ſente parfaitement le néant de toutes ces choſes, j'y ſuis pourtant bien attaché, attendu que je ſuis néant moi-même. J'ai été ſur le point, ces jours paſſés, d'être parfaitement néant, c'eſt-à-dire de mourir; il ne s'en eſt pas fallu l'épaiſſeur d'un cheveu; et je diſais: Je ne ſaurai pas dans un quart d'heure ſi mon héros a encore de la bonté pour moi.

1773. Vivez, mon héros; vivez, et vivez gaiement. Je ſuis très-sûr que vous vivrez longtemps; car vous êtes très-bien conſtitué, et vous êtes votre médecin à vous-même. Daignez, dans la multitude de vos occupations ou de vos plaiſirs, vous ſouvenir qu'il exiſte encore, entre les Alpes et le mont Jura, le plus ancien de vos courtiſans, et le plus pénétré de reſpect pour vous.

*Le vieux malade de Ferney, V.*

## LETTRE XLI.

### A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

26 de ſeptembre.

Et moi, mon cher ange, je me hâte de me juſtifier de l'obſcurité que vous me reprochez par votre lettre du 20. L'obſcurité eſt aſſurément dans la conduite du maître des jeux. Je lui ai toujours préſenté mes humbles requêtes très-nettement et très-conſtamment. Je ne lui ai pas écrit une ſeule lettre où je ne l'aye fait ſouvenir de la parole d'honneur qu'il avait donnée au bon roi *Teucer*, au petit ſauvage et à ſon amoureuſe. Je me ſuis même plaint douloureuſement

douloureuſement de la préférence qu'il donnait à la partie carrée d'*Iphianaſſe* avec *Oreſte*, et d'*Electre* avec le petit *Itis*. 1773.

J'ai ſurtout inſiſté ſur la néceſſité abſolue de faire un peu valoir un ancien ſerviteur. Je lui ai repréſenté que c'était peut-être la ſeule manière de venir à bout d'une choſe dont il m'avait flatté. Il m'a toujours répondu des choſes vagues et ambiguës. Il y a deux affaires que je n'ai jamais compriſes, c'eſt cette conduite du maître des jeux, et l'édition de *Valade*.

Il y en a une troiſième que je comprends fort bien, c'eſt le changement d'avis du maître des choſes. Je conçois que des hypocrites ont parlé à ce maître des choſes, et qu'ils ont altéré ſes bonnes diſpoſitions. Les tartufes ſont toujours très-dangereux. A l'égard de Sophonisbe, comment puis-je diſtribuer les rôles, moi qui, depuis trente ans, ne connais d'autre acteur que *le Kain?* c'eſt au maître des jeux à en décider.

J'ai écrit ces jours-ci à madame de *Saint-Julien*, et je l'ai remerciée de toutes ſes bontés, en comptant même qu'elle en aurait encore de nouvelles; mais voici le voyage de Fontainebleau, et je n'ai plus le temps de rien eſpérer. Celle qui a lu ſi bien ma petite lettre à mon ſucceſſeur l'hiſtoriographe, aurait pu ſe mêler

1773. un peu des affaires de la Crète et de l'Afrique ; mais je n'ai pas osé seulement lui faire parvenir cette proposition ; j'ai craint de faire une fausse démarche. On voit rarement les choses telles qu'elles sont, avec des lunettes de cent trente lieues.

J'ai donc tout remis, en dernier lieu, entre les mains de la Providence.

Vous daignez entrer, mon cher ange, dans toutes mes tribulations. Vous me parlez de ma malheureuse affaire des rescriptions : elle est très-désagréable, et elle a beaucoup nui à ma colonie. C'est encore une affaire de la Providence, qui demande une grande résignation.

Quant à M. de *Garville*, qui est si lent dans ses voyages, je crois qu'il s'était chargé de deux Minos, l'un pour vous, et l'autre pour M. de *Thibouville*.

Il ne me reste plus qu'à répondre à vos semonces d'écrire à M. le duc d'*Albe*. Il me semble qu'il y a trop long-temps que j'ai laissé passer l'occasion de lui écrire. Je dois d'ailleurs ignorer la chose, et ne me point mêler de ce que des gens de lettres ont bien voulu faire pour moi, tandis que des gens d'Eglise me persécutent un peu. Et puis, il faut vous dire que je suis découragé, affligé, malade, vieux comme un chemin, que je crains les nouvelles

connaiſſances, les nouveaux engagemens et les nouveaux fardeaux. 1773.

Pardonnez-moi ; il y a des temps dans la vie où l'on ne peut rien faire, des temps morts, et je me trouve dans cette ſituation. Vous me demanderez pourquoi j'écris des fariboles à mon ſucceſſeur l'hiſtoriographe, et que je ne puis écrire des choſes raiſonnables à M. le duc d'*Albe ?* c'eſt préciſément parce que ce ſont des fariboles ; on retombe ſi aiſément dans ſon caractère ! Mais je me ſens bien plus à mon aiſe quand je vous écris, parce que c'eſt mon cœur qui vous parle. Je ſuis bien conſolé par ce que vous me dites de madame d'*Argental :* ſi elle ſe porte bien, elle eſt heureuſe ; il ne lui manquait que cela.

Madame *Denis* et moi, nous lui en marquons toute notre joie. Vous ſavez à quel point nous vous ſommes attachés.

Adieu, mon cher ange ; je vous aimerai juſqu'à ce que mon corps ſoit rendu aux quatre élémens, et l'ame à rien du tout ou peu de choſe.

Pour répondre à tout, je vous dirai que le Taureau blanc eſt entre les mains de M. *Deliſle*, et qu'il faut le faire tranſcrire.



Universitas BIBLIOTHECA

1773.

## LETTRE XLII.

### A M. LE CHEVALIER DELISLE.

A Ferney, 13 d'octobre.

QUE je vous ſuis obligé, Monſieur, de m'écrire du ſéjour de la gloire et du bonheur (*)! Ces deux perſonnes ſont rarement enſemble ; mais, quand on les trouve, il ſemble qu'il ſoit permis d'oublier tout le monde. Vous n'avez pourtant point oublié un pauvre vieux ſolitaire : nous vous remercions tendrement, madame *Denis* et moi.

Grand merci de cette lettre d'un évêque de Picardie (**). Ce pays-là fut autrefois le berceau de la ligue ; le fanatiſme s'y eſt conſervé. J'ai peine à croire que cette lettre ſoit d'un évêque né à Carpentras, et par conſéquent ſujet du pape. Ce n'eſt pas qu'il n'eût pu penſer tout ce qui eſt dans la lettre, mais il y a long-temps que le pauvre diable ne penſe plus : il eſt tombé en enfance, et vous verrez que quelque ex-jéſuite lui aura fait ſigner cette

(*) De Chanteloup.

(**) De l'évêque d'Amiens (d'*Orléan de la Motte*) ſur la bulle de deſtruction des jéſuites ; il y blâme hautement le pape.

lettre également injurieuſe au roi et au pape. Il ſerait plaiſant que nous euſſions un ſchiſme et des anti-papes pour la compagnie de *Jéſu*. Il ne nous manque plus que cela pour nous achever de peindre. 1773.

On dit que tout eſt factions et cabales à Paris, depuis les petites marionnettes juſqu'aux grandes. Je ne m'attendais pas qu'il dût ſe trouver un parti qui ſoutînt le crime abſurde des *Jonquay* contre l'innocence de M. de *Morangiés*, après l'arrêt du parlement. La folie a établi ſon trône dans Paris, comme la raiſon a mis le ſien dans le beau ſéjour où vous êtes. Cependant je ne ſais comment on aime toujours cette ville qui eſt le centre de toutes les erreurs et de toutes les ſottiſes ; il faut apparemment qu'il y ait auſſi du plaiſir. Les ſinges font des gambades très-plaiſantes, quoiqu'ils ſe mordent. Pour moi, j'achève mes jours en paix, malgré mon ami *Fréron* et mon ami l'abbé *Sabatier*.

Je ſerais fâché que le Taureau blanc parût en public et me frappât de ſes cornes. Je prierai M. le chevalier de *Châtellux* de vouloir bien ne le mettre que dans des écuries bien fermées, dont les profanes n'aient point la clef. On le traiterait comme le bœuf gras, on courrait après lui, et enſuite on le mangerait et moi auſſi, quoique je ne ſois pas gras.

1773. Quand vous ſerez à Paris, je vous demanderai deux grâces : la première, c'eſt de vous ſouvenir de moi ; la ſeconde, c'eſt d'en faire ſouvenir madame *du Deffant*, à qui je n'écris point, parce que je n'ai rien à lui envoyer qui puiſſe l'amuſer ; mais à qui j'ai la plus grande obligation du monde, puiſque c'eſt à elle que je dois votre connaiſſance, et j'oſe même dire l'honneur de votre amitié. Je ne ſais ſi vous l'amuſerez avec votre bœuf ; car il faut être un peu familiariſé avec le ſtyle oriental et les bêtiſes de l'antiquité, pour ſe plaire un peu avec de telles fadaiſes ; et madame *du Deffant* ne ſe plaît guère avec cette antiquité reſpectable. Je n'ai jamais pu lui perſuader de ſe faire lire l'*Ancien Teſtament*, quoiqu'il ſoit à mon gré plus curieux qu'*Homère*.

Vous aurez incéſſamment une ſuite des Fragmens ſur l'Inde. Figurez-vous qu'il y a, par-delà Lahor, une république qui poſsède plus de cent lieues de pays, et qui n'a d'autre religion que l'adoration d'un Dieu ſans aucune cérémonie. C'eſt la république des Seïques ; elle eſt alliée des Anglais qui ne ſont pas cérémonieux, et qui poſsèdent actuellement tout le Bengale en ſouveraineté. Il eſt aſſez ſingulier que je m'occupe en Suiſſe de ce qui ſe paſſe dans l'Inde ; mais je ne trouverais pas mauvais qu'une fourmi, à un bout de

ſa fourmilière, s'intéreſsât à ce qui arrive à l'autre bout. 1773.

Adieu, Monſieur; je ſuis une vieille fourmi qui vous eſt bien véritablement dévouée.

## LETTRE XLIII.

### A M. CHRISTIN.

A Ferney, 15 d'octobre.

Mon cher philoſophe humain, défenſeur des opprinés, je vous adreſſe une infortunée dépouillée de tous ſes biens, en vertu de cette abominable main-morte. Un ancien conſeiller du parlement de Beſançon, exilé à Gray, a fait condamner cette femme. On lui a pris juſqu'à ſes nippes et ſes habits; on a fouillé dans ſes poches; il ne lui reſte que ſes papiers qu'elle vous remettra.

Le fond de ſon affaire ne me paraît pas bien clair; mais il eſt plus clair que la rapacité du conſeiller exilé eſt bien barbare. Dieu veuille que le malheur de cette femme n'influe pas ſur le ſort de nos douze mille eſclaves!

Cette pauvre femme eſt venue de Gray dans ma retraite; que puis-je pour elle que de lui donner le couvert et quelque argent?

—— Je vous prie de lire ſes mémoires, et de lui
1773. donner un conſeil.

Elle dit qu'il y a, en dernier lieu, une ſentence du bailliage de Beſançon qui lui adjuge la poſſeſſion d'un cotillon et de ſes chemiſes, et qui lui permet de prouver que l'argent qu'on lui a faiſi lui appartient en propre.

Vous remarquerez que cet ancien conſeiller, contre lequel elle plaide, ſe nomme *Brody*, et eſt fils de votre grand juge de Saint-Claude.

Si cette affaire pouvait s'accommoder, vous feriez une action charitable; vous y êtes accoutumé.

Peut-être une autre femme, mon cher ami, adoucirait la cruauté d'un autre homme; mais cette pauvre diableſſe n'eſt pas faite pour toucher le cœur, et on dit que ce M. *Brody* n'eſt pas tendre.

*Vale, amice. V.*

## LETTRE XLIV. 1773.

### AU MEME.

A Ferney, 22 d'octobre.

AVEZ-VOUS vu, mon cher ami, une pauvre femme franc-comtoiſe, à qui un conſeiller de votre ancien parlement a voulu perſuader qu'elle était ſon eſclave, et à qui on a enlevé tout, juſqu'à ſa chemiſe?

J'ai recours à vous, mon cher philoſophe, en plus d'un genre. Je voudrais trouver, dans les *Inſtituts* de *Juſtinien*, l'endroit où il eſt parlé de l'ancienne loi des douze Tables, qui permet aux pères de vendre leurs enfans deux fois; loi abolie par l'humanité de *Dioclétien* qu'on fait paſſer parmi nous pour un monſtre, et rétablie par *Conſtantin* qu'on nous donne pour un ſaint. Si vous pouvez trouver ces deux lois du méchant *Dioclétien* et du bon *Conſtantin*, vous me rendrez un grand ſervice; car il n'y a point, dans mon *Juſtinien*, de grande table de matières. Mon édition eſt de 1756, chez les *Cramer*.

Mandez-moi un peu de vos nouvelles. Je vous embraſſe bien tendrement.

*Le vieux malade V.*

1773.

## LETTRE XLV.

### A MADAME

### LA MARQUISE DU DEFFANT.

A Ferney, premier de novembre.

Eh bien, Madame, je commence par les diamans brillans. Page 102, tome premier. „ Pourquoi faire de Dieu un tyran oriental? pourquoi lui faire punir des fautes légères par des châtimens éternels? pourquoi mettre le nom de la Divinité au bas du portrait du diable? „

Page 107. „ Nous ſommes étonnés de l'abſurdité de la religion païenne, celle de la religion papiſte étonnera bien davantage la poſtérité. „

Page 121. „ Pour être philoſophe, dit *Mallebranche*, il faut voir évidemment; et, pour être fidelle, il faut croire aveuglément. *Mallebranche* ne s'aperçoit pas que de ſon fidelle il en fait un ſot. „

Page 321. „ Pourquoi tout moine, qui défend avec un emportement ridicule les faux miracles de ſon fondateur, ſe moque-t-il de l'exiſtence des vampires? c'eſt qu'il n'a

point d'intérêt à la croire. Otez l'intérêt, reſte la raiſon ; et la raiſon n'eſt pas crédule. »

1773.

Je prends ces petits diamans au haſard, Madame; il y en a mille dans ce goût, dont l'éclat m'a frappé. Cela n'empêche pas que le livre ne ſoit très-mauvais. Je paſſe ma vie à chercher des pierres précieuſes dans du fumier ; et, quand j'en rencontre, je les mets à part, et j'en fais mon profit : c'eſt par-là que les mauvais livres ſont quelquefois très-utiles.

J'ai lu, il n'y a pas long-temps, l'*Art d'aimer* de *Bernard*. C'eſt un des plus ennuyeux poëmes qu'on ait jamais faits ; cependant il y a, dans ce long poëme, une trentaine de vers admirables et dignes d'être éternels comme le ſujet du poëme le ſera.

Pour faire un bon livre, il faut un temps prodigieux et la patience d'un ſaint ; pour dire d'excellentes choſes dans un plat livre, il ne faut que laiſſer courir ſon imagination. Cette folle du logis a preſque toujours de beaux éclairs : voilà pour *Helvétius*.

A l'égard de l'éloge de *Colbert*, c'était un ouvrage qu'on ne pouvait faire qu'avec de l'arithmétique ; auſſi eſt-ce un excellent banquier qui a remporté le prix. J'avoue que je ne ſaurais ſouffrir qu'un homme qui porte un habit de drap de *van-Robais*, ou de velours de

1773. Lyon, qui a des bas de ſoie à ſes jambes, un diamant à ſon doigt, et une montre à répétition dans ſa poche, diſe du mal de *Jean-Baptiſte Colbert* à qui on doit tout cela.

La mode eſt aujourd'hui de mépriſer *Colbert* et *Louis XIV*; cette mode paſſera, et ces deux hommes reſteront à la poſtérité avec *Racine* et *Boileau*.

Après vous avoir confié mes inutiles idées ſur ces objets de curioſité, je viens à l'eſſentiel, c'eſt-à-dire à vous, à votre ſanté, à votre ſituation, qui m'intéreſſent véritablement. L'âge avance, je le ſens bien, et mes quatre-vingts ans m'en avertiſſent rudement. Notre faculté de penſer s'en ira bientôt comme notre faculté de manger et de boire. Nous rendrons aux quatre élémens ce que nous tenons d'eux, après avoir ſouffert quelque temps par eux, et après avoir été agités de crainte et d'eſpérance pendant les deux minutes de notre vie. Vous êtes plus jeune que moi; ainſi, ſelon la règle ordinaire, je dois paſſer avant vous.

M. *Deliſle* ſe moque de moi de dire qu'il m'a trouvé de la ſanté. Je n'en ai jamais eu, je ne ſais ce que c'eſt que par ouï-dire. Je n'ai pas paſſé un jour de ma vie ſans ſouffrir beaucoup. J'ai peine même à concevoir ce que c'eſt qu'une perſonne dans une ſanté parfaite;

car on ne peut jamais avoir de notion juſte de ce qu'on n'a point éprouvé : voilà pourquoi je ſuis très-perſuadé qu'il eſt impoſſible qu'un médecin ait la moindre connaiſſance de la fièvre et des autres maladies, à moins qu'il n'en ait été attaqué lui-même. 1773.

Vous me citez deux beaux vers de M. de *Saint-Lambert*. Ils vous ont fait plus d'impreſſion que les autres, parce qu'ils vous rappellent votre état et celui de vos amis. Le grand ſecret des vers, c'eſt qu'ils puiſſent s'ajuſter à toutes les conditions et à toutes les ſituations où l'on ſe trouve. Ces deux vers de l'abbé de *Chaulieu*,

Bonne ou mauvaiſe ſanté
Fait notre philoſophie.

reſteront éternellement, parce qu'il n'y a perſonne qui n'en éprouve la vérité.

Ce que vous me demandez de madame de *la Vallière* m'étonne et m'afflige ; mais, ſi elle n'eſt que faible, il y a du remède. Le vin n'a été inventé que pour donner de la force. Je conçois que ſon état vous attriſte ; vous n'avez point, dites-vous, de courage ; cela veut dire que vous êtes ſenſible ; car le courage de voir périr autour de ſoi, ſans s'émouvoir, toutes les perſonnes avec leſquelles on a vécu, eſt la qualité d'un monſtre ou d'un

bloc de pierre de roche. Je fais grand cas de
1773. votre faibleſſe ; tant qu'on eſt ſenſible, on a de la vie. Puiſſiez-vous, Madame, avoir long-temps cette faibleſſe d'ame dont vous vous plaignez ! Je mourrai ſans avoir eu la conſolation de m'entretenir avec vous ; c'eſt-là ma grande douleur et ma grande faibleſſe.

Mon ame (s'il y en a une) aime tendrement la vôtre ; mais à quoi cela ſert-il ? *V.*

## LETTRE XLVI.

### A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

6 de novembre.

Je remercie bien tendrement mon cher ange d'avoir ſongé à m'écrire au milieu des fêtes et du fracas de la cour. Ce qu'il y a de mieux, à mon avis, dans Sophonisbe, c'eſt qu'elle eſt la plus courte de toutes les tragédies ; et que, ſi elle a ennuyé de belles dames auxquelles il faut des opéra comiques, elle ne les a pas ennuyées long-temps.

Les Lois de Minos auraient du moins produit un plus beau ſpectacle pour les yeux ; mais ces Lois de Minos ſont malheureuſes. Je ne veux pas croire que, parmi les grandes

intrigues qui agitent quelquefois votre cour, il y en ait eu une contre Aſtérie. Je n'ai jamais rien entendu à tout ce qui s'eſt paſſé dans cette affaire, et j'ai fini par me réſigner à la Providence qui diſpoſe de la ſcène françaiſe. 1773.

J'ai écrit un petit mot au maître des jeux ſur la mort de ſa fille ; mais je ne lui ai rien dit cette fois-ci ſur la mort des miennes. J'ai eu tant d'enfans qu'il faut bien que j'en perde quelques-uns.

J'ai entendu à Ferney la tragédie du Connétable de Bourbon que M. de *Guibert* ne récite pas trop bien, mais qui étincelle de beaux vers : il a bien de l'eſprit, ce M. *Guibert*. S'il commande jamais une armée, il ſera le premier général qui ait fait une tragédie. Il eſt déjà le premier en France qui ſoit l'auteur d'une *Tactique* et d'une pièce de théâtre ; je dis en France, car *Machiavel* en avait fait avant lui tout autant en Italie ; et, par-deſſus tout cela, il avait fait une conſpiration.

Puiſque mon cher ange ſe réjouit à Fontainebleau, j'en conclus que les affaires du Parmeſan vont très-bien, et que toutes les affaires ſont heureuſement arrangées. Je lui en fais mon compliment, et je l'exhorte à jouir gaiement de la vie, pendant que je la ſupporte aſſez triſtement ; car, à la fin, l'extrême vieilleſſe et les extrêmes ſouffrances

1773. rendent un peu ſérieux ; et il faudrait avoir un orgueil inſupportable pour n'en pas convenir. Je fais contre fortune et contre nature bon cœur ; et je ſouhaite, mon cher ange, que vous n'en ſoyez jamais logé là. Conſervez-moi toujours votre amitié, elle fera ma conſolation. *V.*

## LETTRE XLVII.

### AU MEME.

15 de novembre.

Si, dans le fracas de ces fêtes, mon cher ange a un quart d'heure de loiſir, je lui envoie un rogaton pour paſſer ce quart d'heure. Il convient, ce me ſemble, à un miniſtre pacifique.

Je ne ſais s'il a lu la *Tactique* de M. *Guibert*, ou du moins le diſcours préliminaire. Ce livre eſt plein de grandes idées, comme ſa tragédie du Connétable de Bourbon eſt pleine de beaux vers. J'ai eu l'auteur chez moi ; je ne ſais s'il ſera un *Corneille* ou un *Turenne*, mais il me paraît fait pour le grand, en quelque genre qu'il travaille.

Oſerais-je vous prier de lui faire parvenir une

une copie de la satire ou de l'éloge que je viens de faire de son métier de la guerre? 1773. Vous saurez aisément sa demeure. Il n'est pas juste qu'il soit des derniers à voir cette petite plaisanterie qui le regarde si personnellement; et vous me pardonnerez aisément la liberté que je prends avec vous.

J'en prends encore une autre, c'est de vous prier d'engager *le Kain* à jouer à Paris la Sophonisbe qui n'est ni de *Mairet* ni de *Corneille*. Il me doit, ce me semble, ses bons offices dans cette petite affaire.

Après ces deux requêtes, je vous en présente une troisième bien plus importante, c'est de me mander comment se porte madame d'*Argental*.

Souvenez-vous, mon cher ange, du vieux malade de Ferney, qui n'est pas encore tout-à-fait mort. *V.*

1773.

## LETTRE XLVIII.

### A MADAME

### LA MARQUISE DU DEFFANT.

16 de novembre.

Vous voulez abſolument, Madame, que je vous diſe ſi je ſuis content d'un ouvrage où il y a autant de mauvais que de bon, autant de phraſes obſcures que de claires, autant de mots impropres que d'expreſſions juſtes, autant d'exagérations que de vérités. Que voulez-vous que je vous réponde? Je m'imagine que vous penſez comme moi, et j'ai la vanité de croire penſer comme vous. On dit que c'eſt le meilleur ouvrage de tous ceux qui ont été compoſés ſur le même ſujet; je n'en ſuis pas ſurpris. Ce ſujet était très-difficile, et n'était pas favorable à l'éloquence.

Quant aux diamans qu'on a trouvés dans la caſſette d'un homme qui n'eſt plus, je vous avoue qu'ils ſont très-mal enchâſſés; je crois vous l'avoir dit. Il faut avoir ma perſévérance et la paſſion que j'ai de m'inſtruire ſur la fin de ma vie, pour chercher, comme je fais, des pierres précieuſes dans des tas d'ordures. C'eſt

peut-être le ſeul avantage que ce ſiècle a ſur le ſiècle paſſé, que nos plus mauvais livres ſoient toujours ſemés de quelques beautés. Du temps de *Paſcal*, de *Boileau* et de *Racine*, les mauvais livres ne valaient rien du tout; au lieu que les plus déteſtables livres de nos jours brillent toujours par quelque endroit. 1773.

J'ai trouvé encore plus de génie dans la *Tactique* de M. de *Guibert* que dans ſa tragédie, et même encore un peu plus de hardieſſe. Ce qui m'a charmé, c'eſt que ce docteur en l'art d'aſſaſſiner les gens, m'a paru dans la ſociété le plus poli et le plus doux des hommes.

Vous me parlez de cailloux : eh bien, Madame, je vous envoie un petit caillou de mon jardin, qui ne vaut pas aſſurément les pierreries de M. de *Guibert*. J'ai été étonné que le même homme ait pu faire deux ouvrages ſi différens l'un de l'autre.

Les *Saxe*, les *Turenne* n'auraient pas fait aſſurément de tragédies. Je devais naturellement donner la préférence à la tragédie ſur l'art de tuer les hommes : je crois même qu'en la travaillant un peu, on pourrait en faire un ouvrage régulier et intéreſſant dans toutes ſes parties. Je déteſte cordialement l'art de la guerre, et j'admire pourtant ſa *Tactique*. L'admiration, dit-on, eſt la fille de l'ignorance : c'eſt ce qui fait que vous admirez peu de

1773. choſe en fait d'eſprit. Je ne prétends point du tout que vous accordiez votre ſuffrage à mon caillou. Vous ſerez tentée de le jeter par la fenêtre ; mais ſongez que je n'ai voulu vous amuſer qu'un moment, et que je vous envoie ma Tactique avant de l'envoyer à monſieur de *Guibert* lui-même.

Je vous prie de vouloir bien, Madame, me mander des nouvelles de la ſanté de madame de *la Vallière*. Il eſt bien juſte que la vôtre ſoit bonne. La nature vous a fait aſſez de mal pour qu'elle vous laiſſe en repos. Elle me perſécute horriblement, mais je tiens bon. *V.*

## LETTRE XLIX.

### A M. LE MARQUIS DE CONDORCET.

16 de novembre.

. . . . . .

A l'égard de *Brama*, ou du *Chang-ti*, ou d'*Oromaſe*, ou d'*Iſis*, je ne crois pas encore me tromper tout-à-fait. Il faut les admettre, quand on a affaire avec des fripons, et crier plus haut qu'eux.

De plus, il m'eſt évident qu'il y a de l'intelligence dans la nature, et que les lois

imposées aux planètes, à la lumière, aux animaux et aux végétaux, ne sont pas inventées par un sot. *Mens agitat molem.* Ce sont les *Sabatiers* qui sont sots et méchans, mais je crois la nature bonne et sage; il est vrai qu'elle fait quelquefois des pas de clerc, mais je ne la crois ni impeccable ni infinie. Je pense que son intelligence a tout fait pour le mieux, et que dans ce mieux il y a encore bien du mal. Tout cela est une affaire de métaphysique qui n'a rien à faire avec la morale, et qui n'empêche pas que les *Verron*, les *Clément*, les *Sabatier*, &c. ne soient la plus méprisable canaille de Paris. 1773.

Comme je sais que vos mathématiques ne vous empêchent point de cultiver les belles-lettres, permettez-moi de vous demander si vous avez lu le Connétable de Bourbon de M. de *Guibert*. Sa *Tactique* n'est pas un ouvrage de belles-lettres, mais elle m'a paru un ouvrage de génie. Il y a une autre sorte de génie dans le Connétable. Je ne sais si notre frivole Paris est digne de deux ouvrages excellens qui parurent l'année passée; c'est *la Tactique* et *la Félicité publique*. Je ne me connais ni à l'un ni à l'autre de ces sujets, mais je voudrais que ceux qui sont à la tête du gouvernement eussent le temps de bien examiner si M. de *Châtellux* et M. de *Guibert* ont raison.

1773. Il m'eſt tombé entre les mains un petit manuſcrit ſur le livre de M de *Guibert;* ce n'eſt qu'une plaiſanterie. J'aurai l'honneur de vous la faire tenir ſous l'enveloppe de M. de *Sartine*. Vous la ferez lire à M. d'*Alembert*, ou je l'enverrai à M. d'*Alembert* afin que vous la liſiez, ſuppoſé que cela puiſſe vous amuſer un moment. Vous êtes tous deux les vrais ſecrétaires d'Etat dans le royaume de la penſée. Vos lettres ſont aſſurément plus inſtructives et plus agréables que toutes les lettres de cachet.

Conſervez toujours, Monſieur, un peu de bonté pour le vieux malade, *V.*

## LETTRE L.

### AU MEME.

5 de décembre.

C'EST bien vous qui êtes mon maître, monſieur le Marquis, et qui l'auriez été de *Bernard de Fontenelle*. C'eſt vous qui êtes un vrai philoſophe, et un philoſophe éloquent. On m'a parlé d'un éloge de M. *Fontaine*, qui eſt un chef-d'œuvre. Vous ne ſauriez croire quel plaiſir vous me feriez de me le faire parvenir.

Je ne connais guère que vous et monſieur d'*Alembert* qui ſachiez préſenter les objets dans leur jour, et écrire toujours d'un ſtyle convenable au ſujet. J'ai cherché dans mes paperaſſes la mauvaiſe plaiſanterie ſur les comètes, je ne l'ai point trouvée. On dit qu'il y en a deux, l'une de moi, l'autre que je ne connais pas : mais, dans l'état où je ſuis, ſouffrant continuellement, et près de quitter ce petit globe, je dois prendre peu d'intérêt à ceux qui roulent comme nous dans l'eſpace, et avec qui probablement je ne ferai jamais en liaiſon. 1773.

Il eſt vrai que, dans les intervalles que mes maladies me laiſſent quelquefois, je m'amuſe à la poëſie que j'aime toujours, quand ce ne ſerait que pour donner un os à ronger à *Clément* et à *Sabatier ;* mais j'aime mieux votre proſe que tous les vers du monde. Ce que j'aime autant que votre proſe, c'eſt votre perſonne. Jamais les belles-lettres et la philoſophie n'ont été ſi honorées que par vous.

Agréez, Monſieur, le très-tendre reſpect du vieux malade de Ferney.

1773.

## LETTRE LI.

### A M. CHRISTIN.

A Ferney, 8 de décembre.

VOICI, mon cher ami, une lettre qui nous assure enfin la délivrance prochaine du frère de cette bonne madame *Barondel*. Je vous prie de la lui montrer pour la consoler.

Nous réussirons malgré le subdélégué qui était impitoyable. Il est plaisant que ce soit moi qui contribue à tirer un curé de prison. Mais que ne doit-on pas attendre d'un associé à l'ordre des capucins !

L'idée de présenter un mémoire pour la suppression de la main-morte, et un dédommagement aux seigneurs, n'est pas certainement à négliger. Je pense qu'il faudrait articuler ce dédommagement, et le montrer sous un jour si clair que le ministère ne pût le refuser, et que les seigneurs ne pussent pas se plaindre. Il faut présenter toujours aux ministres les choses prêtes à signer. La moindre difficulté les rebute, quand ils n'ont pas un intérêt pressant au succès de l'affaire. Vous êtes plus à portée que personne de rédiger toutes les conditions du traité, vous qui êtes

au

au beau milieu de l'enfer de la main-morte. Vous devriez venir nous voir aux bonnes fêtes de Noël, et apporter avec vous le règlement du roi de Sardaigne. Je me chargerais hardiment d'être votre facteur, et d'envoyer le mémoire aux miniſtres. S'il ne réuſſit pas, nous aurons toujours le mérite d'avoir fait une bonne œuvre. 1773.

Je vous embraſſe du meilleur de mon cœur.

## LETTRE LII.

### A M. LE CHEVALIER DELISLE.

A Ferney, 15 de décembre.

Je vous dois, Monſieur, quatre remercîmens pour vos quatre faveurs qui ſont deux lettres charmantes, votre hymne ſur S^t *Nicolas*, qui devrait être chantée dans toutes les égliſes, et vos douze perroquets de la cour d'*Auguſte*.

A l'égard de S^t *Nicolas*, par lequel il faut commencer, puiſqu'il eſt votre patron, il mérite ſans doute tout le bien que vous dites de lui; car pendant ſa vie il reſſuſcitait tous les matelots qui s'aviſaient de mourir ſur mer, et après ſa mort ſon portrait étant tombé entre les mains d'un vandale qui ne croyait pas en

1773. DIEU, ce vandale allant en voyage pria le portrait de lui garder ſon argent comptant. A peine fut-il parti que des voleurs vinrent prendre le magot. Le vandale de retour battit l'image de *Nicolas*, et la jeta dans la rivière. *Nicolas* deſcendit du haut du ciel, repêcha ſon image, la rapporta au vandale avec ſon argent : Apprenez, lui dit-il, à ne plus battre les ſaints. Le couſin qui baptiſa le couſin n'a jamais rien fait de plus beau.

Madame la maréchale de *Luxembourg* me paraît avoir raiſon. *Emporter le chat* ſignifie à peu-près *faire un trou à la lune*. Les ſavans pourront y trouver quelques petites différences : ils diront qu'emporter le chat ſignifie ſimplement partir ſans dire adieu, et faire un trou à la lune veut dire s'enfuir de nuit pour une mauvaiſe affaire. Un ami qui part le matin de la maiſon de campagne de ſon ami, a emporté le chat; un banqueroutier qui s'eſt enfui, a fait un trou à la lune. Voilà tout ce que je ſais ſur cette grande queſtion.

L'étymologie du *trou à la lune* eſt toute naturelle pour un homme qui s'eſt évadé de nuit; à l'égard du chat, cela ſouffre de grandes difficultés. Madame de *Moncornillon* à qui DIEU feſait voir toutes les nuits un trou à la lune, ce qui marquait évidemment qu'il manquait une fête à l'égliſe, n'emporta point le

chat. C'eſt bien dommage que le grand *Moncrif*, favori de la reine et des chats, ſoit mort à mon âge ; il aurait aſſurément éclairci cette queſtion importante. 1773.

Je vois, Monſieur, que vous êtes dans le temple de *Cérès* (*) auſſi-bien que dans celui de l'honneur et de la félicité. Vingt charrues à la fois ſont ſans doute un plus beau ſpectacle que vingt opéra médiocres qui auraient fait bâiller *Cérès* et *Triptolème*. J'ai eu une fois l'inſolence de faire marcher ſept charrues de front dans un champ de mes déſerts d'où je n'écris point de triſtes *de Ponto*. Il n'appartient point à *Naſo* d'avoir autant de charrues que *Pollio*.

Je ſais qu'il y a quelques juifs dans les colonies anglaiſes. Ces marauds-là vont partout où il y a de l'argent à gagner, comme les Guèbres, les Banians, les Arméniens courent toute l'Aſie, et comme les prêtres iſiaques venaient ſous le nom de bohèmes voler des poules dans les baſſe-cours, et dire la bonne aventure. Mais que ces déprépucés d'*Iſraël*, qui vendent de vieilles culottes aux ſauvages, ſe diſent de la tribu de *Nephtali* ou d'*Iſſachar*, cela eſt fort peu important ; ils n'en ſont pas moins les plus grands gueux qui aient jamais fouillé la face du globe.

(*) Chanteloup.

1773. Il me reſte à vous dire ce que je penſe du procès de *Beaumarchais :* je crois ne m'être pas trompé ſur le procès du comte de *Morangiés*, du général *Lalli*, de *Calas*, de *Sirven* et de *Montbailli*. Je me ſuis fait *Perrin Dandin ;* je juge les procès au coin de mon feu, et j'ai jugé celui de *Beaumarchais* dans ma tête : mais je me garderai bien de prononcer tout haut mon jugement. Je prévois déjà que *meſſieurs* ne ſeront pas tout-à-fait de mon avis tout haut, quoique dans le fond du cœur ils en ſoient tout bas.

Je crois, Monſieur, avoir répondu tant bien que mal à tous vos articles ; mais il y en a un qui me tient bien plus au cœur, c'eſt celui de l'eſpérance que j'ai de vous revoir, ſi jamais vous allez conſulter *Tiſſot*, ou ſi votre régiment eſt en Franche-Comté.

Conſervez vos bontés pour le vieux bavard malingre.

## LETTRE LIII. 1773.

### A M. LE BARON D'ESPAGNAC,

GOUVERNEUR DE L'HOTEL ROYAL DES INVALIDES.

A Ferney, le 15 de décembre.

LA première chose que j'ai faite, Monsieur, en recevant votre livre (*), c'est de passer presque toute la nuit à le lire avec mes yeux de quatre-vingts ans ; et le premier devoir dont je m'acquitte en m'éveillant, est de vous remercier de l'honneur et du plaisir extrême que vous m'avez faits.

J'ai déjà lu ce qui regarde la guerre de Bohème, et je n'ai pu m'empêcher d'aller vîte à la bataille de Fontenoi, en attendant que je relise tout l'ouvrage d'un bout à l'autre. On m'avait dit que vous donniez d'autres idées que moi de cette mémorable journée de Fontenoi : je me préparais déjà à me corriger ; mais j'ai vu, avec une grande satisfaction, que vous daignez justifier le petit précis que j'en avais donné sous les yeux de M. le comte d'*Argenson*. Il n'appartient qu'à un officier tel

(*) *Histoire du maréchal de Saxe.*

1773. que vous, Monſieur, qui avez ſervi avec tant de diſtinction, d'entrer dans tous les détails intéreſſans que mon ignorance de l'art de la guerre ne me permettait pas de développer. Je regarde votre Hiſtoire comme une inſtruction à tous les officiers, et comme un grand encouragement à bien ſervir l'Etat. Vous rendez juſtice à chacun, ſans bleſſer jamais l'amour propre de perſonne. Vous faites ſeulement ſentir très-ſagement, par les propres lettres du maréchal de *Saxe*, combien il était ſupérieur aux généraux de *Charles VII*, électeur de Bavière. Il n'y a guère d'officier bleſſé ou tué dans le cours de cette guerre, dont la famille ne trouve le nom, ſoit dans vos notes, ſoit dans le corps de l'Hiſtoire.

Votre ouvrage ſera lu par toute la nation, et principalement par ceux qui ſont deſtinés à la guerre.

Vous êtes très-exact dans toutes les dates, c'eſt le moindre de vos mérites; mais il eſt néceſſaire, et c'eſt ce qui manque aux *Commentaires de Céſar*, et même à *Polybe*.

Vous ne pouvez, Monſieur, employer plus dignement le noble loiſir dont vous jouiſſez, qu'en inſtruiſant la nation pour laquelle vous avez combattu.

Agréez ma reconnaiſſance de l'honneur que vous m'avez fait, et le reſpect avec lequel je

ſerai, tant qu'il me reſtera un peu de vie, —— Monſieur, votre très-humble et très-obéiſſant 1773. ſerviteur, *V.*

*P. S.* Je viens de lire le portrait du maréchal de *Saxe*, qui eſt à la fin du ſecond volume; il eſt de main de maître, et écrit comme il convient. J'oſe eſpérer qu'on fera bientôt une nouvelle édition in-4°, avec des planches qui me paraiſſent abſolument néceſſaires pour l'inſtruction de tout le militaire.

## LETTRE LIV.

### A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Ferney, 18 de décembre.

Je crois, mon cher ange, vous avoir dit, dans ma dernière lettre, combien j'étais touché de la mort de M. de *Chauvelin*. Voilà donc les trois *Chauvelin* anéantis. Celui-là était le plus aimable des trois et le plus raiſonnable. Tout ce que nous voyons périr fait faire des réflexions qui ne ſont pas plaiſantes. Je ſuis preſque honteux de vivre, et je ne ſais pas trop pourquoi j'aime encore la vie.

Je ſens que je ſuis un mauvais père, et tout

—— le contraire des bons vieillards. Je me détache
1773. de mes enfans, à meſure que j'avance en âge, et que mes ſouffrances augmentent.

Voici pourtant la manière dont je voudrais finir Sophonisbe, à laquelle vous daignez vous intéreſſer.

. . . . . Ils ſont morts en romains.
Grands Dieux ! puiſſé-je un jour, ayant dompté Carthage,
Quitter Rome et la vie avec même courage !

Il me ſemble qu'il ſerait trop ſec de finir par ce petit mot : *Ils ſont morts en romains.* L'étriqué me déplaît autant que le trop d'ampleur. D'ailleurs c'eſt une eſpèce d'avant-goût de ce qui arriva depuis à ce *Scipion l'Africain.*

Je ne puis rien pour la ſcène du mariage, et la tête me fend.

Portez-vous bien, vous et madame d'*Argental.* C'eſt à vous de vivre, car je vous crois heureux autant que faire ſe peut ; pour moi il n'importe.

Reſpect et tendreſſe. *V.*

## LETTRE LV. 1773.

### A M. DE MAUPEOU,

CHANCELIER DE FRANCE.

A Ferney, 20 de décembre

MONSEIGNEUR,

Je commence par vous demander pardon de ce que je vais avoir l'honneur de vous écrire.

Vous avez mépriſé, avec tous les honnêtes gens du royaume, plus d'un libelle écrit par la canaille et pour la canaille. L'abbé *Mignot*, outragé comme vous dans ces libelles écrits probablement par quelque laquais d'un ancien parlementaire, a ſuivi votre exemple; et peut-être même ni vous, Monſeigneur, ni lui, n'avez daigné jeter les yeux ſur ces miſérables écrits. Cependant il y a des calomnies qui ne laiſſent pas de faire quelque tort à la magiſtrature; et quand on en connaît les auteurs, quand ils mettent eux-mêmes leur nom à la tête d'une brochure, j'oſe croire qu'il eſt permis de vous en demander la ſuppreſſion.

On avait dit, dans deux libelles contre vous et contre votre parlement, que l'abbé

1773. *Mignot* eſt le petit-fils du pâtiſſier *Mignot*, dont *Boileau* dit dans ſes *Satires :*

Que dans le monde entier
Jamais empoiſonneur ne ſut mieux ſon métier.

Je ne ſais pas ſi en effet cet homme était un ſi mauvais cuiſinier, ni même ſi ces vers de *Boileau* ſont ſi bons ; mais je ſais que mon neveu eſt le fils d'un correcteur des comptes, petit-fils et arrière petit-fils de ſecrétaires du roi, et que ſa famille, anoblie depuis plus de cent cinquante ans, établit la manufacture des draps de Sedan, et fut par conſéquent plus utile au royaume que le feſeur de petits pâtés.

Cependant un nommé *Clément*, fils d'un procureur de Dijon, qui n'exerce plus depuis 1771, s'aviſe de répéter cette ſottiſe dans une brochure littéraire à moi adreſſée, intitulée *Quatrième lettre à M. de Voltaire, par M. Clément, à Paris, chez Moutard, libraire de madame la dauphine, rue du Hurepoix, à ſaint Ambroiſe.* Ce *Clément*, chaſſé de Dijon, et demeurant à Paris, a été déjà mis en priſon par la police.

Il dit, page 83, que le pâtiſſier *Mignot* eſt mon oncle. Je ne ſerais pas fâché d'avoir eu pour oncle un traiteur, ſi on avait fait bonne

chère chez lui ; mais dans un ouvrage de littérature, imprimé avec permiſſion et que tout le monde lit, cette petite calomnie jette un très-grand ridicule ſur la tête à cheveux blancs d'un conſeiller de grand'chambre, et avilit un corps que vous avez voulu honorer. 1773.

Les libelles contre les grands ſont des grains de ſable qui ne peuvent aller juſqu'à eux ; mais les libelles contre de ſimples citoyens ſont des cailloux qui leur caſſent quelquefois la tête.

Je finis, comme j'ai commencé, par vous demander pardon de vous importuner pour cette misère.

Je ſuis avec le plus profond reſpect et le plus ſincère attachement,

Monſeigneur, &c.

1773.

## LETTRE LVI.

### A M. D'ETALLONDE DE MORIVAL.

20 de décembre.

Je commence par vous assurer, Monsieur, que le mot de flétrissure dont vous vous servez en parlant de cette malheureuse affaire, ne convient qu'à vos exécrables juges : ce sont eux qui seront flétris jusqu'à la dernière postérité, et c'est ainsi que pensent tous les honnêtes gens du royaume.

J'ai pris la liberté d'écrire plus d'une fois à votre sujet au monarque que vous servez. Il m'a répondu avec bonté qu'il aurait soin de votre avancement. Je suis d'ailleurs convaincu que, si le diocèse d'Amiens était en sa puissance, ce que vous demandez si justement serait bientôt fait.

J'ignore si, dans l'état présent des affaires de l'Europe, il serait convenable de demander la protection du roi de Prusse auprès du roi de France, pour un de ses officiers né français. J'ignore même si votre démarche ne pourrait pas faire craindre que vous quittassiez le service d'un prince auquel vous avez consacré toute votre vie, et que vous n'abandonnerez jamais.

De plus, ſi M. le marquis de *Pons*, envoyé extraordinaire auprès de ſa majeſté le roi de Pruſſe, était chargé de votre affaire, il s'adreſſerait néceſſairement au miniſtre des affaires étrangères, et c'eſt au chancelier qu'il faut s'adreſſer. C'eſt le chancelier qui ſcelle et qui délivre les lettres de grâce, ou d'abolition, ou de rémiſſion, ou de réhabilitation. 1773.

Le point principal eſt de vous rendre capable de ſuccéder, et de jouir en France de tous vos droits de citoyen, quoique vous ſerviez un autre monarque. Toutes ces conſidérations exigeront probablement que vous ſoyez en France pendant le temps qu'on ſollicitera la juſtice qui vous eſt due.

Il s'agirait donc, pour y parvenir, de venir en France pendant quelques mois. Je ſupplierais ſa majeſté le roi de Pruſſe de vous accorder un congé d'un an; et s'il m'accordait cette grâce, ma petite retraite de Ferney ſerait à votre ſervice. Elle eſt à une lieue de Genève, de la Suiſſe et de la Savoie. Vous y ſeriez en ſureté comme à Véſel. Vous y trouveriez au printemps un ancien capitaine de cavalerie qui était auprès d'Abbeville dans le temps de cette funeſte aventure, et qui regarde vos juges avec la même exécration qu'il manifeſta alors publiquement. Ma petite terre malheureuſement n'eſt pas un pays de

1773. chaſſe ; vous n'y trouveriez d'autre amuſement que celui d'un peu de ſociété les ſoirs, et une petite bibliothéque, ſi vous aimez la lecture.

Pendant votre ſéjour dans ce petit coin de terre, nous verrions à loiſir quels moyens les plus prompts il faudrait prendre. Monſieur le chancelier m'honore d'une extrême bonté. J'ai un neveu conſeiller de grand'chambre au parlement de Paris, qui a beaucoup de crédit dans ſon corps, et qui penſe en honnête homme. Nous vous ſervirions de notre mieux; et s'il était néceſſaire d'implorer la protection du roi de Pruſſe, et de demander ſes bons offices auprès de la cour de France, j'y ferais d'autant plus autoriſé que, n'étant abſent que par congé, vous ſeriez toujours à ſon ſervice.

Mon âge et mes maladies ne m'empêcheraient pas d'agir avec vivacité. J'y mettrai plus de chaleur que la vieilleſſe n'a de glace. En un mot, Monſieur, vous pouvez diſpoſer entièrement de votre très-humble, &c.

## LETTRE LVII. 1773.

A MADAME

## LA MARQUISE DU DEFFANT.

24 de décembre.

QUOIQUE je n'aye rien d'intéreſſant à vous dire, Madame; quoique je n'aye aucune nouvelle à vous mander ni de la Suiſſe, ni de Genève, ni de l'Allemagne; quoiqu'on m'écrive que vous vous divertiſſez, que vous donnez à ſouper la moitié de la ſemaine, et que vous allez ſouper en ville l'autre moitié; quoique d'ordinaire je ne puiſſe prendre ſur moi d'écrire une lettre ſans avoir un ſujet preſſant de le faire; quoique mes journées ſoient remplies par des occupations qui m'accablent et qui ne me laiſſent pas un moment, il faut pourtant vous écrire, duſſé-je vous ennuyer.

Je ne veux pas vous conter l'aventure d'une jeune fille amoureuſe d'un aveugle; j'ai prié madame *Necker* de vous la dire, et elle s'en acquittera bien mieux que moi; mais je ne peux réprimer l'impertinence que j'ai de vous envoyer un des cailloux de mon jardin,

1773. puiſque vous m'avez ordonné de jeter les pierres de mon jardin dans le vôtre.

Ce cailloux eſt fort plat, mais heureuſement il eſt fort petit (*). Je l'ai jeté à la tête d'une dame qui était toute émerveillée que je fuſſe aſſez fou pour faire encore des vers dans un âge où l'on ne doit dire que ſon *In manus.*

Pardonnez-moi donc la liberté grande de mettre à vos pieds cette ſottiſe. Il y a pourtant, dans cette pauvreté, je ne ſais quoi de philoſophique et d'aſſez vrai : mais ce n'eſt rien de dire vrai, il faut le bien dire : et puis cela n'eſt bon que pour ceux qui ont lu *Tibulle* en latin, et vous n'avez pas cet honneur. Le marquis de *la Fare* a traduit aſſez heureuſement cet endroit :

Que je vive avec toi, que j'expire à tes yeux ;
Et puiſſe ma main défaillante
Serrer encor la tienne en nos derniers adieux !

Le latin eſt bien plus court, plus tendre, plus énergique, plus harmonieux. M. de *la Fare* n'avait que ſoixante-quatre ans quand il feſait ces vers.

(*) Ce ſont les ſtances qui commencent ainſi :

Eh quoi, vous êtes étonnée, &c.

Je

Je dois me taire en vers et en prose ; mais, en me taisant, je vous ferai toujours très-vivement attaché. Je ferai des vœux pour que vous viviez beaucoup plus long-temps que moi, pour qu'une santé parfaite vous console de ce que vous avez perdu, pour que vous jouissiez d'un excellent estomac, pour que vous soyez aussi heureuse qu'on peut l'être dans un monde où les douleurs et les privations sont d'une nécessité absolue. *V.* 1773.

## LETTRE LVIII.

### A M. LE CHEVALIER DE CHATELLUX.

24 de décembre.

Je suis charmé, Monsieur, d'apprendre qu'on a traduit en anglais *la Félicité publique ;* car on pourrait bien prendre ce livre pour l'ouvrage de quelque anglais comme *Locke* ou *Addisson.* Je le lirai certainement en anglais pour éclaircir mes doutes sur l'auteur.

A l'égard de la traduction allemande, je ne sais pas assez cette langue pour en juger. Je lisais autrefois le *Zeitung*, et encore avec assez de peine ; mais j'ai tout oublié. C'est assurément la marque d'un bon livre d'être

1773. traduit par-tout. Pour la plupart des ouvrages qu'on fait aujourd'hui en France, ils ne feront jamais traduits qu'en ridicule. Je ne savais pas que vous eussiez honoré père *Adam* d'un petit mot de lettre, ou je l'avais oublié, et je vous en demande pardon.

Je n'espère pas, Monsieur, avoir l'honneur et la consolation de vous revoir une seconde fois. Je suis dans un âge et dans un état qui ne me permettent pas de m'en flatter; mais si jamais le hasard vous ramenait vers nos quartiers, je vous demanderais en grâce de daigner vous détourner un peu pour passer à Ferney. Je n'ai point assez joui de l'honneur que vous m'avez fait, je ne me suis point assez expliqué avec vous, je ne vous ai pas assez entendu; je voudrais réparer mes fautes avant de mourrir.

Je vous souhaite, Monsieur, une félicité telle que l'auteur de *la Félicité publique* la mérite. On dit que le bonheur est une chose fort rare; et c'est par cette raison-là même que je le crois fait pour vous.

Agréez, Monsieur, les respectueux sentimens, &c.

## LETTRE LIX. 1774.

### A M. LE MARQUIS DE FLORIAN.

Le 3 de janvier.

Je reçois votre lettre du 26 de décembre, mon cher ami. Il y a bien long-temps que je ne vous avais écrit : j'ai mal fini et mal commencé l'année ; mes maux ont augmenté, et la force de les ſupporter diminue.

Nous avons, pour m'achever de peindre, un procès très-conſidérable, très-déſagréable, très-impertinent, à ſoutenir contre celui qui nous avait vendu l'hermitage, et qui veut y rentrer au bout de quatorze ans. Vous voyez que le pélerinage de cette vie n'eſt pas ſemé de roſes, et que les dernières journées de la route ſont preſque toujours les plus épineuſes. Vous ne laiſſez pas de rencontrer auſſi quelque mauvais chemin au milieu de votre carrière, mais vous vous en tirerez heureuſement. La pépie de votre ſerin ſe guérira par la nature et par vos ſoins, plus que par l'art des médecins. Il y a cent exemples de perſonnes qui ont vécu très-long-temps avec des humeurs erratiques, qui tantôt cauſent des migraines, tantôt des pertes de ſang qui

1774. affectent la poitrine, et qui enfin ſe diſſipent d'elles-mêmes.

J'ai toujours été très-perſuadé que tous les remèdes picotans et agiſſans ne valaient rien pour notre cher ſerin, dont le ſang n'eſt que trop vif et trop allumé. Ce principe me fait croire que les eaux minérales, de quelque nature qu'elles ſoient, lui ſeraient très-dangereuſes ; elles ont tué madame d'*Egmont*. Il m'eſt évident qu'il n'y a de convenable que le régime. Le ſang circule tout entier dans le corps humain ſix cents fois par jour : la médecine conſiſte donc à ne point charger cette rivière de ſang qui nous donne la vie, de particules étrangères qui ne ſont faites ni pour nourrir ni pour laver notre corps. De petites purgations très-légères, de temps en temps, aident la nature qui cherche toujours à ſe dégager ; mais il ne faut jamais la ſurcharger ni l'irriter : voilà pourquoi j'ai toujours eu une ſecrète averſion pour la liqueur rouge de votre médecin ſuiſſe, et beaucoup de mépris pour un homme qui n'oſe pas vous dire quel remède il vous donne. La ridicule charlatanerie de deviner les maladies et le tempérament par des urines, eſt la honte de la médecine et de la raiſon. Je ne voulus pas vous dire ce que j'en penſais, parce que je vous vis trop préoccupé. J'eſpérais que la

bonté du tempérament de notre ſerin le ſoutiendrait contre le mal que la liqueur rouge du ſuiſſe pourrait lui faire : mais enfin, puiſque vous êtes débarraſſé de ce remède dangereux, je puis vous parler avec une entière liberté. 1774.

J'ai mangé un de vos petits ortolans. Je me flatte que le petit ſerin deviendra auſſi gras qu'eux, dès qu'il ſera un peu tranquille. C'eſt l'inquiétude, c'eſt le changement continuel de médecins, c'eſt le paſſage rapide d'un régime à un autre qui diminue l'embonpoint, et la tranquillité rend ce que l'inquiétude a ôté.

Je vous embraſſe tous deux avec tendreſſe, et je vous donne rendez-vous, au printemps, dans votre charmante petite cage de Ferney.

Il n'y a rien de nouveau, excepté la nouvelle année que je vous ſouhaite très-heureuſe.

Vous ſavez ſans doute que le parlement a décrété ſon membre pourri, le ſieur *Goëzmann*. Les *mémoires* de *Beaumarchais* ſont ce que j'ai jamais vu de plus ſingulier, de plus fort, de plus hardi, de plus comique, de plus intéreſſant, de plus humiliant pour ſes adverſaires. Il ſe bat contre dix ou douze perſonnes à la fois, et les terraſſe comme *Arlequin ſauvage* renverſait une eſcouade du guet.

Cela vous amuſerait beaucoup, ſi vous aviez
1774. le temps de vous amuſer. (*)

Adieu ; je vous écris de mon lit dont je ne ſors preſque plus. *V.*

## LETTRE LX.

### AU MEME.

Le 6 de janvier.

MON cher ami, j'ai déjà répondu à votre avant-dernière lettre, et j'ai adreſſé la mienne à Pézénas : peut-être ai-je mal fait; mais vous avez ſans doute donné ordre qu'on vous renvoyât à Montpellier toutes vos lettres.

Je réponds aujourd'hui, autant que je le peux, à votre lettre du 31 de décembre. Je dis autant que je le peux, car je ſuis très-malade. J'ai chez moi, depuis quelques jours,

(*) Les gens du monde s'étonnaient des tons variés de l'auteur des *Mémoires*, dont la gaieté n'était pourtant qu'un rafinement de mépris pour tous ſes lâches adverſaires. D'ailleurs il ſavait bien qu'il n'avait à Paris que ce moyen de ſe faire lire : changeant de ſtyle à chaque page, égayant les indifférens, frappant au cœur des gens ſenſibles, et raiſonnant avec les forts, c'était au point qu'on commençait à croire que pluſieurs plumes différentes travaillaient au même ſujet. (*Note des éditeurs.*)

M. d'*Hermenches* qui a amené avec lui mademoiſelle ſa fille et une autre demoiſelle qui eſt auſſi ſa fille d'une autre façon que celle qui eſt autoriſée dans nos pays occidentaux. Mon état ne m'empêche pas de les voir, mais il m'empêche de vous écrire. Je ſurmonte pour vous tous mes maux. 1774.

Vous ne ſavez pas encore l'aventure de deux jeunes dragons qui, ayant fait de ſérieuſes réflexions ſur les malheurs de cette vie, ſe ſont tués chacun d'un coup de piſtolet, le jour de Noël, dans un cabaret, à Saint-Denis, après avoir ſoupé amicalement enſemble, et après avoir ſigné un beau mémoire très-philoſophique, contenant les raiſons qu'ils ont eues de diſpoſer de leur perſonne, étant encore mineurs. On a envoyé leur mémoire au roi. Je ne les imiterai pas, quoique je ſois plus en droit qu'eux de finir ma vie qui m'eſt à charge depuis fort long-temps. Je trouve plus honnête de ſavoir ſouffrir.

Je vous ai dit ce que je penſais ſur le médecin des urines et ſur ſes maudites fioles rouges. Il eſt abſurde qu'on ſache ce qu'un cuiſinier nous ſert à ſouper, et qu'on ne ſache pas ce qu'un prétendu médecin nous ſert quand nous ſommes malades. Cet excès d'impertinence et d'inſolence allemande n'eſt

—— pas tolérable, et je n'y penſe point ſans être
1774. en colère.

M. *Lamure* eſt un homme très-ſage et très-ſavant, et plus capable que perſonne de vous donner de bons conſeils. J'eſpère qu'il nous renverra notre cher ſerin au mois d'avril. J'eſpère tout du courage de ce cher ſerin que vous avez tant de raiſon d'aimer, et à qui je ſuis preſque auſſi attaché que vous-même. J'eſpère dans ſon régime et dans les reſſources infinies de la nature. En vérité, ſi je pouvais me remuer, j'irais vous voir tous deux, et je reviendrais à Ferney avec vous.

Nous recommandons M. *Mallet* à notre gros doyen des conſeillers-clercs.

Je vous embraſſe tous deux bien tendrement de mes faibles bras.

LETTRE

## LETTRE LXI. 1774.

### A M. LE MARQUIS DE VILLEVIEILLE.

6 de janvier.

Le vieux malade de Ferney, Monſieur, oublie tous ſes maux en recevant une lettre de vous. Je vous ſuis très-obligé des deux *Catons* dragons. S'ils m'avaient conſulté, je leur aurais conſeillé d'attendre du moins juſqu'au lendemain. On n'a pas toujours, en ſe réveillant le matin, les mêmes idées qu'on avait en buvant bouteille; mais enfin l'affaire eſt faite, et il n'y a plus de conſeil à leur donner. Je ſerais plus en droit que ces meſſieurs de faire une pareille eſcapade; mais j'aime mieux faire la Tactique (que vous me demandez), quand j'ai un moment de ſanté. Voici donc cette Tactique; voici encore ce petit extrait que vous voulez d'un ouvrage intitulé *Fragmens*.

Il faut que cet abbé *Sabatier*, dont il eſt queſtion dans l'article XV, ſoit un des plus grands fous du Languedoc, et un des plus grands fripons de l'Egliſe de DIEU.

J'ai eſpéré long-temps de ne point mourir ſans avoir l'honneur de vous revoir encore.

1774. Je me conſole, ſi vous êtes heureux à Verſailles. Je fais mille vœux pour la continuation de votre proſpérité ; et je vous ſerai attaché juſqu'au dernier moment de ma vie.

*Voltaire.*

## LETTRE LXII.

### A M. LE COMTE DE LEVENHAUPT.

Janvier.

MONSIEUR,

Je ſuis avec vous comme le coq à qui on donna une perle ; il dit qu'on lui feſait trop d'honneur, et qu'il ne lui fallait qu'un grain de millet. Je ſuis très-indigne du beau mémoire que vous m'avez envoyé ſur la déſertion, mais j'en ſens tout le prix ; et, quoiqu'il ne m'appartienne pas de dire mon avis ſur une choſe ſi importante et ſi éloignée de mes connaiſſances, j'oſe pourtant être entièrement de votre opinion.

Ce ſont les moines qui devraient déſerter en foule, et ce ſont les ſoldats qui devraient reſter avec leurs colonels ; cependant c'eſt parmi nous tout le contraire. La raiſon en eſt que les moines ſont animés par trois motifs

qui manquent aux ſoldats, l'enthouſiaſme, l'eſpérance et la cuiſine. 1774.

Les ſoldats ſuédois avaient l'eſpérance avec *Charles XII*, et ſon enthouſiaſme guerrier. Les Anglais ſe nourriſſent, dit-on, mieux que les autres.

Tous ces gens-là d'ailleurs croient avoir une patrie; et vous ſavez qu'en général le ſoldat français eſt accuſé de n'en point avoir, d'être fort raiſonneur, inconſtant et pillard. Perſonne n'eſt plus entouré de déſerteurs que moi; ils paſſent tous par Ferney pour aller en Suiſſe, à Genève et en Savoie; et ils reviennent à Ferney mourant de faim. On en compoſerait une armée plus nombreuſe que celles qui ont été commandées par les *Condé* et les *Turenne*. Ce fléau ceſſera peut-être quand on ceſſera d'avilir le métier. M. le marquis de *Monteynard* a déjà fait, dans ce deſſein, la plus belle opération qui ait été tentée encore; et j'oſe croire que, depuis cette époque, la déſertion eſt moins fréquente.

Madame *Denis* eſt infiniment flattée de votre ſouvenir; et je ſuis bien conſolé, dans ma vieilleſſe et dans mes maladies, par les bontés que vous voulez bien avoir pour moi.

J'ai l'honneur d'être, &c.

1774.

## LETTRE LXIII.

### A M. D'ETALLONDE DE MORIVAL.

Le 17 de janvier.

M. *Miſoprieſt*, Monſieur, a reçu votre lettre du 2 de janvier ; il a écrit ſur le champ à ſa Majeſté. Il lui demande très-inſtamment un congé d'un an pour vous. Il eſt d'ailleurs inſtruit de votre ſituation, et a promis d'avoir ſoin de vous. M. *Miſoprieſt* lui répond que vous lui ferez de très-belles recrues dans le pays où vous devez reſter quelque temps pour vaquer à vos affaires. C'eſt à une lieue de la Suiſſe, de la Savoie, de Genève et de la Franche-Comté ; vous y ſerez auſſi en ſureté qu'à Véſel.

Ne vous adreſſez ni à père ni à frère. Si vous avez beſoin de quelque argent pour aller de Véſel à Genève, vous pourrez en prendre, ſur cette ſimple lettre, chez monſieur *Marc-Michel Rey*, à Amſterdam, qui, ſur ma ſignature ( *Voltaire* ), vous fournira ce petit viatique avec ſa généroſité ordinaire, et auquel je rembourſerai ſur le champ cet argent par la voie de Genève. Vous n'aurez pas la plus légère dépenſe à faire dans le

château de Ferney. C'eſt à vous à voir, Monſieur, ſi vous voulez écrire au roi. Je lui demande un congé d'un an; je lui promets des recrues (*); je lui parle de la paſſion que vous avez pour ſon ſervice. Tout ſerait manqué, s'il nous refuſait ce congé. C'eſt de-là que dépend votre deſtinée à laquelle je m'intéreſſe bien vivement. 1774.

## LETTRE LXIV.

### A M. LE CHEVALIER DELISLE.

27 de janvier.

Le vieux malade, Monſieur, vous remercie d'abord de vos *Trois rois*. On n'a jamais parlé d'eux plus convenablement ni plus gaiement. L'aventure de Tours eſt dans un autre goût (**); c'eſt du *Crébillon* tout pur. Il eſt vrai que nous avons dans la ſainte Ecriture une aventure à peu-près pareille. Le patriarche *Juda*, ayant couché avec ſa belle-fille, et lui ayant fait un

(*) Le roi non-ſeulement diſpenſa M. de *Morival* de faire des recrues, mais encore lui recommanda de ne s'occuper que de ſes affaires particulières, et lui donna un congé illimité.

(**) Un habitant de Tours, ſalpêtrier de profeſſion, avait tué ſa fille de trois balles dans la poitrine, après lui avoir fait un enfant.

——— enfant, la condamna à la mort ; mais la sen-
1774. tence ne fut pas exécutée. Si *Amnon* coucha avec une de ses sœurs, il ne lui donna ensuite que des coups de pied au cu, et ne la tua point. Je ne croyais pas les Tourangeaux si méchans.

Je ne sais si je vous ai conté qu'il y a environ cinquante à soixante ans que je trouvai à Tours un procureur du roi qui me dit : *Je ne suis pas du pays ; mais, en passant par Tours, il y a vingt-cinq ans, je trouvai le peuple si bon que j'y fixai mon séjour ; et, depuis que j'y suis, il ne m'est pas passé un seul procès criminel par les mains.*

Je répétais un jour ces paroles à une tourangeote, et lui disais : Voyez un peu, Madame, il y a vingt-cinq ans qu'il ne s'est commis un crime à Tours. Elle me répondit : *Est-ce qu'il s'en serait commis auparavant ?*

Je suis fondé, sur la réponse de cette bonne femme, à croire que votre salpêtrier n'est point tourangeau, et que c'est quelque coquin, parent de *Fréron* ou de l'abbé *Sabatier*, qui s'est allé établir à Tours. C'est une chose que je veux approfondir.

Pour vos quatre ensorcelés (*), il y a un

(*) Une famille entière auprès du Rainci, maison à M. le duc d'*Orléans*, se disait ensorcelée ; et comme la chose était bien absurde, elle fut crue, et crue par la meilleure compagnie, en 1774.

petit opéra comique des enſorcelés, beaucoup plus plaiſant que ces quatre imbécilles. Je ſuis plus enſorcelé qu'eux, car le diable me berce continuellement, afflige mon corps et ſe moque de mon ame; c'eſt ce qui fait que je vous écris une ſi courte lettre, et que je réponds ſi mal à toutes vos bontés. Je finis en vous aſſurant que, mort ou vif, je ſuis à vos ordres. 1774.

## LETTRE LXV.

### A M. LE MARECHAL DUC DE RICHELIEU.

30 de janvier.

Je commence par vous dire, Monſeigneur, que, de tous mes confrères de quatre-vingts ans, je ſuis ſans contredit le plus fou, puiſque je donne à mon âge des pièces de théâtre. Ceux qui ont fait une cabale contre Sophonisbe, ſont des jeunes gens qui ſont encore plus fous que moi. Le dévot ſexe féminin, qui prétendait que l'auteur de la nouvelle Sophonisbe n'eſt pas aſſez pieux, était encore plus fou que tout le reſte, ſurtout ſi on ajoutait deux lettres à cette belle épithète de fou.

J'avais imaginé que ces bagatelles pourraient être une occaſion de faire parler de ce

1774. que vous ſavez ; et c'eſt encore une autre eſpèce de folie : car, après tout, la ſageſſe conſiſte à ſavoir vivre et mourir en paix où l'on eſt.

Il m'eſt venu, ces jours paſſés, un ruſſe infiniment aimable, qui a gouverné pendant quinze ans deſpotiquement un empire de deux mille lieues de long, et qui me paraît avoir la triſte folie de n'être point heureux. J'ai conclu de là qu'il ne faut ni courir après des chimères ni les regretter.

A propos de chimères, je n'ai jamais ſu quels acteurs jouaient dans Sophonisbe, excepté *le Kain*. Je ne connais perſonne des ſénateurs et des ſénatrices du tripot. C'eſt vous qui avez la bonté de m'apprendre que *Brizard* a joué *Lélie ;* je ne ſais pas encore qui a joué *Scipion*.

Je ne ſavais pas qu'une première repréſentation fût un jour de bataille, ni qu'il fallût prendre ſes poſtes et avoir un mot de ralliement : mais, puiſque vous avez daigné faire la guerre pour moi, et me traiter comme la ville de Gènes, permettez-moi de vous en faire mes très-humbles et très-ſincères remercîmens.

Je vous avais mandé qu'on m'avait écrit d'abord qu'on ne vous rendait pas juſtice dans l'hiſtoire du maréchal de *Saxe ;* mais,

ayant vérifié le contraire le lendemain, je vous écrivis qu'on vous rendait toute la juſtice qui vous était due. Ce que j'avais écrit ſur la bataille de Fontenoi, ſous les yeux de M. d'*Argenſon*, et d'après les lettres de tous les officiers, s'eſt trouvé entièrement conforme à ce qu'en dit M. d'*Eſpagnac*. Il eſt vrai qu'il ne dit pas tout; il ſupprime l'ordre donné, deux fois de ſuite, par le maréchal de *Saxe*, d'évacuer le poſte d'Antoin; mais; s'il fait des péchés d'omiſſion, il me paraît qu'il n'en fait point de commiſſion. 1774.

J'ai répondu, je crois, à tous les points de la lettre que vous avez eu la bonté de m'écrire. Il ne me reſte qu'à attendre doucement le temps où je pourrai venir faire ma cour à mon héros, dans ſon royaume. Je vous prierai de me recommander au meilleur apothicaire de Bordeaux: j'ai plus beſoin de ces meſſieurs que de tous les rois de l'Europe. Il y a près de quatre-vingts ans que mon ſort dépend abſolument d'eux. Parmi tout ce qui vous diſtingue des autres hommes, je ne compte pas pour peu de choſe l'habileté que vous avez eue de vous mettre au-deſſus de tous les apothicaires, en étant un bon chimiſte, et en étant votre médecin à vous-même. Puiſſe ce bon médecin conſerver très-long-temps la vie de mon héros, et le tenir toujours en

état de goûter tous les plaiſirs ! car mon
1774. héros eſt né pour eux, auſſi-bien que pour la gloire ; ſes bontés ſont ma plus grande conſolation.

Agréez le tendre reſpect du vieux malade

*Voltaire.*

## LETTRE LXVI.

### A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

31 de janvier.

Dès que j'ai reçu la lettre, où mon cher ange m'ordonne de lui envoyer des Fragmens indous et français, ſous l'enveloppe de M. de *Sartine*, j'ai pris ſur le champ cette liberté avec confiance. Le paquet part à la garde de Dieu. Il vaut mieux prendre des libertés avec M. de *Sartine*, qu'avec l'*hippopotame* (*).

Je ne conçois pas comment on a pu afficher dans Paris, ſous mon nom, la Sophonisbe de *Mairet*. Je n'ai jamais donné cet ouvrage que comme celui de *Mairet*, un peu retouché, pour engager les jeunes gens à refaire les belles pièces de *Corneille*, comme Attila,

(*) L'auteur déſigne *Marin*, par ce mot pris des *mémoires* de *Beaumarchais*.

Agéſilas, Pertharite, Théodore, Pulchérie, la Toiſon d'or, &c. 1774.

En donnant Sophonisbe ſous mon nom, on a réveillé la racaille. J'oſerais penſer qu'il ne faut ni précipiter la retraite, ni laiſſer languir les repréſentations, mais prendre un juſte milieu, afin que *le Kain* ait une rétribution honnête.

Je perſiſte à croire que *Beaumarchais* n'a jamais empoiſonné perſonne, et qu'un homme ſi gai ne peut être de la famille de *Locuſte*. (*)

(*) Cette opinion de M. de *Voltaire* produiſit dans le temps une aſſez plaiſante anecdote. On jouait aux français *Eugénie* : un beau monſieur du parquet, après avoir bien déchiré la pièce, tomba tout à coup ſur l'auteur. Entre autres choſes il raconta qu'ayant dîné ce jour-là même chez M. le comte d'*Argental*, il y avait entendu lire une lettre de *Voltaire*, lequel s'obſtinait, on ne ſavait pourquoi, à ſoutenir que ce *Beaumarchais*-là n'avait pas empoiſonné ſes trois femmes. Mais, ajouta le conteur, c'eſt un fait dont on eſt bien sûr parmi meſſieurs du parlement.

L'homme à qui s'adreſſait la parole, feſait de la main, en riant, ſigne aux voiſins de ne pas interrompre; chacun ſe lève, il répond froidement : „ Il eſt ſi vrai, Monſieur, que „ ce miſérable homme a empoiſonné ſes trois femmes, quoi- „ qu'il n'ait été marié que deux fois, qu'on ſait de plus „ au *parlement-Maupeou* qu'il a mangé ſon bon père en hachis, „ après avoir étouffé ſa chère mère entre deux épaiſſes tar- „ tines; et j'en ſuis d'autant plus certain, que je ſuis ce „ *Beaumarchais*-là qui vous ferait arrêter ſur le champ, ayant „ bon nombre de témoins, s'il ne s'apercevait à votre air

1774. Je ſuis bien embarraſſé avec mes génois et mon marquis *Viale*. Dieu vous garde d'établir jamais une colonie ! c'eſt une terrible entrepriſe : M. l'abbé *Terrai* même y ſerait un peu embarraſſé.

Je baiſe les ailes de mes anges. *V.*

## LETTRE LXVII.

### A M. LE MARQUIS DE FLORIAN.

Le 9 de février.

Je me flatte, mon cher ami, que madame de *Florian* n'eſt pas réduite à garder le lit comme moi ; il y a très-long-temps que je ne ſors du mien qu'à huit heures du ſoir. Il faut eſpérer que le petit ſerin reviendra, au printemps, ſauter dans ſa cage de Ferney, que vous avez ſi joliment embellie, et qu'il voltigera ſur les fleurs que vous avez plantées.

Pour ma maladie, elle eſt incurable, puiſqu'elle date de quatre-vingts ans ; c'eſt un

„ effaré que vous n'êtes point un de ces ruſés ſcélérats qui „ compoſent ces atrocités, mais ſeulement un des bavards „ qu'on emploie à les propager, au grand péril de leur „ perſonne. „

On aplaudit ; le conteur court encore, oubliant qu'il avait payé pour voir jouer la petite pièce. (*Note des éditeurs.*)

mal qui m'empêche quelquefois d'être auſſi exact que je le voudrais dans mes réponſes. 1774.
J'ai fini ma carrière, et le ſerin n'eſt qu'au milieu de la ſienne. Vous avez tous deux de beaux jours à eſpérer, et moi je n'ai que deux ou trois triſtes nuits à ſupporter. Nous paſſons tous comme des ombres; notre vie eſt comme la place d'un miniſtre à Verſailles : aujourd'hui quelque choſe, et demain rien.

Le déplacement de M. de *Monteynard* coupe la gorge et la bourſe à notre voiſin *Dupuits*. Ce miniſtre l'avait employé deux années de ſuite ſans le payer; il a fallu qu'il empruntât pour ſervir, et le voilà ruiné. Quand un rocher tombe, il entraîne toujours mille petites pierrailles dans ſa chute. Il ne faut compter ſur rien, que ſur les légumes de ſon jardin, encore y eſt-on ſouvent attrapé.

Si on eſt mécontent de la terre, les aventures de mer ne ſont pas plus agréables; et, quoi que *Labat* vous diſe, le vaiſſeau l'Hercule ne rapportera que des chimères. Je vois que la réſignation eſt la ſeule choſe qui puiſſe nous conſoler dans ce meilleur des mondes poſſibles.

Je comptais, l'année paſſée, que *Mouſtapha* irait paſſer le carnaval à Veniſe avec *Candide*, mais je me ſuis bien trompé. S'il fallait que les miniſtres, qui ont été déplacés de mon

1774. temps, allaſſent loger à Veniſe, dans le même cabaret, la place Saint-Marc ne ſerait pas aſſez grande pour leur donner à ſouper.

J'ai reçu tout ce que vous m'avez envoyé d'Abbeville. On ne peut faire autre choſe que ce qu'on a fait dans la dernière édition qui eſt achevée. On a rendu juſtice à monſieur *Belleval*, et le public ne s'en ſoucie guère. Tout paſſe, tout s'oublie, tout s'anéantit. Le déluge fit autrefois beaucoup de bruit, et actuellement on n'en parle plus que pour en rire. *Vanité des vanités, et tout n'eſt que vanité.*

Regardez, je vous prie, ma tendre amitié pour vous et pour le ſerin comme une réalité.

## LETTRE LXVIII. 1774.

## A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

25 de février.

Il y a long-temps, mon cher ange, que je voulais vous écrire, je ne l'ai pas pu ; j'ai eu une violente ſecouſſe de mes maux ordinaires, qui ſe ſont tournés à l'extraordinaire. Je n'ai point appelé de médecin ; on meurt ſans eux, et on guérit ſans eux. A préſent que je reſpire un peu, et que j'ai lu le *quatrième Mémoire* de *Beaumarchais*, il faut que je vous ouvre mon cœur.

Il y avait long-temps que M. le marquis de *Condorcet* m'avait un peu deſſillé les yeux ſur *Marin*, et m'avait même donné quelques inquiétudes, en me priant très-inſtamment de ne lui jamais écrire par un tel correſpondant. M. de *Condorcet* me parlait de cet homme préciſément comme *Beaumarchais* en parle. Dans ces circonſtances, vous m'écrivez que *Marin* eſt l'unique cauſe du funeſte contre-temps que j'ai eſſuyé à propos des Lois de Minos, contre-temps par lequel toutes mes eſpérances ont été détruites. Il n'eſt pas douteux qu'en effet ce ne ſoit *Marin* qui ait vendu la mauvaiſe copie au libraire *Valade*.

1774. Vous voyez dans quel précipice cette perfidie mercenaire m'a plongé. Je me doutais déjà de ſes manœuvres et de ſon avidité, par les plaintes qu'il m'avait faites de ce que vous aviez bien voulu faire partager, entre *le Kain* et lui, le produit de je ne ſais plus quelle tragédie : tout me paraît éclairci. Je me rappelle même que M. de *Sartine* en était inſtruit, quand il me conſeilla de ne pas pouſſer plus loin l'affaire de *Valade*, et de ne pas exiger qu'il nommât le traître : tout cela m'accable. Je vois toujours, avec horreur, de quoi certaines gens de lettres ſont capables. J'ai le cœur gros, et pourtant il eſt bien ſerré.

*Beaumarchais* m'envoyait ſes *Mémoires*, et je ne le remerciais ſeulement pas, ne voulant point que *Marin*, ſur lequel je n'avais encore que des ſoupçons, et auquel je confiais encore tous mes paquets, pût me reprocher d'être en correſpondance avec ſon ennemi. Il faut vous dire encore que, *Marin* étant bien reçu chez monſieur le premier préſident (du moins avant le *quatrième Mémoire*), j'écrivis à madame de *Sauvigny*, que je ne voulais pas ſeulement remercier *Beaumarchais* de ſes factums, parce que j'étais l'ami de *Marin*.

Je lis et je relis ce *quatriéme Mémoire* : j'y vois les imprudences et la pétulance d'un homme

homme paſſionné, pouſſé à bout, juſtement irrité, né très-plaiſant et très-éloquent. Il me perſuade tout ce qu'il dit ; il me développe ſurtout le caractère et la conduite de *Marin* ; et, par le tableau qu'il fait de cet homme, il me confirme ce que vous m'en avez appris. (*) 1774.

Vous me demanderez quel eſt le réſultat de ma lettre ? le voici : c'eſt premièrement de vous ſupplier de me dire franchement ce qu'on penſe de *Marin*, dans Paris ; ſecondement, de vouloir bien m'apprendre s'il eſt vrai qu'il ſoit encore en crédit auprès de monſieur le premier préſident et de M. de *Sartine*, et quelle eſt ſa ſituation auprès de M. le duc d'*Aiguillon*. Vous pouvez en être informé ; et il n'y a que vous dans le monde à qui je puiſſe le demander. N'allez pas me dire que je ſuis trop curieux, car je vous jure que j'ai raiſon de l'être. Ce *Marin* m'a pluſieurs fois embâté ; il ſe feſait fort de réuſſir en tout, il me protégeait réellement. Enfin j'ai beſoin d'être inſtruit, mon cher ange.

Je me flatte que vous ne croyez plus les contes qu'on vous a faits ſur *Beaumarchais*, et que vous êtes détrompé comme moi. Un homme vif, paſſionné, impétueux, peut

(*) M. de *Voltaire* ne connaiſſait pas encore, même de vue, M. de *Beaumarchais*, lorſqu'il écrivit cette lettre. (*Note du correſpondant général de la ſociété littéraire-typographique.*)

1774. donner un soufflet à sa femme, et même deux soufflets à ses deux femmes, mais il ne les empoisonne pas. (*)

Je vous écris hardiment par la poste, parce qu'il n'y a rien dans cette lettre, ni dans aucune autre de mes lettres, qui puisse alarmer le gouvernement; il n'y a que quelques passages qui pourraient alarmer *Marin*; mais, s'il y a des curieux, ils ne lui en diront mot. Je change d'avis, je m'adresse à M. *Bacon*, substitut du procureur général. Il vous fera tenir ma lettre.

Mille tendres respects à madame d'*Argental*.

(*) Je certifie que ce *Beaumarchais*-là, battu quelquefois par des femmes, comme la plupart de ceux qui les ont aimées, n'a jamais eu le tort honteux de lever la main sur aucune. (*Note du correspondant général de la société littéraire-typographique.*)

## LETTRE LXIX.

1774.

A MONSIEUR

LE MARQUIS DE FLORIAN, *à Montpellier.*

A Ferney, le 26 de février.

MON cher ami, il y a long-temps que je ne vous ai écrit, et que je n'ai reçu de vos nouvelles. J'ai été ſi malingre, ſi faible, ſi miſérable, ſur la fin de cet hiver, ſelon ma coutume, qu'en vérité je n'exiſtais pas. Je ne m'en occupais pas moins de l'état de votre ſerin, et je m'attendais, chaque poſte, que vous m'en diriez des nouvelles. L'inquiétude s'eſt jointe à tous mes maux : je vous demande, de mon lit, ſi elle ſort du ſien, ſi elle ſe promène, ſi elle digère, ſi vous jouiſſez tous deux d'un beau ſoleil ? Mon Dieu, que cette vie a d'amertumes, de dangers, de malheurs de toute eſpèce ; et que tout cela s'oublie vîte, quand on ſe porte bien !

Je m'imagine que vous ſavez à Montpellier plus de nouvelles de Paris que nous autres ſolitaires de Ferney. Vous avez plus de monde autour de vous. J'ai pourtant eu le *quatrième Mémoire* de *Beaumarchais;* j'en ſuis encore tout

1774. ému. Jamais rien ne m'a fait plus d'impreſſion ; il n'y a point de comédie plus plaiſante, point de tragédie plus attendriſſante, point d'hiſtoire mieux contée, et ſurtout point d'affaire épineuſe mieux éclaircie. *Goëzmann* y eſt traîné dans la boue, mais *Marin* y eſt beaucoup plus enfoncé ; et je vous dirai bien des choſes de ce *Marin*, quand nous nous verrons. (*)

Toute la famille d'*Etallonde* eſt certaine que *Belleval* eſt la première cauſe de l'affreuſe cataſtrophe du chevalier de *la Barre ;* mais elle dit qu'il s'eſt brouillé depuis avec le procureur du roi, et qu'alors il a changé d'avis. On ajoute que ſes enfans ſont avantageuſement mariés, et qu'ils ont de la conſidération dans leur province. Ce ſera donc pour eux qu'on rétablira la réputation du père, dans la nouvelle édition qui eſt preſque achevée. *Goëzmann* et *Marin* auront, dit-on, plus de peine à rétablir la leur.

Adieu, mon cher ami ; mandez-moi, je vous prie, tout ce que fait le ſerin. Je ne ſortirai de ma chambre que quand elle ſera dans ſa jolie cage du petit Ferney. *V.*

(*) Un homme diſait dans un ſouper, que *Goëzmann* et *Marin* ſavaient où l'on feſait les *Mémoires* que ce *Beaumarchais* s'attribuait ; celui-ci répondit gaiement : *les mal-adroits qu'ils ſont ! que n'y font-ils faire les leurs.* ( *Note des éditeurs.* )

## LETTRE LXX. 1774.

### A M. LE MARECHAL DUC DE RICHELIEU.

A Ferney, 4 de mars.

J'AURAIS bien voulu remercier plutôt mon héros de ſa très-aimable et très-plaiſante lettre; mais, pour écrire, il faut exiſter. La fin des hivers m'eſt toujours fatale. On dit que les Romains ne donnèrent le nom de février, au mois dont nous ſortons, qu'à cauſe de la fièvre. J'ai été traité comme un ancien romain; c'eſt peut-être parce que je me ſuis aviſé de refaire Sophonisbe. Il ne faut point chanter avec une vieille voix enrhumée.

C'eſt à mon héros à briller toujours dans ſa belle et noble carrière. Son eſprit et ſon corps ne vieilliront point. Il y a des êtres pour qui la nature a été prodigue aux dépens du pauvre genre-humain. Mon héros eſt de ce petit nombre des élus. Le voilà d'ailleurs aſſez bien établi dans le monde, par lui-même et par les ſiens. Je voudrais bien ſavoir ce que penſent MM. *Gratau*, *Martinau*, *Lardeau*, *Quatrehommes*, *Quatr'eſous*, quand ils voient celui qu'ils ont entaché, ſi bien détaché et ſi net?

1774. On me dit que vous préfèrerez le gouvernement de notre bonne ville où vous êtes né, à celui du prince noir ; que vous voulez jouir du palais que vous avez embelli ; que vous voulez reſter au centre de votre gloire. Soit ; par-tout où vous ſerez, vous règnerez, et je ſerai toujours votre fidelle ſujet.

On m'a un peu alarmé pour ma *Sémiramis* du Nord ; mais les *Ninias* ne reparaiſſent que dans l'élégante tragédie de *Crébillon* ou dans la mienne. Elle-même m'a écrit une lettre tout-à-fait plaiſante ſur la réſurrection de ſon mari. C'eſt une dame unique ; elle ſe joue d'un empire de deux mille lieues, et fait mouvoir cette énorme machine auſſi aiſément qu'une autre femme fait tourner ſon rouet.

J'aurais bien voulu voir ſon conſeil de légiſlation, dans lequel elle raſſemble des chrétiens de toute ſecte, des muſulmans et des païens. Elle a auprès d'elle deux jeunes chambellans, dont l'un eſt un jeune comte de *Schouvalof*, qui fait des vers français mieux que toute votre académie. *Diderot* croit être à Verſailles dans les beaux jours de *Louis XIV*. Vous ſeriez-vous douté, Monſeigneur, il y a quarante ans, que Pétersbourg ſerait une ville toute françaiſe ? Si vous preniez parti pour le turc, ce ſerait attaquer votre patrie.

On prétend que vous voulez reſſuſciter les

jéſuites, à l'exemple du roi de Pruſſe. J'ajouterai cela au chapitre des contradictions qui règnent dans ce monde. Je commence à croire qu'on me donnera un évêché. 1774.

Je bavarde trop pour un vieux malade. Il faut aimer ſon héros, mais il ne faut pas l'ennuyer. *V.*

## LETTRE LXXI.

### A M. LE MARQUIS DE FLORIAN.

Le 7 de mars.

L'OCTOGÉNAIRE de Ferney eſt malade, et ne peut écrire de ſa main; le jeune *Wagnière* eſt malade, et ne peut prêter ſa main à l'octogénaire; il emprunte donc une troiſième main pour demander comment on ſe porte à Montpellier : il ſubſiſte de l'eſpérance de revoir les deux voyageurs au mois d'avril. M. de *Florian* ſait, ſans doute, que *Goëzmann* et *Beaumarchais* ſont jugés, et que le public n'eſt point content. Le public, à la vérité, juge en dernier reſſort; mais ſes arrêts ne ſont exécutés que par la langue. Le monde a beau parler, il faut obéir. (*)

(*) Les juges reſtèrent aſſemblés depuis cinq heures du matin juſqu'à dix heures du ſoir. Il y eut de très-grands

1774. *La Chalotais* obéit quand la maréchaussée le traîne en prison à Loches, à l'âge de soixante et quatorze ans, pissant le sang, écorché de gravelle.

Pour madame de *Montglat*, que la maréchaussée conduisait à Montpellier pour aller pleurer ses péchés dans un couvent, elle n'a point obéi : elle a pris, pendant la nuit, un cheval de la maréchaussée même, et s'est échappée au grand galop, en corset et en jupon, tenant d'une main sa boîte de diamans, et de l'autre la bride de son cheval. On croit que cette brave amazone se réfugie à Genève.

Le vieux malade n'a pas pu manger des perdrix rouges dont M. de *Florian* a régalé Ferney ; mais madame *Denis*, plus gourmande que jamais, les a trouvées excellentes. Elle voudrait bien que les deux voyageurs de Montpellier les eussent mangées avec elle au petit Ferney.

débats ; enfin la rage l'emporta : M. de *Beaumarchais* fut blâmé. Monseigneur le prince de *Conti* vint le même soir à sa porte, l'inviter pour le lendemain à passer la journée chez lui ; il y laissa un billet finissant pas ces mots : *Je veux que vous veniez demain ; nous sommes d'assez bonne maison pour donner l'exemple à la France de la manière dont on doit traiter un grand citoyen tel que vous.* Trois jours après toute la cour s'était fait écrire chez lui. ( *Note du correspondant général de la société littéraire-typographique.* )

La

La poſte part, il faut finir cette lettre, et ſouhaiter le prompt retour des deux aimables voyageurs. 1774.

## LETTRE LXXII.

### A M. D'ETALLONDE DE MORIVAL.

Au château de Ferney, 8 de mars.

Je reçois, Monſieur, votre lettre du 22 de février: ma réponſe ne peut partir que le 8 de mars. Si vous avez beſoin de quelque argent pour votre voyage, je ne doute pas que M. *Rey* ne vous en fourniſſe ſur ce ſimple billet: je connais ſon cœur. J'ai l'honneur d'être, Monſieur, avec un entier dévouement, votre très-humble, &c.

*Voltaire*, gentilhomme ordinaire de la chambre du roi.

Je promets rembourſer ſur le champ, par Genève, l'argent qu'il aura bien voulu prêter à M. de *Morival*, pour ſon voyage. *Voltaire.*

J'ai envoyé au roi de Pruſſe la lettre que vous me fîtes l'honneur de m'écrire, il y a deux mois, dans laquelle vous me marquiez

tout le zèle qui vous attache à ſon ſervice,
1774. et toute votre reconnaiſſance. Il ne me reſte plus qu'à trouver autant de bienveillance dans le cœur du magiſtrat de qui ſeul dépend votre affaire qui eſt devenue la mienne.

## LETTRE LXXIII.

### A M. DE MAUPEOU,

CHANCELIER DE FRANCE.

14 de mars.

MONSEIGNEUR,

Lorsque je pris la liberté d'implorer votre ſuffrage dans le conſeil des finances, en faveur de la colonie de Ferney, j'eus l'honneur de vous dire que je vous importunerais bientôt pour une affaire qui n'eſt pas indigne de vos regards.

Il s'agit d'une grâce qui dépend entièrement de vous; et vous avez rendu d'aſſez grands ſervices à la couronne et à l'Etat, pour que le roi ait en vous la plus entière confiance. Voici de quoi il s'agit.

Le roi de Pruſſe m'envoya, à la fin d'avril, un jeune officier né français, qui eſt lieute-

nant dans un régiment à Véſel ; ce jeune homme eſt ce que j'ai jamais vu de plus ſage et de plus circonſpect. Vous ſerez étonné, Monſeigneur, quand vous ſaurez que c'eſt ce même d'*Etallonde* d'Abbeville, qui, à l'âge de dix-ſept ans, fut condamné par contumace à l'horrible ſupplice que ſubit en partie le chevalier de *la Barre*. Vous avez ſu que depuis, les eſprits ayant été calmés, le tribunal d'Abbeville eut horreur de ſa procédure, et relâcha tous les autres co-accuſés. 1774.

D'*Etallonde*, dont j'ai l'honneur de vous parler, alla ſervir cadet dans un régiment pruſſien à Véſel. Le roi de Pruſſe a ſu qui il était ; il a connu ſes mœurs et ſon mérite ; il lui a donné une ſous-lieutenance, et enſuite une lieutenance. Le bien que ce jeune homme héritait de ſa mère ayant été confiſqué, ſon père en a demandé et obtenu la confiſcation, dont il jouit, ſans ſecourir ſon malheureux fils. Dans l'état cruel où ce jeune homme ſe trouve, le roi de Pruſſe m'autoriſe, Monſeigneur, à vous prier en ſon nom d'accorder à d'*Etallonde* toutes les bontés que votre magnanimité et votre prudence croiront praticables. Je ne ſuis point étonné que le roi de Pruſſe ne veuille point être compromis ; je ſens de plus qu'il me ſied peut-être moins qu'à perſonne de ſolliciter une telle grâce

—— dans une affaire qui, en ſon temps, effarou-
1774. cha tant de gens reſpectés.

J'oſe tout remettre entre vous et le roi de Pruſſe, ſuivant ces mots de ſa lettre de Potſdam, du 30 de juillet : *Enfin vous en uſerez dans cette affaire comme vous le jugerez convenable au bien du jeune homme.*

Je ne ſais rien de plus convenable que de vous implorer, de ne point paraître me mêler du ſieur d'*Etallonde*, d'attendre tout de vos ſeules bontés, et de me taire.

Je n'écris à perſonne ſur cette démarche. Si vous pouvez, Monſeigneur, avoir la bonté de m'envoyer le parchemin ſcellé dont vous daignerez favoriſer d'*Etallonde*, quand vous le jugerez à propos, ce ſera une faveur auſſi précieuſe que ſecrète, dont je ſentirai tout le prix d'autant plus que je m'en vanterai moins. J'ai aſſez de ſujets de publier ce que vous doit la France, ſans y mêler indiſcrétement les obligations que je vous aurai.

## LETTRE LXXIV. 1774.

### A M. LE MARQUIS DE FLORIAN.

Ferney, le 16 de mars.

BIENHEUREUX ceux qui ont de la ſanté, s'ils ſentent leur bonheur! Tous nos voiſins, et madame *Dupuits* et moi, nous ſommes ſur le grabat : chacun eſt damné dans ce monde à ſa façon. Pour moi, je dis dans ma chaudière : Comment ſe porte le ſerin? viendra-t-il nous voir au printemps? reſtera-t-il dans la cage de M. *Lamure?*

J'ai prêté la quatrième philippique de *Beaumarchais* dans Genève : donc elle ne me reviendra pas. On a imprimé tout ce procès à Lyon : M. *Vaſſelier* peut vous le faire tenir. *Beaumarchais* a eu raiſon en tout, et il a été condamné. L'arrêt ne réuſſit pas mieux à Paris qu'à Montpellier. (*)

La colonie proſpère, mais moi je ſuis bien

(*) Cet arrêt a été caſſé d'une voix unanime, ſous *Louis XVI*, par la grand'chambre et la tournelle aſſemblées, quand le vrai parlement fut rétabli dans ſes fonctions. M. de *Beaumarchais* rendu à ſon état de citoyen, fut porté par le peuple, de la grand'chambre à ſon carroſſe, au milieu d'un concours d'applaudiſſemens, fondant en larmes, et preſque étouffé par la foule. (*Note des éditeurs.*)

—— loin de proſpérer. Madame *Denis* ſort en car-
1774. roſſe ; elle va chez madame *Dupuits* et madame *Racle* qui ſont toutes deux groſſes. Madame *Dupuits* ſouffre beaucoup ; mais qui ne ſouffre pas, ſoit de corps, ſoit d'eſprit ? Ce monde-ci eſt une vallée de misère, comme vous ſavez. Le bonheur n'eſt qu'un rêve, et la douleur eſt réelle ; il y a quatre-vingts ans que je l'éprouve. Je n'y ſais autre choſe que me réſigner et me dire que les mouches ſont nées pour être mangées par les araignées, et les hommes pour être dévorés par les chagrins. Celui d'être loin de vous et du ſerin eſt bien grand pour le vieux malade.

## LETTRE LXXV.

### A M. LE CHEVALIER DELISLE.

27 de mars.

GRAND merci, Monſieur, de vos nouvelles, mais cent fois plus de la manière dont vous les contez. Vous êtes comme *la Fontaine ;* il n'inventait pas ſes contes, mais il avait un ſtyle à lui. Vous devez avoir reçu l'Hiſtoire de l'Inde qui n'eſt pas un conte ; vous devez avoir vu le Catéchiſme des premiers brames, et vous ne m'en avez rien dit.

Je vous l'adreſſai pourtant ſous l'enveloppe de votre général des dragons. 1774.

Mes reſpects à M. *Goëzmann*. Ne vous avais-je pas bien dit qu'il n'y avait qu'un coupable dans cette belle affaire, comme il n'y avait qu'un homme amuſant? Vous vous imaginiez donc que *hors de cour* ſignifiait juſtifié, déclaré innocent? et parce que vous écrivez mieux que nos académiciens, vous penſiez ſavoir la langue du barreau. Je vous crois actuellement détrompé. Vous ſavez ſans doute que *hors de cour* veut dire: Hors d'ici, vilain. Vous êtes violemment ſoupçonné d'avoir reçu de l'argent des deux parties. Il n'y a pas aſſez de preuves pour vous convaincre; mais vous reſtez *entaché*, comme diſait *l'autre* (*), et vous ne pouvez plus poſſéder aucune charge de judicature.

Pour le blâme de *Beaumarchais*, je ne ſais pas encore bien préciſément ce qu'il ſignifie: pour moi, je ne blâme que ceux qui m'ennuient; et en ce ſens il eſt impoſſible de blâmer *Beaumarchais*. Il faut qu'il faſſe jouer ſon Barbier de Séville, et qu'il rie en vous feſant rire. (**)

(*) L'*autre*: le parlement, qui n'ayant pu parvenir à juger M. d'*Aiguillon*, s'en dédommagea en le déclarant entaché dans ſon honneur: il devint miniſtre ſix mois après.

(**) On raconte que par-tout où M. de *Beaumarchais* ſe

1774. Quant à *la Chalotais*, je pleure. Pour vous, Monſieur, je vous aime de tout mon cœur, et je ſuis pénétré de vos bontés pour moi.

## LETTRE LXXVI.

### A M. DE MAUPEOU.

MONSEIGNEUR,

Il eſt dit, dans la vie de *Molière*, qu'il obtint de *Louis XIV* un bénéfice pour le fils de ſon médecin, dont il n'avait jamais ſuivi les ordonnances. Je ſuis encore plus rebelle à celles de mon curé, mais je ne ſais ſi j'obtiendrai pour lui la ferme du Jong.

En attendant que monſieur le procureur général de Bourgogne vous envoye les informations que vous avez la bonté de demander, permettez que je vous diſe ce que je ſais des jéſuites à qui cette ferme appartenait, et du pays barbare où je ſuis naturaliſé.

Notre province de Gex eſt de ſix lieues de

montrait, on l'entourait et on l'applaudiſſait; que le lieutenant de police qui lui voulait du bien, l'envoya chercher et lui dit: *Je vous conſeille, Monſieur, de ne vous montrer nulle part; ce qui ſe paſſe irrite bien des gens; ce n'eſt pas aſſez d'être blâmé, ſachez qu'il faut être modeſte.* (*Note des éditeurs.*)

long sur deux de large, située le long du lac de Genève, entre le mont Jura d'un côté, et les Alpes de l'autre : pays admirable à la vue, et dans lequel on meurt de faim. Il n'y eut pendant long-temps, dans ce désert, que des prêches, des goîtres et des écrouelles. Le canton de Berne, conquérant de ces vastes provinces, fut possesseur au seizième siècle de la métairie du Jong, conquise auparavant par des chartreux du pays de Vaud (lesquels n'existent plus) sur une famille de payſans du même canton, éteinte ainsi que tous les moines dans cette partie de la Suisse. 1774.

Les Bernois cédèrent depuis Gex et la ferme du Jong, au duc de Savoie, et gardèrent le pays de Vaud, parce que le vin y est bien meilleur : ils gardèrent aussi le bien des chartreux dans cette province de Vaud ; et la ferme du Jong resta au duc de Savoie.

*Henri IV*, comme vous le savez, Monseigneur, échangea le marquisat de Saluces pour la Bresse et pour notre petite langue de terre, en 1601. Nous fûmes presque tous huguenots jusqu'en 1685. *Louis XIV* révoqua l'édit de Nantes, et tout le monde s'enfuit. Nos terres restèrent incultes, et ne sont même encore cultivées que par des savoyards.

On avait envoyé des jésuites dans le pays, dès l'an 1649, pour cultiver nos ames ; et le

1774. cardinal *Mazarin*, le plus pieux des hommes, leur avait donné dès lors cette grange du Jong, que j'ai l'insolence de demander pour mon curé.

Les jésuites, en cultivant la vigne du Seigneur dans notre pays, firent assez bien leurs affaires. Permettez-moi de vous raconter, Monseigneur, qu'en 1756 j'appris qu'ils avaient acheté à ma porte le bien de six gentilshommes, tous frères au service du roi, tous mineurs, tous orphelins, tous pauvres. Ce bien était en antichrèse, c'est-à-dire prêté à usure depuis long-temps. Nos missionnaires l'achetèrent d'un huguenot qui l'avait acheté lui-même à vil prix. Ainsi, l'on vit la concorde établie entre les jésuites et les hérétiques. Les jésuites obtinrent, en 1757, des lettres-patentes pour acheter ce bien; ils les firent entériner au parlement de Bourgogne : c'était le révérend père *Fesse* qui conduisait cette négociation. On lui dit qu'il risquait beaucoup, que les six mineurs pourraient un jour rentrer dans leur terre, en payant l'argent pour lequel elle avait été antichrésée; il répondit, dans un mémoire que j'ai vu, qu'il ne craignait rien, et que ces gentilshommes étaient trop pauvres. Cela me piqua. Je déposai l'argent qu'il fallait; et ces gentilshommes, nommés MM. de *Crassi*, très-bons officiers,

ſont en poſſeſſion de l'héritage de leurs pères. Le père *Feſſe* eſt actuellement à Lyon ; il a changé ſon nom en *Feſſi*, de peur qu'on ne prît ce nom pour des armes parlantes, attendu ſon énorme derrière. 1774.

Ce bien ſefait partie du chef-lieu des jéſuites ; ce chef-lieu s'appelle Ornex. Toutes les acquiſitions faites par les jéſuites l'environnent. Le tout vaut entre quatre et cinq mille livres de rente, diſtraction faite des terres rendues à MM de *Craſſi*. La ferme du Jong, donnée par le roi aux jéſuites, peut valoir annuellement ſix cents livres ; elle eſt adminiſtrée par un procureur de Gex, nommé *Martin*, qui en rend compte au parlement de Dijon. Nous ſaisîmes le revenu du Jong, dans le procès en faveur des orphelins contre les jéſuites ; nous apprîmes alors que cette métairie était un don royal, fait à condition d'édifier les huguenots. Elle eſt voiſine de Ferney. J'ai eu le bonheur d'établir une colonie aſſez nombreuſe, et des manufactures dans cette paroiſſe ; le curé a beſoin d'un vicaire. Nos curés, comme je crois avoir eu l'honneur de vous le dire, n'ont point de caſuel, de peur que les hérétiques ne les accuſent de vendre les choſes ſaintes ; et ſi mon curé obtenait la ferme, il édifierait les hérétiques et ſes ouailles.

Si par haſard la ferme du Jong était affectée

1774. au payement des créanciers des jéſuites, je ne demande rien pour mon curé ; je vous demande ſeulement pardon de vous avoir ennuyé du vrai portrait de mon pays et du père *Feſſe*.

## LETTRE LXXVII.

### A M. LE CHEVALIER DELISLE.

18 d'avril.

AUTANT le vieux malade, Monſieur, eſt enchanté de vos bontés et de vos lettres, autant il eſt affligé de votre incrédulité : c'eſt très-ſérieuſement que je vous le dis. Toute la cour de Ruſſie me ſaurait aſſurément très-mauvais gré, ſi j'avais eu l'impudence de mettre un ouvrage, un peu licencieux et un peu téméraire, ſous le nom d'un chambellan de l'impératrice, et d'un préſident de la légiſlation. Je ſerais de plus un faquin très-mépriſable, ſi je m'étais loué moi-même dans cette pièce qu'on m'attribue. Ne me faites pas paſſer, je vous en prie, pour un mal-honnête homme et pour un ridicule ; je ne ſais de ces deux réputations laquelle eſt la plus cruelle. Ne me citez point M. d'*Adhémar ;* il y a très-grande apparence

qu'il était parti de Pétersbourg avant que le jeune comte de *Schouvalof* eût fait ſon *Epître à Ninon*. Je venais de la recevoir, lorſque l'autre comte de *Schouvalof*, ſon oncle, vint chez moi, il y a environ un mois. Il la fit imprimer ſur le champ à Genève, et en fit tirer une quarantaine d'exemplaires ; il en a gardé l'original. Ce ſont des faits qu'il vous ſera aiſé de conſtater avec lui, quand vous le verrez chez madame *du Deffant* où il va quelquefois. 1774.

J'avoue qu'il y a quelque reſſemblance entre mon ſtyle et celui du jeune poëte ruſſe. Il s'exprime très-clairement, et ne court point après l'eſprit : ce ſont mes ſeules bonnes qualités. J'ai fait des diſciples en Pruſſe et à Pétersbourg, et mes ennemis ſont à Paris.

*Catherine II* me mandait, il n'y a pas longtemps, qu'il fallait qu'il y eût deux langages en France, celui des beaux eſprits et le mien; mais qu'elle n'entendait rien au galimatias du premier.

Je viens, dans ma juſte colère, de faire imprimer à Genève une édition de l'*Epître à Ninon*. Je vous l'envoie, en vous proteſtant encore de mon innocence et de ma douleur.

On dit que madame de *Brionne* va chez le médecin ſuiſſe avec M. le duc de *Choiſeul ;* je ne le crois point. Je puis vous certifier, par

1774. de très-triſtes exemples, que ce médecin des urines n'eſt pas digne de voir les conduits de l'urine de madame de *Brionne*, et que c'eſt le plus plat charlatan qui exiſte ; mais c'eſt aſſez qu'il tienne cabaret au haut d'une montagne, pour qu'on aille le conſulter.

*N. B.* Votre dernière lettre a été ouverte et mal recachetée. Je ne m'étonne pas qu'on ſoit curieux de vous lire ; mais quand vous voudrez me faire cette faveur, ayez la bonté d'envoyer votre lettre chez *Marin quès-à-co* qui me fait tout tenir ſurement.

## LETTRE LXXVIII.

### A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

30 d'avril.

Mon cher ange, je vous avais d'abord envoyé quelques Pégaſes par l'*hippopotame ;* mais je n'ai point eu de nouvelle de ce *cheval marin*, quoique j'aye careſſé ſon poitrail : je n'ai pas même eu de réponſe de lui depuis quinze jours ; je ne ſais s'il eſt au fond de la mer. Tous mes Pégaſes que je lui avais envoyés ſont probablement noyés avec lui.

Je ſuis toujours très-malade ; et quoique je m'égaye quelquefois à faire de mauvais vers, je n'en ſouffre pas moins. 1774.

Je me ſuis donné la petite conſolation de démaſquer, dans les notes de Pégaſe, ce ſcélérat d'abbé *Sabotier* qui, après avoir commenté *Spinoſa*, a l'inſolence d'accuſer d'irréligion tant d'honnêtes gens, et qui, ayant fait des vers que le cocher de *Vertamont* aurait été honteux de faire dans un mauvais lieu, oſe condamner les libertés innocentes qu'on peut prendre en poëſie. Ce petit monſtre, eſt, dit-on, le favori de l'évêque *Jean-George de Pompignan ;* il eſt bon de connaître ces ſcélérats d'hypocrites. La littérature eſt devenue un cloaque que mille gredins rempliſſent de leurs ordures. Vous conviendrez qu'il vaut mieux à préſent faire labourer *Pégaſe* que le monter.

Portez-vous bien, mon cher ange, vous et madame d'*Argental ;* jouiſſez d'une vie honorée et tranquille ; pour moi, je me meurs entre mes montagnes. *V.*

1774.

## LETTRE LXXIX.

### A M. LE MARQUIS DE CONDORCET.

4 de mai.

Le vieux malade ne peut écrire ni de ſa main, ni de celle de ſon ſcribe qui eſt malade auſſi; il ſe ſert d'une main étrangère pour vous dire, monſieur le Marquis, que vous devenez l'homme le plus néceſſaire à la France. Vous avez ſu tirer *aurum ex ſtercore Condamini*. Votre miniſtère de ſecrétaire fera une grande époque dans la nation.

Je vois, dans tout ce que vous faites, toutes les fleurs de l'eſprit, et tous les fruits de la philoſophie : c'eſt la corne d'abondance. On courra à vos éloges comme aux opéra de *Rameau* et de *Gluck*. La réputation que vous vous faites eſt bien au-deſſus des *honneurs obſcurs de quelque légion*. Tout le monde convient qu'une compagnie de cavalerie n'immortaliſe perſonne ; et je puis vous aſſurer que vos éloges de l'académie des ſciences éterniſeront l'académie et le ſecrétaire. Il n'y a qu'une choſe de fâcheuſe, c'eſt que le public ſouhaitera qu'il meure un académicien chaque ſemaine, pour vous en entendre parler.

Je

Je voudrais que le clergé eût un ſecrétaire comme vous, et que vous puſſiez, en enterrant tous les prêtres, faire leur oraiſon funèbre, et enſeigner aux hommes la raiſon qu'on eſt fort loin de leur enſeigner. Vous rendez bien des ſervices importans à cette malheureuſe raiſon. Je vous en remercie de tout mon cœur, comme attaché paſſionnément à vous et à elle. 1774.

## LETTRE LXXX.

### A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

18 de mai.

QUELQUE choſe qui ſoit arrivé et qui arrive, je ne veux pas mourir ſans avoir la conſolation d'avoir revu mes anges. Il n'y a que ma malheureuſe ſanté qui puiſſe m'empêcher de faire un petit tour à Paris. Je n'ai affaire à aucun ſecrétaire d'Etat; je ne ſuis point de l'ancien parlement. Il y avait une petite tracaſſerie entre le défunt et moi, tracaſſerie ignorée de la plus grande partie du public, tracaſſerie verbale, tracaſſerie qui ne laiſſe nulle trace après elle. Il me paraît que je ſuis un malade qui peut prendre l'air par-tout, ſans ordonnance des médecins.

1774. Cependant je voudrais que la choſe fût très-ſecrète. Je penſe qu'il eſt aiſé de ſe cacher dans la foule. Il y aura tant de grandes cérémonies, tant de grandes tracaſſeries, que perſonne ne s'aviſera de ſonger à la mienne.

En un mot, il ſerait trop ridicule que *Jean-Jacques*, le génevois, eût la permiſſion de ſe promener dans la cour de l'archevêché, que *Fréron* pût aller voir jouer l'Ecoſſaiſe, et moi que je ne puſſe aller ni à la meſſe ni aux ſpectacles dans la ville où je ſuis né. Tout ce qui me fâche, c'eſt l'injuſtice de celui qui règne à Chanteloup, et qui doit régner bientôt dans Verſailles. Non-ſeulement je ne lui ai jamais manqué, mais j'ai toujours été pénétré pour lui de la reconnaiſſance la plus inaltérable. Devait-il me ſavoir mauvais gré d'avoir haï cordialement les aſſaſſins du chevalier de *la Barre* et les ennemis de la couronne? cette injuſtice, encore une fois, me déſeſpère. J'ai quatre-vingts ans; mais je ſuis avec M. de *Chanteloup* comme un amant de dix-huit ans quitté par ſa maîtreſſe.

Quand vous jugerez à propos, mon cher ange, d'engager, de forcer votre ami et votre voiſin, M. de *Praſlin*, à repréſenter mon innocence, vous me rendrez la vie.

Je ne vous parle point des bruits qu'on fait déjà courir de l'ancien parlement qu'on

rappelle, de monſieur le chancelier qu'on renvoie : je n'en crois pas un mot. Tout ce que je ſais, c'eſt que je ſuis dévot à mes anges. 1774.

## LETTRE LXXXI.

### A M. LE CHEVALIER DELISLE.

27 de mai.

La première choſe, Monſieur, qui me vint dans la tête quand le roi eut la petite vérole, c'eſt que la famille royale et tout Verſailles allaient en être attaqués : *Regis ad exemplum totus componitur orbis.* Cette maudite peſte arabique a cela de particulier qu'elle ſe communique non-ſeulement par le tact et par l'air, mais encore par l'imagination. Il aurait fallu commencer par imiter M. le duc d'*Orléans ;* il faudrait donner la petite vérole à tout le monde, pour ſauver tout le monde.

Vous devez ſans doute mener une vie bien triſte (*) ; mais plus elle eſt ſombre, plus vous avez beſoin de *Gluck*, et nous auſſi.

Nous ſommes tous *Gluck* à Ferney, Monſieur ; nous ſommes auſſi *Arnoult ;* nous ſommes

(*) A Choiſi où *Meſdames* avaient toutes trois la petite vérole.

1774. encore plus *Deliſle;* et, pour vous en convaincre, nous avons ſauvé un pauvre diable de moine défroqué qui oſait porter votre nom. A l'égard de mademoiſelle *Arnoult* qui chante ſi bien, *que de grâces ! que de beauté !* Nous ſentons bien qu'on peut lui reprocher un petit manque de modeſtie, et qu'il n'eſt pas honnête de chanter ainſi ſes louanges. Elle ſe tirera de cette critique, comme elle pourra. Pour madame *du Deffant*, nous ne lui pardonnons pas de s'être ennuyée à cette muſique.

On nous envoie des tas de nouvelles dont nous ne croyons rien : nous doutons, et nous attendons.

La propoſition que vous me faites d'acheter toute la cargaiſon de *Pompignan* (*) eſt d'un grand calculateur, mais je trouve encore mieux mon compte dans l'Inde, où nous nous ſommes aviſés, quelques génevois et moi, d'envoyer un vaiſſeau. Ce vaiſſeau a péri à ſon arrivée en France, tant notre marine eſt toujours malheureuſe ; et malgré cela, nous n'y avons rien perdu. Comme j'irai bientôt dans l'autre monde, chargez-moi d'y vendre votre part du *Pompignan*, car il n'y aurait pas de l'eau à boire dans celui-ci.

On dit que le fermier (**) dont vous me

(*) On la propoſait au rabais.

(**) M. le duc de *Choiſeul.*

parlez veut reſter dans ſa ferme : en ce cas, il a raiſon ; car tant vaut l'homme, tant vaut ſa terre. Mais ce digne fermier a eu très-grand tort d'imaginer qu'un pauvre manœuvre, éloigné de cent lieues, devait ſavoir s'il y avait ou non des charançons qui gâtaient ſes blés. Cela m'a fait une peine extrême, et je ne m'en conſolerai point : il faut pourtant ſe conſoler. 1774.

On dit que la nation ſe prépare à être fort ſérieuſe et fort ſage : elle y aura de la peine ; ce n'eſt pas là de ces choſes où il n'y a que le premier pas qui coûte.

## LETTRE LXXXII.

### A M. LE MARECHAL DUC DE RICHELIEU.

31 de mai.

QUAND Monſeigneur ſera dans ſon royaume d'Aquitaine, ou dans ſa province de Richelieu, ou dans ſon pavillon des fées, il n'a qu'à me dire, lève-toi et marche, mon cadavre lui obéira. Je ſuis dans un état pitoyable ; il n'importe. Je ne pourrai jamais avoir l'honneur de manger en public à ſa table. Ma décrépitude et mes infirmités ne me le permettent pas. Je doute encore beaucoup que vous daigniez

—— m'accueillir en particulier. Je ſuis très-ſourd,
1774. et on dit que mon héros eſt un peu dur d'oreilles. N'importe encore une fois. Je ſerai conſolé et j'oublierai ma misère pour m'occuper de votre gloire et pour être témoin que vous êtes un vrai philoſophe. C'eſt par-là qu'il faut finir. Je vous ai déjà dit que votre duc d'Epernon ne l'était pas, et que c'était en tout ſens un homme infiniment inférieur à vous. C'eſt ce que je vous prouverai quand il vous plaira.

Songez, quoique vous ne ſoyez pas à beaucoup près ſi vieux que moi, que vous avez vu ſix générations, en comptant *Louis XIV*, et que pendant ces ſix générations vous avez toujours eu une carrière brillante. Cette ſeule idée eſt un excellent appui de la philoſophie. Je vivrais cent trente-quatre ans comme *Jean Cauſeur*, qui vient de mourir en Bretagne, que jamais je ne riſquerais de vous envoyer des Pégaſes et autres fadaiſes de chétive littérature. Mais je vous envoie hardiment une petite oraiſon funèbre de *Louis XV*, compoſée par un académicien de province nommé *Chambon*. Vous n'y trouverez aucun de ces lieux communs, et rien de ces déclamations dont le public eſt tant rebattu, mais vous y verrez de la vérité. Elle eſt bien étonnée, cette vérité, de ſe trouver dans une oraiſon funèbre, et

elle ſera encore plus étonnée de ne pas déplaire. Remarquez, je vous en prie, qu'un ſeul académicien fit l'éloge du feu roi pendant ſa vie, et que c'eſt un académicien qui le premier l'a loué publiquement après ſa mort. Les louanges ſont un peu reſtreintes. Il n'y a que celles-là de vraies. 1774.

Ce modéré panégyriſte n'avait pas de rancune.

Mais ce vain éloge et le monarque, tout ſera bientôt oublié. Autrefois dans de pareilles circonſtances le grand chambellan diſait : Meſſieurs, le roi eſt mort, ſongez à vous pourvoir. On y ſongeait aſſez ſans qu'il le dît. Pour moi, Monſeigneur, je ne ſonge qu'à vous être attaché avec le plus tendre reſpect juſqu'au dernier moment de ma vie. *V.*

1774.

## LETTRE LXXXIII.

### A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

20 de juin.

MON cher ange, l'eſprit eſt prompt, et la chair eſt faible. Si je pouvais mettre un pied devant l'autre, vous croyez bien que mes deux pieds feraient chez vous. Je vous aurais même apporté quelques fruits de ma retraite ; car je ſuis de ces vieux arbres près de périr par le tronc, et qui ont encore quelques branches fécondes. C'eſt une deſtinée bien funeſte que je puiſſe et que je ne puiſſe pas vous venir voir ; mais j'eſpère encore, malgré mes quatre-vingts ans et toutes mes misères. Il eſt vrai que je ſuis un peu ſourd, un peu aveugle, un peu impotent ; le tout eſt ſurmonté de trois à quatre infirmités abominables ; mais rien ne m'ôte l'eſpérance. Ce fond de la boîte de *Pandore* me reſte. Je ne ſais ſi *la Borde* conſerve encore ce tréſor ; il ſe flattait de faire jouer ſa Pandore, lorſqu'il a été écraſé par *Gluck*, et par la mort de ſon protecteur.

Vous avez, mon cher ange, l'eſpérance la plus juſte de vivre long-temps, très-honoré et très-heureux avec madame d'*Argental*, et vous

vous n'avez aucun des maux qui ſont ſortis de la boîte. Votre lot eſt un des plus heureux, votre félicité me ſert de conſolation. 1774.

J'écris à *Papillon* philoſophe (*) qui eſt un phénix en amitié. Je me mets aux pieds de madame d'*Argental*. Je ne doute pas que vous ne voyez ſouvent M. le duc de *Praſlin ;* et comme je le crois plus juſte que ſon couſin, je vous ſupplie de vouloir bien, dans l'occaſion, lui parler de mon attachement inviolable.

*Voltaire.*

## LETTRE LXXXIV.

### A MADAME

### LA MARQUISE DU DEFFANT.

25 de juin.

Je vous ai fait des infidélités, Madame, en faveur de M. *Deliſle ;* mais auſſi il me feſait mille agaceries, quand vous me traitiez avec indifférence. Il me parlait de vous, et vous ne m'en diſiez mot. Il m'apprenait que vous aviez été à l'opéra d'Iphigénie, et que vous aviez trouvé les vers, le récitatif, les ariettes, la

(*) Madame de *Saint-Julien*.

—— 1774. ſymphonie, les décorations même déteſtables. Il nous a envoyé quelques airs qui ont paru très-bons à ma nièce, grande muſicienne ; mais, comme l'accompagnement manquait, j'ai perſiſté à croire qu'il n'y a rien dans le monde au-deſſus du quatrième acte de Roland, et du cinquième acte d'Armide. Je ſuis toujours pour le ſiècle de *Louis XIV*, malgré tout le mérite du ſiècle de *Louis XV* et de *Louis XVI*.

Enfin, Madame, vous vous humaniſez avec moi. Vous m'écrivez, vous me fourniſſez matière à écrire, vous m'envoyez de très-jolis vers qui valent beaucoup mieux qu'une très-grande ode. Je vous en remercie, et je voudrais bien ſavoir de qui ils ſont. Je ne ſuis pas accoutumé à en recevoir de pareils. Voilà un bon ton, rien n'eſt plus rare.

J'ai ſu que M. le duc de *Choiſeul* était revenu à Paris en triomphateur, et qu'il était reparti en philoſophe. Je lui battis des mains avec le peuple, et je ne le trouve pas moins injuſte envers moi.

Je perſiſte dans ma haine contre les aſſaſſins du chevalier de *la Barre* et du comte de *Lalli ;* et je n'ai jamais conçu comment il avait pu être mécontent de l'horreur que j'ai eue pour des injuſtices, auxquelles il ne peut prendre le moindre intérêt. Je lui ſerai toujours attaché, fût-il exilé, ou fût-il ſouverain. Je ſerai pénétré

de reconnaiſſance pour lui ; je le regarderai comme un génie ſupérieur : mais je ne lui pardonnerai jamais l'erreur dans laquelle il eſt tombé ſur mon compte. 1774.

Pour vous, Madame, je vous pardonne de ne m'avoir jamais inſtruit de rien, et d'avoir voulu que je vous écriviſſe de mon déſert où j'ignorais tout ce qui ſe paſſait dans le monde. Vous m'écriviez quelquefois quatre mots cachetés du grand ſceau de vos armes, au lieu de me mettre au fait, et de cacheter avec une tête.

M. *Deliſle* a eu plus de compaſſion que vous ; cependant je ne vous ai point abandonnée. Je vous ai fait parvenir de plates vérités en vers et en proſe, quand il m'en eſt tombé entre les mains, et je vous en enverrai tout autant qu'il m'en viendra.

Vous ne me donnez aucunes nouvelles des grands tourbillons qui vous entourent ; et moi je vous écrirai tout ce que je ſaurai dans ma ſolitude. Vous voyez, Madame, que je ſuis de meilleure compoſition que vous, et cependant c'eſt vous qui vous plaignez.

1774.

## LETTRE LXXXV.

### A M. LE CHEVALIER DELISLE.

Premier de juillet.

Il vaut cent mille fois mieux, Monſieur, être à Chanteloup qu'à Mouzon. Votre vieux malade de Ferney, que vous avez ragaillardi par vos lettres, achèvera tout doucement ſa petite carrière à Ferney, quoiqu'on le preſſe de venir badauder à Paris. Il ſerait fort aiſe d'entendre l'Iphigénie de *Gluck;* mais il n'eſt pas homme à faire cent lieues pour des doubles croches : et il craint plus les ſots propos, les tracaſſeries, les inutilités, la perte du temps, qu'il n'aime la muſique.

Quand vous ſerez dans ce vaſte tourbillon, vos lettres me tiendront lieu de tous les plaiſirs qu'on cherche dans le fracas du monde. Je verrai mieux ſes ſottiſes par vos yeux que par les miens qui ſont très-affaiblis par mes quatre-vingts ans. Ecrivez-moi de Paris, et je renonce à Paris.

Vous ſavez que ce n'eſt que par vous que j'ai été inſtruit de l'état des choſes. Je ſais un peu l'Hiſtoire de France, mais je ne ſavais rien du temps préſent. J'étais aſſez inſtruit que l'ancien

parlement, tuteur des rois, avait banni du royaume *Charles VII*, l'un de ſes pupilles, qu'il avait fait brûler en place de Grêve la maréchale d'*Ancre* comme ſorcière, qu'il mit à cinquante mille écus la tête d'un cardinal premier miniſtre, que MM. *Culet*, *Gratau*, *Martinau*, *Crépin*, *Quatreſous*, *Quatrehommes*, &c. chaſsèrent deux fois leur pupille *Louis XIV* de Paris, et ſon petit frère, et leur pauvre mère. Je ſavais même qu'ils voulaient me faire pendre, pour avoir rapporté quelques-uns de ces faits dans le Siècle de *Louis XIV*. Je bénis DIEU et celui qui nous a défaits de *meſſieurs ;* mais je ne l'ai jamais vu, je ne le connais point. Quand je vous dis que je ne le connais point, ce n'eſt pas de DIEU dont je parle ; c'eſt de l'homme qui a détruit *meſſieurs*, et qui nous a délivrés de la vénalité de la juſtice. Je ne lui ai jamais rien demandé. 1774.

Il n'y a qu'un ſeul homme en France à qui j'aye jamais demandé des grâces. Il me les a toutes accordées. J'en conſerverai, vif ou mort, une reconnaiſſance inviolable. Je le regarderai toujours comme le premier homme de l'Etat, quand il y aurait autant de *du Barri* que *Salomon* avait de concubines. J'ai toujours penſé de même ; et, s'il en doute, je l'aime au point de ne pouvoir lui pardonner.

Je vous demande pardon de vous parler de

—— tout cela ; mais j'ai le cœur plein, il faut que
1774. je débonde.

Je ne vous dirai rien de ce qu'on fait à Paris, parce que probablement on n'y fait ce qu'on fait ni ce qu'on dit ; et j'attendrai, pour avoir des notions juſtes, que vous ſoyez dans ce pays-là. Si j'avais le malheur d'être roi, j'aurais aſſurément le bonheur de vous prendre pour mon premier miniſtre ; car vous êtes le ſeul qui me diſiez la vérité. La plupart de ceux qui me font l'honneur de m'écrire, ne me mandent que des bagatelles, ou des bruits populaires, ou des contradictions.

## LETTRE LXXXVI.

### A M. LE COMTE DE LA TOURAILLE.

5 de juillet.

Je ſuis coupable envers vous, Monſieur, et d'autant plus coupable que, penſant abſolument comme vous, je devais vous faire ſur le champ mes remercîmens, et vous envoyer ma profeſſion de foi.

Oui, Monſieur, j'aime mieux le Tartufe et le Miſanthrope que les comédies nouvelles.

Oui, j'oſe préférer *Racine* à nos drames, et j'aime mieux Roland et Armide que certains opéra. Ce n'eſt pas parce que j'ai quatre-vingts ans que je penſe ainſi, car j'avais le même mauvais goût à quinze, et probablement je mourrai dans mon péché. Je vois que, chez toutes les nations du monde, les beaux arts n'ont qu'un temps de perfection ; et après le ſiècle du génie, tout dégénère à force d'eſprit. 1774.

Je vous ſais un très-grand gré de combattre en faveur du bon goût ; mais vous ne ramènerez pas au vin de Bourgogne des gens blaſés qui s'enivrent de mauvaiſe eau-de-vie. Ceci ſoit dit entre nous ; car il ne faut pas fâcher les ivrognes : ils n'entendent ni raiſon, ni raillerie.

On dit que vous avez un drame qui s'appelle *le Vindicatif ;* mais il n'y avait qu'à jouer Atrée, c'eſt le plus grand vindicatif qu'on ait jamais connu.

Amuſez-vous de ce qu'on vous donnera ; le bon temps eſt paſſé, le meilleur vin eſt bu. Vous ſavez ſans doute que dans l'Evangile on donnait toujours le plus mauvais vin au deſſert.

Pardonnez-moi, encore une fois, Monſieur, de vous écrire ſi tard. Je ſuis le plus négligent des hommes. J'égare tous mes papiers ; je ſuis comme le ſiècle, je ne ſais ce que je fais ;

—— mais je ſais bien ce que je dis en vous renou-
1774. velant tous les ſentimens de ma très-reſpectueuſe eſtime.

*Le vieux malade V.*

## LETTRE LXXXVII.

### A M. LE COMTE CAMPI, *à Modène.*

MONSIEUR,

VOTRE belle tragédie et la lettre dont vous m'avez honoré me ſont parvenues, heureuſement pour moi, dans un temps où je peux encore lire ; car lorſque l'hiver approche, avec ſes neiges, mes yeux de quatre-vingts ans me refuſent le ſervice. Agréez mes remercîmens ; vous devez avoir reçu ceux de toute l'Italie dont vous augmentez la gloire.

Votre tragédie eſt conduite avec un grand art, et votre épiſode d'Idolea me paraît ſupérieure à l'Aricie de l'admirable *Racine ;* mais ce qui eſt plus eſſentiel, votre pièce intéreſſe et fait couler des larmes. Une intrigue vraiſemblable et bien ſuivie ſe fait approuver ; le ſentiment ſeul ſe rend maître du cœur ;

*Et quocunque volent animum auditoris agunto.*

Vous avez très-heureuſement imité *Ovide*

dans les excuſes que *Biblis*, amoureuſe de ſon frère, cherche auprès des Dieux. 1774.

*Dî melius, Dî nempè ſuas habuere ſorores.*
*Sic Saturnus Opem junctam ſibi ſanguine duxit,*
*Oceanus Thetin, Junonem rector Olympi:*
*Sunt Superis ſua jura.*

Si *Biblis* avait été juive, elle aurait pu apporter l'exemple de *Sara*, qui était la ſœur d'*Abrāham*, ſon mari, à ce qu'elle dit. Elle ſe ſerait fondée ſur le diſcours de *Thamar*, qui dit à ſon frère *Amnon :* Demandez-moi en mariage à mon père; il ne vous refuſera pas. Si elle avait été italienne, elle aurait pu implorer votre proverbe : *La cugina non mancare, la ſorella ſè.*

Mais la tragédie veut des paſſions, des remords et des cataſtrophes ſanglantes; c'eſt en quoi, Monſieur, vous avez très-bien réuſſi. Je ne ſuis point ſurpris du nombre des ſonnets faits à votre louange; ce ſont des fleurs qu'on jette par-tout ſur votre paſſage. Pour nous autres français, quand nous nous amuſons à faire des tragédies, nous ne recueillons guère que des chardons : nos *Cotins* et nos *Frérons* s'en nourriſſent, et en offrent à quiconque réuſſit.

J'ai l'honneur d'être avec la plus reſpectueuſe eſtime, Monſieur, &c.

1774.

## LETTRE LXXXVIII.

### AU MEME.

A Ferney, 8 de juillet.

*Nardi parvus onix eliciet cadum.*

Le Dialogue de Pégase et du Vieillard m'a valu une lettre de vous, que je propoſerais à tous les jeunes gens comme une leçon de raiſon et de goût. Il eſt d'une belle ame et d'un eſprit juſte de ſentir de l'horreur et du mépris pour ce diſcours que *Photin* tient à *Ptolomée* dans *la Pharſale*, et que *Corneille* a ſi malheureuſement imité dans ſa tragédie de Pompée, ſi remplie de grandes beautés et de défauts inſupportables.

*Lucain* tombe d'abord dans une faute, dans une contradiction que *Corneille* ne s'eſt point permiſe; c'eſt de dire que *Ptolomée* eſt un enfant plein d'innocence : *Puer eſt, innocua eſt ætas;* et de dire, quelques vers après, que *Photin* conſeilla l'aſſaſſinat de *Pompée* en homme qui ſavait flatter les pervers, et qui connaiſſait les tyrans :

*At melior ſuadere malis et noſſe tyrannos,*
*Auſus Pompeium letho damnare Photinus.*

Mais j'ai toujours vu avec chagrin, et je l'ai dit hardiment, que le *Photin* de *Corneille* débite plus de maximes de ſcélérateſſe que celui de *Lucain ;* maximes cent fois plus dangereuſes, quand elles ſont récitées devant des princes avec toute la pompe et toute l'illuſion du théâtre, que lorſqu'une lecture froide laiſſe à l'eſprit la liberté d'en ſentir l'atrocité. 1774.

Je ne m'en dédis point ; je ne connais rien de ſi affreux que ces vers :

Le droit des rois conſiſte à ne rien épargner ;
La timide équité détruit l'art de régner.
Quand on craint d'être injuſte, on a toujours à craindre ;
Et qui veut tout pouvoir, doit oſer tout enfreindre,
Fuir comme un déshonneur la vertu qui le perd,
Et voler ſans ſcrupule au crime qui le ſert.

Vous avez vu très-judicieuſement, Monſieur, que non-ſeulement ces maximes ſont exécrables, et ne doivent être prononcées en aucun lieu du monde, mais qu'elles ſont abſurdes dans la circonſtance où elles ſont placées. Il ne s'agit pas du *droit des rois ;* il eſt queſtion de ſavoir ſi on recevra *Pompée*, ou ſi on le livrera à *Céſar*. Il faut plaire au vainqueur ; ce n'eſt pas là un droit des rois. *Ptolomée* eſt un vaſſal qui craint d'offenſer *Céſar* ſon maître.

1774. J'ai exprimé ſans ménagement mon horreur pour tous ces lieux communs de barbarie, qui font frémir l'honnêteté et le ſens commun. J'ai dit, et j'ai dû dire combien ſont horribles à la fois et ridicules ces autres vers que j'ai entendu réciter au théâtre :

Chacun a ſes vertus ainſi qu'il a ſes dieux....
Le ſceptre abſout toujours la main la plus coupable....
Le crime n'eſt forfait que pour les malheureux....
Oui, lorſque de nos ſoins la juſtice eſt l'objet,
Elle y doit emprunter le ſecours du forfait.

On ne peut dire plus mal des choſes plus odieuſes ; cependant il y a des gens d'aſſez mauvaiſe foi pour oſer excuſer ces horreurs ineptes. Point de mauvaiſe cauſe qui ne trouve un défenſeur, et point de bonne qui n'ait un adverſaire ; mais à la longue le vrai l'emporte, ſurtout quand il eſt ſoutenu par des eſprits tels que le vôtre.

Si rien n'eſt plus odieux aux honnêtes gens que ces ſcélérats de comédie qui parlent toujours de *crime*, qui crient que le *crime* eſt héroïque, que *la vengeance eſt divine*, qu'on s'immortaliſe par des *crimes*, rien n'eſt plus fade auſſi que ces héroïnes qui nous rebattent les oreilles de leur vertu. C'eſt un grand art dans *Racine* que *Néron* ne diſe jamais qu'il

aime le *crime*, et que *Junie* ne ſe vante point *d'être vertueuſe*. 1774.

Je vous demande bien pardon, Monſieur, de vous dire des choſes que vous paraiſſez ſavoir mieux que moi.

J'ai l'honneur d'être, &c.

## LETTRE LXXXIX.

### A M. LE CHEVALIER DELISLE.

A Ferney, 10 de juillet.

J'AI oublié, Monſieur, de vous répondre ſur le chapitre du *roué* (*) ou *rouable* que vous croyez être à Lauſane, et y avoir pris votre nom. Il eſt vrai qu'il y avait un *roué* ſurnommé *Delille*. C'était un moine défroqué qui avait enlevé une fort jolie fille. Ses ſupérieurs couraient après lui pour le faire brûler : nous avons envoyé le moine et ſa demoiſelle en Ruſſie.

L'autre moine dont vous me parlez, ou l'autre roué, comme il vous plaira, a paſſé

(*) *Du Barri*, ſurnommé *le roué* : on diſait à Paris qu'après la mort de *Louis XV*, il s'était réfugié en Suiſſe ſous le nom de *Delille* qu'il aurait pu porter à cauſe de la terre de l'île Jourdain qu'il avait eſcroquée, et que l'abbé *Terrai* lui reſcroqua dès que *Louis XV* fut mort.

quelque temps à Vevay ſur le chemin du
1774 Vallais. On le dit à préſent en Italie. Voilà tout ce que je ſais des anciens ſeigneurs de la cour.

Il me ſemble qu'il n'y a rien de mieux à faire pour les Français que d'être doux, gais et aimables. M. le duc d'*Orléans* donnait, il y a quelques années, des fêtes charmantes, et jouait parfaitement la comédie. M. de *Maurepas* était le premier homme du monde pour les parades ; il était célèbre pour ſes bons mots. Tout cela eſt plus agréable que de ſe déchirer les oreilles pour ſavoir ſi les aſſaſſins des *Calas* et des *la Barre* achèteront encore ou non le droit de nous juger.

Je vous demande en grâce, Monſieur, de me faire lire l'épître de M. de *Ruhlières* ; j'aime les bons vers autant que monſieur le comte de *Provence* à qui je ſais bon gré d'ailleurs de faire renaître le temps des anciens troubadours.

Il me ſemble que je ne vous ai point aſſez dit combien je ſuis charmé de ces deux vers :

Puiſſent, mon cher Dorat, les jours du nouveau règne,
Plus heureux que tes vers, être plus longs encor !

Si ces deux vers ne ſont pas de vous il y a donc quelqu'un dans le monde qui vous vaut bien.

Madame *Denis* et moi, nous ſouhaitons

passionnément que votre régiment aille incessamment sur notre frontière. 1774.

Une très-belle voix que DIEU nous a envoyée dans nos déserts, nous a chanté des morceaux d'Iphigénie et d'Orphée, qui nous ont fait un extrême plaisir.

## LETTRE XC.

### A M. SUARD,

*Sur son discours de réception à l'académie française, dont le sujet est l'éloge de la philosophie.*

A Ferney, 16 de juillet.

J'AI, Monsieur, plus d'un remercîment à vous faire. Je n'ose vous parler d'un portrait dans lequel je ne dois pas avoir l'impudence de me reconnaître; mais s'il était vrai que vous eussiez voulu soutenir un pauvre vieillard, sur le bord de son tombeau, contre la sainte cabale qui ameute les *Sabatier* et les *Clément*, jugez quelle obligation vous aurait ce vieux bon homme, et comme il marcherait gaiement vers sa dernière heure.

1774. Je vous dois cent fois plus de reconnaiſſance, et la ſaine partie de l'académie, et la ſaine partie du public, en auront autant que moi pour votre très-étonnant diſcours, pour cette vertu courageuſe dont vous avez donné le premier exemple, pour cette raiſon victorieuſe avec laquelle vous avez confondu les ennemis de la raiſon. Le jour de votre réception ſera une grande époque. Il y a ſi peu d'intervalle entre l'*Eloge de Fénélon* condamné par un arrêt du conſeil, et votre diſcours (condamné ſans doute par le recteur *Cogé*), que je ſuis encore tout ſtupéfié de votre intrépidité. Il eſt vrai qu'elle eſt accompagnée d'une grande ſageſſe. Vous vous êtes couvert de l'égide de *Minerve*, en frappant à droite et à gauche avec l'épée de *Mars*.

Je dois me taire ſur ceux qui ont eu le malheur de retarder votre réception ; j'en ai gémi pour eux. Je me flatte qu'ils verront combien ils avaient été trompés. Vous ne vous êtes vengé qu'en les éclairant ; il faudra bien qu'ils penſent comme le public.

Voilà, Dieu merci, une nouvelle carrière ouverte ; il faudra jeter dans le feu preſque tous les diſcours précédens, qui n'ont été que de fades éloges en ſtyle académique.

Je vois enfin les véritables fruits de la philoſophie, et je commence à croire que je mourrai

mourrai content. J'ai craint pendant quelque temps qu'on ne rendît quelque arrêt pour supprimer le nom de philosophie dans la langue française; supprimez le nom d'hypocrite dans l'académie, ou du moins que ceux qui le font encore en rougissent, et qu'ils prennent les livrées de la raison, pour oser paraître devant les honnêtes gens. 1774.

Je vais relire votre discours pour la quatrième fois. Si mes quatre-vingts ans et mes maladies me permettaient de me remuer, je voudrais vous embrasser vous et vos amis.

## LETTRE XCI.

### A M. LE MARQUIS DE CONDORCET.

18 de juillet.

Je suis confus, Monsieur, et pénétré de reconnaissance. Ce n'est point par vanité que mon cœur est si sensible à tout ce que vous avez bien voulu dire en ma faveur, dans le *Mercure* de juillet; c'est qu'en effet rien n'est plus précieux pour moi qu'une pareille marque d'amitié. Ce qui ajoute encore à votre bienfait, c'est ce noble et juste mépris qu'il vous sied si bien de témoigner à ces petits regrattiers

1774. de la littérature, à cette canaille qui, en barbouillant du papier pour vivre, ose avoir de l'amour propre, et qui juge, avec tant d'insolence, de ce qu'elle n'entend pas. Il est juste d'écarter à coups de fouet les chiens qui aboient sur notre passage.

J'aurais bien voulu lire les Barmécides de M. de *la Harpe*. Il est le seul qui approche du style de *Racine*, et même d'assez près ; mais il a encore plus d'ennemis que n'en eut *Racine*. Dieu veuille qu'il trouve un *Louis XIV;* j'ai peur qu'il ne rencontre que des *Pradons*. Il a de plus un grand malheur, c'est d'être né dans un siècle dégoûté, qui ne veut plus que des drames et des doubles croches, et qui au fond ne sait ce qu'il veut. Le public est à table depuis quatre-vingts ans ; il boit enfin de mauvaise eau-de-vie sur la fin du repas.

Les hommes de génie peuvent dire, dans ce temps, qu'ils sont nés mal à propos. Ce n'est pas pour vous que je parle, ni pour d'*Alembert ;* car vous êtes nés tous deux pour honorer votre siècle, et pour nous défaire de la multitude d'insectes qui bourdonnent, et qui voudraient piquer.

Je suis bien aise que l'insecte, qui a voulu ressusciter le procès de M. de *Morangiés*, ait été écrasé par la commission du conseil ; cet insecte était dangereux : il donnait au men-

ſonge l'air de la vérité. J'ai lu une moitié de ſon mémoire qu'on m'a envoyée : il faut que le rapporteur du conſeil ait un eſprit bien fin et bien juſte, pour avoir démêlé toutes les petites fourberies dont ce mémoire atroce fourmille. Il me ſemble que M. de *Sartine* eſt très-outragé dans ce mémoire, ſous le nom général de *la police*. Je ne ſais rien de plus puniſſable. 1774.

On me conſole en m'aſſurant que les aſſaſſins du chevalier de *la Barre* ne reviendront point pour être nos tyrans, en feſant ſemblant d'être les protecteurs du pauvre peuple qui n'eſt que le ſot peuple.

On parle de prochains changemens dans le miniſtère ; mais il eſt dit dans la Sainte Ecriture : *Nolite audire prophetas.*

Adieu, Monſieur ; conſervez-moi des bontés qui ſont la conſolation de ma vie.

1774.

## LETTRE XCII.

### A M. DE POMARET.

26 de juillet.

C'ETAIT, Monſieur, un *Montillet*, archevêque d'Auch, qui, ayant appris qu'un grand nombre de vos réformés s'étaient aſſemblés extraordinairement le 4 de mai dans ſon diocèſe, et avaient tranſgreſſé la loi au point de prier DIEU publiquement pour la ſanté de *Louis XV*, déféra ce crime à *Louis XVI*.

Je donnai part à quelques-uns de vos confrères du zèle qu'a témoigné ce digne prélat, poſſeſſeur d'ailleurs de cent mille écus de rente. Il eſt gouverné par une demi-douzaine de jéſuites qui ne ſont pas auſſi riches que lui, mais qui ſont auſſi ſaints et auſſi ſages.

Un marquis de *Ganges*, exempt des gardes du roi, eſt aujourd'hui à Ferney. Je voudrais bien qu'il vous y eût amené.

J'eſpère que, dans ſept ou huit cents ans, les hommes ne ſe perſécuteront plus pour ſavoir : *Utrùm chimera bombinans in vacuo poſſit comedere ſecundas intentiones.*

## LETTRE XCIII. 1774.

### A MADAME

### LA MARQUISE DU DEFFANT.

28 de juillet.

Je n'ai point de thème aujourd'hui, Madame; j'ai envie de vous écrire, et je n'ai rien à vous dire. Quand je vous aurai souhaité un bon estomac, de la dissipation et de l'amusement, il en résultera seulement que je vous ai ennuyée.

Le conte que vous m'avez fait de ce nouveau conseiller qui n'osait *copiner* avant que ses anciens *copinassent*, est un vieux conte que j'ai entendu faire avant que madame de *Choiseul* fût née.

J'ai un neveu qui est gros comme un muid, et qui est doyen des conseillers-clercs du nouveau parlement; il faut me pardonner de prendre un peu le parti de sa compagnie. L'ancienne n'était guère plus savante, et était certainement plus tracassière. Si vous vous faites lire l'histoire, vous aurez remarqué que, depuis *François I*, le parlement de Paris a cru toujours ressembler au parlement d'Angleterre.

1774. C'eſt préciſément comme ſi un de nos conſuls ſe croyait conſul romain. Le monde a toujours été gouverné par des équivoques. Toutes nos querelles de religion ont eu des équivoques pour principes ; c'eſt ce qui m'a fait ſouhaiter que la ſatire de *Boileau* ſur les équivoques fût un peu meilleure.

Il me paraît que, vous autres Pariſiens, vous allez voir une grande et paiſible révolution dans votre gouvernement et dans votre muſique. *Louis XVI* et *Gluck* vont faire de nouveaux Français.

M. *Deliſle* va à ſon régiment, et je n'aurai plus de nouvelles. Il avait une pitié charmante pour ma curioſité. Il me donnait des thèmes toutes les ſemaines ; il égayait le ſérieux de ma vie, car je ſuis très-ſérieux : je fais mes moiſſons, je plante, je bâtis, j'établis une colonie qu'on va peut-être détruire : voilà des occupations graves.

Portez-vous bien, Madame ; ayez du plaiſir, ſi vous pouvez : cela eſt bien plus important et beaucoup plus difficile. Je vous ſuis attaché depuis bien long-temps ; mais à quoi cela ſert-il ? Je vous ſuis inutile, je ſuis vieux, je vais mourir. Adieu, Madame ; je vous aime comme ſi j'avais encore vingt ans à vivre gaiement avec vous.

*Le vieux malade de Ferney.*

## LETTRE XCIV. 1774.

### A M. LE MARECHAL DUC DE RICHELIEU.

29 de juillet.

Je ne ſuis pas ſurpris que mon héros ne m'ait pas donné ſes ordres ; je me ſuis bien douté que ma petite demi-dormeuſe, que j'appelle ma commode, et que j'avais fait faire exprès dans mon village, me ſerait inutile, ſurtout quand j'ai ſu qu'un voyageur très-connu de mon héros était en Suiſſe. J'ai conclu que le ciel s'oppoſait à mon voyage de Bordeaux, et qu'il fallait que je mouruſſe dans mon trou.

O deſtinée ! deſtinée ! Les Turcs ont bien raiſon de croire à la fatalité. Cependant mon héros, à ce qu'il me ſemble, a toujours maîtriſé aſſez cette deſtinée, et s'eſt toujours noblement tiré d'affaire. Que dire et que faire contre un homme qui a ſervi l'Etat ſoixante ans, et qui commença par être bleſſé au ſiége de Fribourg, ſi long-temps avant que la famille royale fût née ? Ceux qui pourraient être jaloux de vous, ont-ils pris Mahon ? ont-ils fait paſſer l'armée anglaiſe ſous les Fourches-Caudines ? &c. &c.

1774. Donc j'ai dit en moi-même : Il continuera à régner dans l'Aquitaine, ſans y lire même les vers orduriers du poëte *Auſone*, natif de Bordeaux, et conſul romain ; il y aura une meilleure troupe de comédiens qu'à Paris ; il ſe réjouira et il ſera honoré. Il me ſemble qu'il y a des hommes qui ont acquis une telle conſidération que la fortune ne peut leur faire aucun mal. Le nombre en eſt petit, et mon héros eſt aſſurément de ce nombre. Il m'aurait été bien doux de lui faire ma cour : j'en ſuis très-indigne, je l'avoue. Je ne ſuis plus fait que pour être enterré. Vivez auſſi long-temps qu'un doyen des maréchaux de France, qu'un doyen de l'académie, un marguillier de paroiſſe peut vivre. Régnez dans votre ciel de Bordeaux. Les orages ne peuvent ſe former que ſous vos pieds. On va chanter des *De profundis* à Saint-Denis ; mais on ſe ſouviendra toujours que vous avez fait chanter des *Te Deum* à Notre-Dame.

Agréez mes très-tendres reſpects. *V.*

LETTRE

## LETTRE XCV. 1774.

### A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

12 d'auguſte.

MON cher ange, je vous écris de mon lit, c'eſt le pupitre des gens de quatre-vingts ans; c'eſt pour vous dire que je ne ſuis point ſurpris que madame d'*Argental* ſe faſſe porter, et que monſieur votre frère ait eu la fièvre. Les chaleurs extrêmes qu'on doit éprouver au bord de la Seine, comme du lac de Genève, peuvent fort bien déranger le pouls et ôter les forces. Je n'ai pas celle de faire ce voyage dont la ſeule idée me feſait ſauter de joie. Quatre-vingts années de maladies preſque continuelles ne permettent guère de ſe mettre en route dans la zone torride, et au mois d'octobre je ſerai dans la zone glaciale. Vous jugerez ſi je ſuis impotent, quand vous ſaurez qu'on a joué hier auprès de Genève les Lois de Minos, et que je n'ai pu m'y tranſporter. On me dit que cette rapſodie a été merveilleuſement accueillie par des gens qui ne connaiſſaient autrefois que les pſaumes de *Marot*, et qui paſſent aujourd'hui pour n'être ſavans que dans l'art de compter; mais depuis qu'ils

1774. ont profité des manœuvres de votre miniſtère des finances, au point de ſe faire ſix ou ſept millions de rentes ſur le roi, ils ſe ſont mis à aimer les vers français.

Je ne renonce point au projet d'obtenir du grand référendaire quelque ombre de juſtice pour un jeune et brave officier le plus honnête et le plus ſage du monde, que le roi de Pruſſe m'a confié depuis quatre mois. Il ſerait triſte qu'un homme qui lui appartient reſtât condamné à avoir la main droite coupée, la langue arrachée, à être roué et brûlé pour n'avoir pas ſalué, chapeau bas, une proceſſion de capucins pendant la pluie. Je ne puis attendre le ſacre qui eſt le temps des grâces. Il faut que j'écrive bientôt, et que l'affaire ſoit faite ou manquée. Si je n'obtiens rien, je renverrai l'officier à ſon maître, qui n'en aura pas meilleure opinion de nous. Je dois avoir quelque eſpérance, s'il eſt vrai que le roi ait répondu à ceux qui lui diſaient que M. *Turgot* eſt encyclopédiſte : *Il eſt honnête homme, et cela me ſuffit.* Ces paroles n'annoncent pas un bigot gouverné par la prêtraille, elles manifeſtent une ame juſte et ferme.

Je ſouhaite que les Deux Reines de *Dorat* réuſſiſſent autant que notre monarque.

J'ai quelque idée d'avoir vu une déclamation de collége, intitulée *Sophronie*, et de n'avoir

pu en ſoutenir la lecture. Je n'ai point ſu le nom de l'auteur. Dieu me préſerve de ſonger à faire l'*Hiſtoire des Papes*, à moins qu'on ne m'aſſure vingt ans de vie pour courir ſur la barque de S^t *Pierre*, depuis ce renégat juſqu'au prudent *Ganganelli*. Quelle imagination ! moi l'*Hiſtoire des Papes !* à mon âge ! 1774.

Je penſe bien comme vous ſur Armide et ſur le quatrième acte de Roland ; mais tant de gens diſent que cette muſique eſt du plain-chant, tant d'oreilles aiment le mérite de la difficulté ſurmontée, tant de langues crient, de Pétersbourg à Madrid, que nous n'avons pas de muſique, que je n'oſe me battre contre toute l'Europe. Cela n'appartenait qu'à *Louis XIV* et au roi de Pruſſe.

Adieu, mon cher ange. DIEU vous envoye des vents frais qui rendent des forces à madame d'*Argental* et à M. de *Pont-de-Veſle*. *V.*

1774. # LETTRE XCVI.

## A MADAME

## LA MARQUISE DU DEFFANT.

12 d'auguſte.

Ah ! cette fois-ci, j'ai un thème ; et mon thème, Madame, eſt la révolution en miniſtres et en muſique. Je ne ſuis ni marin ni muſicien. Je ſuis fâché que M. *Turgot* n'ait que le département de nos vaiſſeaux et de nos colonies. Je ne le crois pas plus marin que moi ; mais il m'a paru un excellent homme ſur terre, plein d'une raiſon très-éclairée, aimant la juſtice, comme les autres aiment leurs intérêts, aimant la vérité preſque autant que la juſtice.

Quant à la muſique, j'avoue que je ferais un voyage à Paris pour entendre Roland et Armide, après vous avoir entendu parler ; et la ſeule choſe qui m'en empêche, c'eſt mon extrait baptiſtère daté, dit-on, de l'an 1694 : lequel extrait baptiſtère eſt accompagné de recettes pour mes yeux, pour mes oreilles et pour mes jambes, qui ſont dans le plus mauvais état du monde.

Madame *Denis*, qui montre la muſique à l'arrière-petite-nièce de *Corneille*, née chez nous, prétend que le chevalier *Gluck* module infiniment mieux que le chevalier *Lulli*, que *Deſtouches* et que *Campra*. Je veux l'en croire ſur ſa parole, car je me ſouviens que le roi de Pruſſe ne regardait la muſique de *Lulli* que comme du plain-chant. On penſe de même dans le reſte de l'Europe, et j'en ſuis très-fâché; car le récitatif de *Lulli* me paraît encore admirable. C'eſt une déclamation naturelle, remplie de ſentiment, et parfaitement adaptée à notre langue; mais elle demande des acteurs. *Cinna* ne pouvait être joué que par *Baron*. Je n'en dirai pas autant des ſymphonies de *Lulli*; aucune n'approche ſeulement de l'ouverture du Déſerteur. 1774.

Il faut ſonger que, quand le cardinal *Mazarin* fit venir chez nous l'opéra, nous n'avions que vingt-quatre violons diſcordans qui jouaient des ſarabandes eſpagnoles. Nous ſommes venus tard en tout genre. Il n'y a guère de nation qui ait plus de vivacité et moins d'invention que la nôtre.

Je ſouhaite, pour votre amuſement, qu'on traduiſe inceſſamment, et bien, les deux gros volumes de *Lettres* du comte de *Cheſterfield*, à ſon fils *Philippe Stanhope*. Il y parle d'un très-grand nombre de perſonnes que vous avez

connues. Il y a beaucoup à apprendre ; et je
1774. ne ſais ſi ce n'eſt pas le meilleur livre d'éducation qu'on ait jamais fait. Il y peint toutes les cours de l'Europe. Il veut que ſon fils cherche à plaire, et lui en donne des moyens qui valent peut-être ceux du grand *Moncrif*, qui ſut plaire à une auguſte reine de France. Il traite bien mal le maréchal de *Richelieu*, en avouant pourtant qu'il a ſu plaire. Il conſeille à ſon fils d'être amoureux de madame du *P*....., et lui envoie le modèle d'une déclaration d'amour.

J'ai peur que ce livre ne ſoit traduit par quelque garçon de la boutique de *Fréron* votre ami, ou par quelque autre valet de libraire. Il faudrait un homme du monde qui voulût s'en donner la peine ; mais on n'en permettra jamais le débit en France. Si j'étais à Paris, je vous lirais en français quelques-unes de ces lettres, ayant l'anglais ſous mes yeux ; mais mon état ne me permet point Paris ; et d'ailleurs j'ai eu l'inſolence de créer une eſpèce de petite ville dans mon déſert, et d'y établir des manufactures qui demandent ma préſence et mes ſoins continuels. Mes travaux de campagne ſont encore des chaînes que je ne puis rompre. Je me traîne en carroſſe auprès de mes charrues ; mes laboureurs n'exigent point que j'aye de la ſanté et de l'eſprit, et que je

leur faſſe des vers pour être mis dans le *Mercure*. 1774.

Il me ſemble que, quand *Louis XIV* prit en mains les rênes du gouvernement, on lui préſentait de meilleurs vers que ceux dont on accable *Louis XVI*. Je le plaindrais fort, s'il était obligé de les lire.

Vous devez être inſtruite, Madame, ſi M. le duc de *Choiſeul* a acheté en effet la charge de grand chambellan de M. le duc de *Bouillon*. Il ſerait bon qu'un homme, qui a tant d'élévation dans le caractère, tînt toujours à la cour par quelque grande place.

Je finis, faute de papier. Mille tendres reſpects. *V.*

## LETTRE XCVII.

### A M. MARIN.

16 d'auguſte.

Vous avez fait, Monſieur, bien de l'honneur à mes yeux de les croire capables de lire votre écriture. Non vraiment, je ne vous ai point cru à Lampedouſe ; mais j'étais, moi, ſur les bords du Styx où je ſuis très-ſouvent.

Il me ſemble que *Louis XVI* et M. *Gluck*

vont créer un nouveau ſiècle. C'eſt un *Solon*
1774. ſous lequel nous aurons un *Orphée*, du moins à ce que diſent tous les grands connaiſſeurs en politique et en muſique. Pour moi, je ne verrai d'*Orphée* que dans le pays où il alla chercher ſa femme;

*Tænarias etiam fauces, dira oſtia Ditis,*
*Et caligantes nigrâ formidine lucos.*

Si vous avez du temps à vous, mon cher correſpondant, mandez-moi, je vous prie, comment ſont reçus dans le public les deux diſcours de M. *Suard* et de M. *Greſſet*, l'un très-philoſophique et l'autre grammatical.

On me parle de la *Lettre d'un théologien* à l'abbé *Sabotier*. Je l'ai lue; elle m'a inſpiré de l'admiration et de l'effroi. L'auteur (*) eſt ſans doute un profond géomètre et un homme d'un eſprit ſupérieur; mais c'eſt un *Hercule* qui s'amuſe à écraſer un ſcorpion à coups de maſſue. Je ſuis bien ſurpris qu'un homme de ſon mérite traite ſérieuſement un *Sabotier*; c'eſt une choſe bien hardie d'ailleurs, de donner tant de ſoufflets au clergé ſur la joue de ce miſérable poliſſon.

On me mande que l'ouvrage fait dans Paris un effet prodigieux : quelques perſonnes me

(*) M. le marquis de *Condorcet*.

l'attribuent, mais j'en ſuis incapable. Il y a trop long-temps que j'ai renoncé à la géométrie; et de plus, je ne ſaurais approuver qu'on diſe tant de mal des prêtres, ſans aucun correctif. Il eſt très-certain qu'il y a parmi eux de très-belles ames, des évêques, des curés ſages et charitables. Il ne faut jamais attaquer un corps tout entier, excepté les jéſuites. En un mot, je ſuis fâché que, dans les premiers jours d'un nouveau règne, on ait fait un ſi bon et ſi dangereux ouvrage que le miniſtère ſera probablement forcé de condamner, et qu'on pourrait bien déférer au parlement. 1774.

Je vous prie de me dire auſſi ſi vous êtes idolâtre d'Orphée, et ſi vous avez abjuré entièrement Roland et Armide.

Voilà donc l'Egliſe grecque qui triomphe de l'Egliſe turque! *Catherine* me l'avait bien prédit. Les Velches voient-ils clair enfin? Si *Joſeph* avait voulu, ou plutôt s'il avait eu de l'argent, il n'y aurait plus de Turcs en Europe; la patrie de *Sophocle*, d'*Euripide* et d'*Anacréon* ſerait libre.

1774.

## LETTRE XCVIII.

### A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Ferney, 17 d'auguſte.

Ceci devient ſérieux, mon cher ange. Vous connaiſſez ſans doute la *Lettre d'un théologien* à l'auteur du *Dictionnaire des trois ſiècles ;* c'eſt *Hercule* qui aſſomme à coups de maſſue un inſecte, mais il frappe auſſi ſur toutes les têtes de l'hydre. On ne peut être ni plus éloquent ni plus mal-adroit. Cet ouvrage auſſi dangereux qu'admirable armera ſans doute tout le clergé. Il paraît tout juſte dans le temps que j'écris à monſieur le chancelier pour l'affaire que vous ſavez. Pour comble de malheur, on m'impute cet écrit funeſte, dans lequel il eſt queſtion de moi preſque à chaque page.

L'ouvrage eſt d'un homme qui a ſans doute autant d'eſprit que *Paſcal*, et qui eſt auſſi bon géomètre. Il dit que d'*Alembert a réſolu le premier, d'une manière générale et ſatisfeſante, le problème des cordes vibrantes ; et qu'il a inventé le calcul des différences partielles.*

Je n'ai jamais lu ces cordes vibrantes ni ces différences partielles de M. d'*Alembert*. Il

y a près de quarante ans que vous m'avez fait renoncer à la séchereſſe des mathématiques. 1774.

Il eſt donc impoſſible que je ſois l'auteur de cet écrit. J'aime les philoſophes, mais je ne veux pas être leur bouc émiſſaire. Je ne veux ni de la gloire d'avoir fait la *Lettre du théologien*, ni du châtiment qui la ſuivra.

J'admire ſeulement comme tous les événemens de ce monde s'enchaînent, et comment un gueux comme *Sabatier*, un miſérable connu pour avoir volé ſes maîtres, un poliſſon payé par les *Pompignans*, devient le ſujet ou d'une perſécution ou d'une révolution.

Je mets peut-être trop d'importance à cette aventure. Je peux me tromper, et je le ſouhaite; mais, ſi le gouvernement ſe mêle de cette affaire, il eſt juſte que je me défende ſans accuſer perſonne.

Je ne ſais actuellement où vous êtes, mon cher ange; mais ſi cette affaire fait autant de bruit qu'on le dit, ſi monſieur le chancelier en eſt inſtruit, s'il vous en parle, ſongez, je vous en prie, que je n'ai nulle part à la *Lettre du théologien*, que je me ſuis contenté de cauſer avec *Pégaſe*, et qu'il y aurait une injuſtice affreuſe à me rendre reſponſable des témérités reſpectables de gens qui valent beaucoup mieux que moi. Je ſuis affligé qu'on ait gâté une ſi bonne cauſe, en la défendant avec tant

d'eſprit. Je vois la guerre déclarée, et la philoſophie battue. Mon innocence et ma douleur ſont telles que je vous écris en droiture. Je vous demande en grâce de me répondre le plutôt que vous pourrez.

1774.

J'attends avec impatience des nouvelles de la ſanté de madame d'*Argental* et de monſieur votre frère.

## LETTRE XCIX.

### A MADAME

### LA MARQUISE DU DEFFANT.

Ferney, 7 de ſeptembre.

JAMAIS je n'ai eu plus de thèmes pour vous écrire, Madame. Savez-vous que ce fut ce poliſſon de *Vadé*, auteur de quelques opéra de la foire, qui, dans un cabaret à la Courtille, donna au feu roi le titre de *bien-aimé*, et qui en parfuma tous les almanachs et toutes les affiches? vous ſouvenez-vous que les cris des fanatiques et des parlementaires enflammèrent le cerveau du miſérable *Damiens*, et aſſaſſinèrent le roi bien-aimé, par les mains de ce gueux auſſi inſenſé que coupable? Vous voyez à préſent la mémoire du roi bien-aimé

pourſuivie par ce même peuple qui était prêt à lui dreſſer des autels, pour s'être ſéparé de madame de *Châteauroux* pendant quinze jours. 1774.

C'eſt ce peuple qui fait des neuvaines à Sainte-Geneviève, et qui ſe moque tous les ans de *Jéſus* et de ſa mère, dans des noëls remplis d'ordures. C'eſt le même qui fit la fronde et la Saint-Barthelemi, et qui ſiffla long-temps Britannicus, Armide et Athalie. Il n'y a peut-être rien de plus fou et de plus faible, après les Velches, que ceux qui veulent leur plaire.

Peut-être eſt-il étonnant qu'on veuille ſacrifier le nouveau parlement qui n'a ſu qu'obéir au roi, à l'ancien qui n'a ſu que le braver. Peut-être beaucoup d'honnêtes gens ſeraient-ils fâchés de revoir en place ceux qui ont aſſaſſiné, avec le poignard de la juſtice, le brave et malheureux comte de *Lalli*; qui ont eu la lâcheté barbare de le conduire à la Grêve dans un tombereau d'ordures avec un bâillon à la bouche; ceux qui ont ſouillé leurs mains du ſang d'un enfant de dix-ſept ans en perſonne, et du ſang d'un autre enfant de ſeize ans en effigie, qui leur ont fait couper le poing, arracher la langue, qui les ont condamnés à la queſtion ordinaire et extraordinaire, et à être brûlés à petit feu dans un

—— bûcher compoſé de deux cordes de bois, le
1774. tout pour avoir paſſé dans la rue ſans avoir ſalué une proceſſion de capucins, et pour avoir récité l'*Ode à Priape* de *Piron*, lequel *Piron* avait, par parenthèſe, douze cents livres de penſion ſur la caſſette. Les gens qui ſont occupés de la muſique de *Gluck* et de leur ſouper, ne ſongent pas à toutes ces horreurs ; ils iraient gaiement à l'opéra et à leurs petites maiſons, ſur les cadavres de ceux qu'on égorgea les jours de la Saint-Barthelemi et de la bataille du faubourg Saint-Antoine.

Il y en a d'autres qui conſidèrent ſérieuſement tous ces événemens, et qui en gémiſſent. J'aime à rire tout comme un autre, et je n'ai que trop ri ; mais j'aime auſſi à pleurer ſur Jéruſalem. Je me conſole et je me raſſure dans l'opinion que j'ai de M. de *Maurepas* et de M. *Turgot*. Ils ont tous deux beaucoup d'eſprit, et ſont ſurtout fort éloignés de l'eſprit ſuperſtitieux et fanatique. M. de *Maurepas*, à l'âge de près de ſoixante et quatorze ans, ne doit et ne peut guère avoir d'autres paſſions que celles de ſignaler ſa carrière par des exemples d'équité et de modération.

M. *Turgot* eſt né ſage et juſte : il eſt laborieux et appliqué. Si quelqu'un peut rétablir les finances, c'eſt lui. Je ſuis à préſent ſous ſa coupe. Je demandais au conſeil des finances

des grâces et des règlemens pour une colonie d'étrangers que j'ai faits ſujets du roi, et pour qui je bâtis de jolies maiſons dans mon abominable trou de Ferney, que j'ai changé en une eſpèce de ville aſſez agréable. Si le conſeil veut favoriſer cette colonie, j'aime mieux en avoir l'obligation à M. *Turgot* qu'à M. l'abbé *Terrai*. J'ai dépenſé plus de quatre cents mille francs pour cet établiſſement, et je ne demande au roi, pour toute récompenſe, que la permiſſion de faire entrer de l'argent dans ſon royaume. Il en eſt aſſez ſorti. Chacun a ſa chimère; voilà la mienne. C'eſt ainſi que je radote à l'âge de quatre-vingts ans. 1774.

Je ne radote point, quand je vous dis, Madame, combien je vous aime, combien je vous regrette, et à quel point il m'eſt douloureux de finir mes jours ſans vous revoir; mais, tout frivole que j'ai été, j'ai huit cents perſonnes à conduire et à ſoutenir. Je me trouve fondateur dans un pays ſauvage; j'y ai changé la nature, et je ne peux m'abſenter ſans que tout retombe dans le chaos.

Quant à M. le duc et à madame la ducheſſe de *Choiſeul*, je leur ſerai attaché juſqu'au dernier moment de ma vie avec reſpect, vénération et reconnaiſſance.

Je vous fais là toute l'hiſtoire de mon cœur, parce qu'il eſt à vous. Je crains pour la vie de

——— *Pont-de-Veſle ;* ſon frère fait la conſolation de
1774. la mienne.

L'affaire de M. le maréchal de *Richelieu* eſt déſagréable ; il ſera forcé de faire condamner ſa couſine, et de demander ſa grâce. Nous aurions de belles lettres de madame de *Sévigné* ſur ſa petite-fille, ſi madame de *Sévigné* vivait encore.

Adieu, Madame ; jouiſſez de tous les ſpectacles de la cour et de la ville, et daignez quelquefois vous ſouvenir du vieux malade *V.*

## LETTRE C.

### A M. LE MARECHAL DUC DE RICHELIEU.

14 de ſeptembre.

Vous avez bien raiſon, Monſeigneur, de ne point faire juger la pièce provençale par le ſot et tumultueux parterre de Paris. Les têtes velches ſont à préſent ſi exaltées, ſi abſurdes, ſi folles, qu'il ne faut les laiſſer juger que leurs camarades les marionnettes des boulevarts. Les romans les plus extravagans n'approchent pas des ſottiſes qu'on débite. Je vous aſſure que quand *Vadé*, écrivain de la foire, donna le nom de *bien-aimé*, à *Louis XV*, dans un cabaret

cabaret de la Courtille, et que tous les almanachs furent enluminés de ce titre (le tout pour avoir renvoyé madame de *Châteauroux*), *Louis XV* aurait fort bien fait de défendre par un édit qu'un si sot peuple lui donnât un si beau nom : *Odi profanum vulgus.* 1774.

Vous faites très-bien de vous en tenir à poursuivre et à presser la sentence du châtelet; ce n'est que dans des affaires un peu douteuses qu'on fait des mémoires. Celle-ci est si claire et si démontrée, qu'on l'affaiblirait en voulant la fortifier d'un factum d'avocat; et puisque la folle de Provence n'ose pas faire un mémoire, je ne vois pas pourquoi vous vous abaisseriez à en produire un.

Les fausses nouvelles courent dans Paris avec tant de rapidité, et sont crues si universellement, que *le Kain* écrivait ces jours passés, à un bateleur d'auprès de Genève, ces propres mots : *Le calomniateur Maupeou est à la bastille, et on lui fait son procès criminel.* Cette belle nouvelle fut regardée dans tout Genève comme certaine. Le lendemain on disait que l'abbé *Terrai* serait infailliblement pendu, et que les Génevois y perdraient six ou sept millions de rentes qu'ils ont acquises fort adroitement sur les aides et gabelles de France. Cependant Genève est une ville beaucoup plus sage que Paris, et qui raisonne

1774. beaucoup mieux. Jugez donc, s'il ſuffit d'un faux bruit pour alarmer toute une ville où l'on penſe, ce qui doit arriver dans une ville où l'on parle, et où l'on ne penſe guère. Je conclus de tout cela que mon héros a raiſon en tout.

Je ſuis très-fâché de la mort de *Pont-de-Veſle*. Quand la cabane de planches de mon voiſin brûle, je dois prendre garde à ma cabane de paille.

Je pourrais très-bien venir vous faire ma cour à Paris, rien ne m'en empêche que le triſte état de ma ſanté. Pour écouter ſa paſſion et faire un voyage, il faut commencer par être en vie.

Vous ſavez que je m'occupe, avant d'achever ma mort, à créer une habitation aſſez ſingulière, qui n'eſt ni ville, ni village, ni catholique, ni proteſtante, ni république, ni dépendante, ni tout-à-fait cité, ni tout-à-fait campagne. Tout ce que je crains, c'eſt qu'après moi cet ouvrage, qui m'a tant coûté, ne ſoit entièrement anéanti.

Je vous remercie très-ſenſiblement de la bonté que vous avez de vouloir bien faire payer les artiſtes qui ont fourni la montre ornée de diamans pour les noces de monſeigneur comte d'*Artois*.

Je ſoupire toujours après le bonheur de

vous voir et de vous faire ma cour, tout indigne que j'en ſuis. Mon reſpectueux attachement pour vous eſt ſans bornes. *V.* 1774.

## LETTRE CI.

### A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

14 de ſeptembre.

Mon cher ange, je ne m'attendais pas que votre frère paſsât avant moi. Je ſuis honteux d'être en vie, quand je ſonge à toutes les victimes qui tombent de tous côtés autour de moi. Mon cœur vous dit : Vivez longtemps, mon cher ange, vous et madame d'*Argental!* comme ſi la choſe dépendait de vous ; nous ſommes tous, dans ce monde, comme des priſonniers dans la petite cour d'une priſon ; chacun attend ſon tour d'être pendu, ſans en ſavoir l'heure ; et, quand cette heure vient, il ſe trouve qu'on a très-inutilement vécu. Toutes les réflexions ſont vaines, tous les raiſonnemens ſur la néceſſité et ſur la misère humaine ne ſont que des paroles perdues. Je regrette votre frère, et je vous aime de tout mon cœur ; voilà tout ce que je puis vous dire.

1774. Si vous avez le temps d'entendre parler des ſottiſes des vivans, je vous dirai que votre protégé *le Kain* a écrit à un génevois ces belles paroles : *Le calomniateur Maupeou eſt à la baſtille, et on lui fait ſon procès.* Cette nouvelle a été crue fermement dans tout Genève. Il n'y a point de ville en Europe qui s'intéreſſe plus qu'elle à vos affaires de France, attendu qu'elle s'eſt acquis ſix ou ſept millions de rentes ſur le roi, par ſon habileté, tandis que les Velches vont à l'opéra comique.

Perſonne n'a douté un moment que la nouvelle de *le Kain* ne fût très-vraie ; il était réputé l'avoir appriſe de tout le public : cependant elle eſt fauſſe. Mais j'ai grand intérêt de ſavoir ſi l'homme accuſé d'avoir calomnié une perſonne très-reſpectable et très-aimable, ſerait en effet coupable d'avoir trempé dans une intrigue qu'on lui impute. Vous pouvez me dire, oui ou non, ſans vous compromettre.

Je vous ai écrit par madame de *Sauvigni ;* vous pouvez me dire un mot par M. *Bacon*, ſubſtitut de monſieur le procureur général. Vous pouvez m'écrire des *on dit ;* tout le monde écrit des *on dit ;* cent mille lettres à la poſte ſont pleines de cent mille *on dit.* Où en ſerions-nous ſi on ne permettait pas les *on dit?* La ſociété ne ſubſiſte que des *on dit.*

Je voudrais bien venir vous voir ſans qu'on dît, il eſt à Paris. Plus j'avance en âge, plus je dis : 1774.

Moins connu des mortels, je me cacherais mieux;
Je hais juſques aux ſoins dont m'honorent les Dieux.

Mes anges, puiſſiez-vous conſerver très-long-temps votre ſanté, ſans laquelle il n'y a rien !

Je ſuis bien ſenſible à l'attention que vous avez de me payer les neuf mille quatre cents livres ; cela vient très à propos, car ma colonie me ruine. Je prendrai la liberté de tirer une lettre de change ſur vous, puiſque vous le permettez.

Adieu, mon cher ange; Paris eſt bien fou, et ce monde-ci bien miſérable : c'eſt dommage qu'il n'y en ait pas d'autre. *V.*

1774.

## LETTRE CII.

### A M. LE CHEVALIER DE CUBIERES,

ECUYER DE MADAME LA COMTESSE D'ARTOIS.

A Ferney, 18 de ſeptembre.

CE n'eſt pas ma faute, Monſieur, ſi, étant affublé de quatre-vingts ans et de tous les accompagnemens de cet âge, je ne vous ai pas remercié plutôt de votre jolie lettre. Vous me parlez de vos deux maîtreſſes, une fille de quinze ans et la gloire : je vois que vous avez les faveurs de ces deux perſonnes. Je vous en félicite, et je garde les manteaux. Jouiſſez long-temps, et agréez les reſpectueux ſentimens du vieux malade. *V.*

## LETTRE CIII. 1774.

### A M. LE MARQUIS DE FLORIAN.

Le 19 de ſeptembre.

Je vous envoie, mon cher ami, la publication de votre bonheur, faite hier authentiquement en préſence des hommes et des anges. Je n'y étais pas ; car, en qualité de vieux malade, j'étais dans mon lit, lorſque le curé avertiſſait la paroiſſe que vous feriez inceſſamment dans le lit de mademoiſelle *Joli*. Rempliſſez donc au plus vîte cette auguſte cérémonie, ſous la main de la juſtice, dans le château de Sainte-Geneviève, et revenez au plus vîte au château de Bijou, avec madame de *Florian*. Il ne faut pas qu'elle arrive dans le joli jardin que vous avez planté, lorſque les arbres ſeront ſans feuilles, et que vos fleurs ſeront mortes ſous quatre pieds de neige.

Toutes vos lettres ont été portées à la grande et opulente ville de Genève ; tous vos ordres ont été exécutés.

Je ſuis fâché de tout ce que j'entrevois de loin dans Paris, et de tout ce que je prévois ; mais votre préſence et celle de madame de

1774. *Florian* me conſoleront. Je vous remercie du mémoire de madame de *Saint-Vincent*. Il n'eſt pas trop bien fait ; mais on ne pouvait pas le bien faire. Ou je me trompe, ou ce procès ne ſera pas jugé ſitôt.

Je vous embraſſe bien tendrement. Nous attendons votre retour à Ferney avec grande impatience ; mais nous ſentons combien le ſéjour où vous êtes doit avoir de charmes pour vous.

## LETTRE CIV.

### A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Ferney, 23 de ſeptembre.

Mon cher ange, j'ai profité de la permiſſion que vous m'avez donnée. On viendra chez vous vous préſenter le billet de neuf mille quatre cents livres, avec un petit écrit de ma main au bas, par lequel je dis que, le billet étant de dix mille francs, vous en avez payé ſix cents livres.

Ainſi je vous ſupplie de vouloir bien ordonner que l'on compte au porteur neuf mille quatre cents livres, dont je crois qu'il faudra que le porteur vous donne un reçu.

Les

Les affaires publiques ſeront un peu plus difficiles à arranger. Je ſuis comme tout le monde, j'attends beaucoup de M. *Turgot*. Jamais homme n'eſt venu au miniſtère, mieux annoncé par la voix publique. Il eſt certain qu'il a fait beaucoup de bien dans ſon intendance. *Quia ſupra pauca fuiſti fidelis, ſupra multa te conſtituam.* 1774.

Je ne lui demanderai qu'un peu de protection pour ma colonie. J'ai bâti Carthage; mais ſi on veut mettre des impôts ſur Carthage, elle périra; et certainement ſa petite exiſtence n'était pas inutile au royaume.

J'ai toujours chez moi le jeune et très-eſtimable infortuné dont je vous avais parlé, et pour qui monſieur le chancelier ſemblait prendre quelque intérêt. J'oſe eſpérer que, quand il en ſera temps, monſieur le garde des ſceaux ne lui refuſera pas la faveur qu'il demande, et cette faveur me paraît de la plus étroite juſtice.

Les intérêts de ma colonie et de ce jeune homme m'occupent tellement, et ma mauvaiſe ſanté me rend ſi faible, que j'ai un peu ralenti de mon ardeur pour ces belles-lettres qui m'ont fait une illuſion ſi longue, et qui m'ont ſouvent conſolé dans mes afflictions.

Je me flatte que madame d'*Argental* a tous les ſoins poſſibles de ſa ſanté, dans ſon bel

—— appartement dont elle ne ſort guère, et dans
1774. lequel j'aurais bien voulu vous faire ma cour.

Vous pourriez bien me dire, en général, ſans entrer dans aucun détail, ſi l'homme dont je vous ai parlé, dans ma dernière lettre, a été en effet aſſez abandonné de DIEU et du bon ſens, pour faire l'énorme ſottiſe qu'on lui a imputée.

Le vieux malade, mon cher ange, ſe cache toujours, dans ſon trou, à l'ombre de vos ailes.

## LETTRE CV.

### A M. L'ABBÉ DE VOISENON.

10 d'octobre.

Je ne ſuis abſolument content, mon cher confrère, ni de votre dernière lettre ſur le prétendu théologien, ni de celle que M. le maréchal de *Richelieu* m'écrit à ce ſujet.

La *Lettre d'un théologien* à l'auteur du *Dictionnaire des trois ſiècles*, eſt plus répandue que vous ne penſez. On en a fait une nouvelle édition. Tous les journaux en parlent, excepté la Gazette de Paris. Je vous envoie

l'extrait qui s'en trouve dans la Gazette universelle de littérature qui ſe fait aux Deux-Ponts, et qui a un grand cours dans toute l'Europe. 1774.

Vous ne devez pas douter qu'un ouvrage, dans lequel on parle ſi hardiment de tant d'hommes en place, et où il eſt queſtion de tant de gens de lettres connus, ne ſoit très-recherché au milieu même des cabales et des intrigues qui diviſent la France ſur des objets plus conſidérables. L'auteur a tort de daigner raiſonner et plaiſanter avec un coquin auſſi mépriſable que l'abbé *Sabatier :* mais enfin il y parle de preſque tous les hommes de ce ſiècle qui ont de la réputation, de monſieur d'*Alembert*, de l'abbé de *Chaulieu*, de *Pope*, de vous, de cent perſonnes qui ſont ſous les yeux du public. Vous devez ſentir qu'il doit être lu.

Puiſque vous ſavez qu'il eſt de M. l'abbé *Duvernet*, ami de pluſieurs académiciens, vous pouvez ſavoir auſſi que le même abbé *Duvernet* donne tous les mois, dans le *Journal encyclopédique*, un mémoire contre l'infame auteur des *Trois ſiècles ;* mais auſſi vous avez trop de raiſon, trop d'eſprit et trop d'équité, pour ne pas ſentir qu'il eſt impoſſible que j'aye la moindre part à cet ouvrage. Il faudrait que je fuſſe un monſtre et un fat, pour

—— dire du mal de vous et pour célébrer mes
1774. louanges.

Il y a, à la fin de cet ouvrage, une satire sanglante de tout le clergé, que je trouve très-condamnable. Il ne faut jamais outrager un corps, et surtout le premier du royaume. On peut s'élever contre des abus, mais on doit toujours respecter le premier des ordres de l'Etat.

Je ne puis me plaindre de ce que M. l'abbé *Duvernet* a dit de moi, je ne puis condamner ce qu'il dit de M. d'*Alembert ;* mais je désapprouve hautement ce qu'il dit de vous, non-seulement parce que je vous suis attaché depuis quarante ans, mais parce qu'il est faux que vous ayez jamais écrit les ordures qu'on vous reproche. Je suis votre ami, je le suis de M. d'*Alembert*, et vous me devez la même justice que je vous rends.

Si on m'avait consulté, cet ouvrage aurait été plus circonspect, et n'aurait point compromis des personnes que j'honore. Il y a quelques anecdotes très-fausses que j'aurais relevées.

C'est une cruauté insupportable de m'avoir soupçonné un moment d'avoir part à cette brochure ; et vous ne sauriez croire à quel point j'ai été affligé que vous ayez pu hésiter sur mes sentimens pour vous, que j'ai mani-

feſtés dans toutes les occaſions de ma vie. Je n'ai jamais ſuccombé ſous mes ennemis, et je n'ai jamais manqué à mes amis. 1774.

Comptez ſur mon cœur qui n'eſt point deſſéché par la vieilleſſe comme mon eſprit.

## LETTRE CVI.

### A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

10 d'octobre.

MON cher ange, vous êtes trop bon; vous venez à mon ſecours dans un temps bien critique pour moi. Malgré les bontés de M. *Turgot*, ſur leſquelles j'ai toujours compté, les commis de la nouvelle ferme du marc d'or ſont venus effaroucher la colonie que j'ai établie avec tant de frais, et cent pères de famille ſont prêts de m'abandonner. La mort de *Laleu* a mis au jour ma misère. J'ai vu, entre autres mortifications, que M. le maréchal de *Richelieu* me devait près de cinq années d'une rente que je croyais payée, et que toutes mes affaires ſont dérangées. Ce n'eſt pas ce déſordre qui me ferait aller à Paris, c'eſt la conſolation de vous revoir et d'oublier auprès de vous toutes les afflictions

—— qui fondent sur moi ; mais j'ai quatre-vingts
1774. ans, et je souffre vingt-quatre heures par jour. Le mal me cloue; voilà mon état : il faut faire contre fortune et nature bon cœur.

J'ai toujours chez moi cette jeune victime de la superstition des cannibales. J'attends un certificat du roi son maître, qui m'a envoyé ce pauvre jeune homme. Ce certificat me serait très-nécessaire, mais j'ai peur qu'il ne veuille pas se compromettre.

Mon gros petit neveu d'*Ornoi* me mande qu'un de ses confrères, son ami, et ami intime du grand référendaire, pourrait servir beaucoup dans cette affaire; je voudrais, mon cher ange, que vous pussiez voir d'*Ornoi*. La proposition qu'on sera obligé de faire sera bien délicate : car ce jeune homme, plein d'honneur et de courage, ne veut point subir l'humiliation d'aller se mettre à genoux pour entérinement; et sans cet entérinement, les lettres de grâce ne sont point valables. Il faudrait donc exprimer dans les lettres qu'*attendu son service auprès du roi son maître, on lui accorde tout le temps nécessaire pour faire entériner ces lettres.*

Ce serait une dérogation aux usages de la chancellerie, très-difficile à obtenir. Son souverain m'a mandé qu'*en dernier lieu il a empêché une guerre qui allait embraser l'Europe.* Si cela

eſt, le miniſtère ſera bien aiſe de favoriſer un de ſes officiers ; mais enfin qui peut y compter ? Tout cela eſt bien étrange. Ma correſpondance aſſez vive avec ce ſouverain eſt plus étrange encore, et vous êtes témoin à Paris de choſes beaucoup plus étranges. J'attends donc, mais on meurt en attendant. Qu'il ſerait doux, avant ce moment, de venir tout courbé, tout ratatiné, ſans dents et ſans oreilles, revoir encore avec mes faibles yeux celui à qui je ſuis attaché depuis ſoixante et dix ans, et de me mettre aux pieds de madame d'*Argental ! V.* 1774.

## LETTRE CVII.

## A M. LE PRINCE DE LIGNE.

A Ferney, 19 d'octobre.

MONSIEUR LE PRINCE,

Le mourant de Ferney n'a pu faire ſa cour comme il aurait voulu à madame la comteſſe de *Mérode ;* il a même été privé de l'honneur d'aſſiſter à ſon ſouper et à ſa toilette. Voilà ce que c'eſt que d'avoir quatre-vingts ans. Si quelque choſe pouvait me conſoler dans mon

triſte état, ce ſerait le joli ouvrage dont vous
1774. m'avez honoré ; il eſt fait par un homme plein d'eſprit et de goût. Il a preſque ranimé mon ancienne paſſion pour un art dont j'ai été ſi long-temps idolâtre. J'ai été charmé d'y retrouver le mot *achève* de *la Motte*. J'étais à côté de lui à la première repréſentation de la pièce ; il ne s'en était point déclaré l'auteur : je lui dis à ce mot, il n'y a plus de ſecret, elle eſt de vous.

Je crois avoir deviné de même à pluſieurs traits l'auteur des *Lettres à Eugénie*.

Je viens de lire la lettre au prince de *Lichtenſtein ;* je ne connais rien du tout à l'art des généraux de l'empire. J'aimais mieux autrefois celui de mademoiſelle *Gauſſin ;* mais cette lettre me paraît un chef-d'œuvre en ſon genre. Je ſouhaite que de long-temps vous ne ſoyez à portée d'exercer un art ſi fatal et que vous louez ſi bien.

Agréez, monſieur le Prince, avec votre bonté ordinaire, le reſpect infini du vieux malade *V.*

## LETTRE CVIII. 1774.

### A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

24 d'octobre.

Mon cher ange, vos lettres attendriſſent mon cœur et le déchirent en deux. J'avais fait faire, au commencement de l'été, une petite voiture que j'appelais ma commode, et non pas ma dormeuſe. Je cours toujours en idée, de mon beau plateau entre le noir mont Jura et les effroyables Alpes, pour venir me mettre à l'ombre de vos ailes dans votre ſuperbe cabinet qui donne ſur les Tuileries. La nature et la deſtinée enchaînent mon petit corps, quand mon ame vole à vous. Je ne puis vous exprimer ma ſituation; il faudrait que j'aſſemblaſſe des médecins, des notaires, des procureurs, des maçons, des charpentiers, des laboureurs, des horlogers, qui vous prouveraient, papier ſur table, l'impoſſibilité phyſique de ſortir de mon trou. Vous êtes un ange bien conſolateur, un vrai paraclet, de vous être adreſſé à madame la ducheſſe d'*Enville* pour mon jeune homme qui brave chez moi, depuis ſix mois, ſes

1774. anciens aſſaſſins. Vous entreprenez ſa guériſon ; vous êtes le bon ſamaritain, vous ſecourez celui que les phariſiens ont aſſaſſiné. Son maître m'a toujours mandé qu'il déſeſpérait du ſuccès ; et moi j'en ſuis sûr, ſi vous vous en mêlez avec madame la ducheſſe d'*Enville*. Je ſens bien qu'il faut attendre ; mais pendant qu'on attend, tout change, et on meurt à la peine : cependant attendons. J'obtiendrai aiſément que votre protégé reſte encore ſix mois chez moi. Si je meurs, je vous le léguerai par mon teſtament.

Avez-vous dit à madame d'*Enville* que cette victime des phariſiens était chez moi ? ſait-elle que c'eſt par bonté pour moi, autant que par principe d'humanité et de juſtice, que vous lui avez recommandé cette affaire ? dois-je lui écrire pour la remercier et pour mettre à ſes pieds moi et mon jeune homme ?

J'ai peine à me retenir quand je vous parle de cette horrible aventure. Elle donne envie de tremper ſa plume dans du ſang plutôt que dans de l'encre.

Vous pouſſez encore vos bontés juſqu'à vous intéreſſer pour ma colonie. *Florian* l'embellit en y amenant une troiſième femme qu'il a épouſée chez madame de *Sauvigni*. Je lui ai bâti une petite maiſon qui reſſemble comme deux gouttes d'eau à un pavillon de

Marli, à cela près qu'il eſt plus joli et plus frais. Nous avons quatre ou cinq maiſons dans ce goût. Nous élevons une petite deſcendante de *Corneille*, âgée de dix ans, que nous avons vu naître. Nous ſommes occupés à encourager cinq ou ſix cents artiſtes qui ſeront très-utiles, ſi M. *Turgot* les ſoutient, et qui, à la lettre, me réduiront à la mendicité, s'il les abandonne. 1774.

Voilà mon état à quatre-vingts ans, ſans avoir exagéré d'un ſeul mot dans ma lettre.

M. *Turgot* ne m'a point écrit, mais il a écrit à une autre perſonne qu'à ma conſidération il venait de faire du bien à un frère de feu *Damilaville*. Il m'a fait dire auſſi qu'il avait entre les mains la requête de ma colonie ; et je vois qu'il daigne y ſonger, puiſqu'elle n'eſt pas encore dévorée par les fermiers ou directeurs. On nous laiſſe tranquilles juſqu'à préſent. J'attendrai le réſultat de ſes bontés.

Je préſume que vous verrez M. *Turgot* à Fontainebleau, et que vous pourrez, mon cher ange, lui dire en général quelques mots qui réveilleront ſon attention pour un établiſſement digne en effet d'être protégé par lui.

Voilà deux miniſtres qui ſont venus tous deux chez moi ; l'un eſt M. *Bertin*, l'autre M. *Turgot*. Puiſſent-ils s'en reſſouvenir, non

1774. pas pour favoriſer ma perſonne, mais pour le bien de la choſe ! elle en vaut la peine, quoique ce ne ſoit qu'un point ſur la carte.

Je ſuis perſuadé que vous êtes bien avec M. de *Maurepas*. Vous avez des droits à ſon amitié, et encore plus à ſon eſtime. Je ne crois pas que ma liaiſon indiſpenſable avec un homme auquel je ſuis attaché depuis cinquante années, et dont il n'était pas l'ami intime, lui ait donné pour moi une haine bien marquée. Je ne crois pas, non plus, qu'il me favoriſe beaucoup ; vous ne croyez pas auſſi qu'il ait pour moi la plus vive tendreſſe. Je préſume ſeulement qu'il a de trop grandes affaires, et qu'il a l'ame trop noble pour ne me pas laiſſer mourir en paix.

Me voilà, mon cher ange, à l'âge de quatre-vingts ans, un peu perclus, un peu ſourd, un peu aveugle, aſſez embarraſſé dans mes affaires, n'ayant du gouvernement qu'un carré de parchemin, ne demandant rien pour moi, ne déſirant rien que de vous voir, vous ſouhaitant, à vous et à madame d'*Argental*, ſanté et amuſement, mettant toujours ma frêle exiſtence à l'ombre de vos ailes, vous reſpectant de toutes mes forces, vous aimant de tout mon cœur.

Croiriez-vous que je viens de recevoir des vers français d'un fils du comte de *Romanzof*,

vainqueur des Turcs, et que, parmi ces vers, il y en a de très-beaux, remplis surtout de la philosophie la plus hardie, et telle qu'elle convient à un homme qui ne craint ni le mufti ni le pape? Cela me confirme dans l'opinion que j'ai toujours eue qu'*Attila* était un homme très-aimable et un fort joli poëte. 1774.

## LETTRE CIX.

### A M. VERNES, *à Genève.*

28 d'octobre.

Le petit ouvrage en vers du jeune comte de *Romanzof*, est un *Dialogue entre Dieu et le père Hayet récollet*, l'un des auteurs du *Journal chrétien.*

*Hayet* prêche à DIEU l'intolérance; DIEU lui répond qu'il n'a point de bastille, et qu'il ne signe jamais de lettres de cachet. *Hayet* lui dit :

Ciel, que viens-je d'entendre! ah, ah, je le vois bien
Que vous-même, Seigneur, vous ne valez plus rien.

Je ne crois pas que *Palard* soit fort au fait des affaires de Rome. Il faut croire plutôt un ancien ami du pape (frère *François*) qui dit

avoir entendu de ſa bouche : *Io moro*, *sò*
1774. *perchè moro*, *sò dà chè moro*, *baſta coſi*.

Frère *François*, confident et domeſtique de *Ganganelli*, eſt mort de la même maladie de ſon maître.

Le vieux malade fait mille complimens à M. *Vernes*.

## LETTRE CX.

### A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

7 de novembre.

En liſant votre lettre du 30 d'octobre, mon cher ange, je ſuis prêt à voler vers vous, mais donnez-moi des ailes. Mes plus fortes chaînes ſont celles qui me retiennent dans mon lit où je ne dors point. Je ſuis près de ma ſalle à manger où je ne mange point; je vois mon jardin où je ne me promène point; j'ai autour de moi des ſociétés dont je ne jouis point; j'ai la paſſion la plus forte de venir au coin de votre feu, et ce n'eſt qu'une paſſion très-malheureuſe.

Je ſuis pénétré de tout ce que vous daignez faire pour mon jeune homme. Son ſouverain m'écrit qu'il l'a recommandé à ſon miniſtre,

et je compte sur vous plus que sur tous les ministres du monde. J'écrirai bien certainement à madame la duchesse d'*Enville* et à madame *du Deffant*. Heureusement rien ne presse encore ; nous aurons tout le temps de nous déterminer ou à demander une grâce, ce qui me paraît très-triste et très-honteux, ou à soutenir le procès, ce qui me paraît noble et convenable. *Linguet*, qui dans cette affaire donna un mémoire pour plusieurs accusés, pourrait être consulté ; mais il s'est brouillé bien indiscrétement avec monsieur d'*Alembert*. Mon neveu d'*Ornoi* n'est que médiocrement au fait de la procédure. J'en ai une entre les mains, mais j'ignore si elle est complète. Tout ce que je sais bien certainement, c'est qu'il n'y a qu'un seul témoin d'un délit un peu grave ; que ce témoin n'est pas oculaire ; que ce témoin était un enfant intimidé, que son enfance même a fait mettre hors de cour. *Linguet*, qui est du pays, pourrait seul donner des indications. Est-il encore avocat ? reprendra-t-il cette profession sous l'ancien parlement ? attendons, encore une fois ; mais on meurt à force d'attendre. 1774.

S'il s'agissait des *Sirven*, des *Calas*, des *Montbailli*, je paraîtrais bien hardiment, je soulèverais le ciel et la terre ; mais ici le ciel et la terre seraient contre moi. Je dois me

taire ; je dois travailler fortement, et me
1774. cacher ſoigneuſement.

Je ſuppoſe que cette affaire irait aux chambres aſſemblées, attendu que votre protégé eſt gentilhomme. Je ſuppoſe encore qu'il faudrait des lettres d'attribution du garde des ſceaux au parlement, pour ne point paſſer par la juridiction d'une petite ville ſubalterne, remplie d'animoſité, de haine de familles, de ſuperſtition, et ſurtout d'ignorance.

Je ſuppoſe encore que ces lettres d'attribution ne ſeraient pas difficiles à obtenir, puiſque l'affaire a été jugée en dernier reſſort par le parlement, et qu'il ne s'agit que de purger une contumace à ce parlement même; mais il s'agit de purger cette contumace après le temps preſcrit par les ordonnances, et c'eſt ſur quoi il faut des lettres du grand ſceau.

Toutes les affaires ſont épineuſes, et celle-ci plus qu'une autre. Je demande à la nature un peu de force pour ne pas ſuccomber dans le travail que cette entrepriſe m'impoſera. Mon repos eſt troublé par plus d'un orage, comme ma ſanté eſt exterminée par plus d'une maladie.

Je me mets à l'ombre de vos ailes, mes divins anges, déſeſpéré de n'y être que de loin. Je peux mourir à la peine, mes derniers ſentimens ſeront pour vous.

LETTRE

## LETTRE CXI. 1774.

## A M. DE CHAMPFORT.

A Ferney, 16 de novembre.

MONSIEUR,

QUAND M. de *la Harpe* m'envoya ſon bel *Eloge de la Fontaine*, qui n'a point eu le prix, je lui mandai qu'il fallait que celui qui l'a emporté fût le diſcours le plus parfait qu'on eût vu dans toutes les académies de ce monde. Votre ouvrage m'a prouvé que je ne me ſuis pas trompé. Je bénis DIEU, dans ma décrépitude, de voir qu'il y ait aujourd'hui des genres dans leſquels on eſt bien au-deſſus du grand ſiècle de *Louis XIV;* ces genres ne ſont pas en grand nombre, et c'eſt ce qui redouble l'obligation que je vous ai. Je vous remercie, du fond de mon cœur uſé, de tous les plaiſirs nouveaux que votre ouvrage m'a donnés; tout ce que je peux vous dire, c'eſt que *la Fontaine* n'aurait jamais pu parler d'*Eſope* et de *Phèdre* auſſi bien que vous parlez de lui.

A propos, Monſieur, vous me reprochez,

1774 mais avec votre politeſſe et vos grâces ordinaires, d'avoir dit que *la Fontaine* n'était pas aſſez peintre. Il me ſouvient en effet d'avoir dit autrefois qu'il n'était pas un peintre auſſi fécond, auſſi varié, auſſi animé que l'*Arioſte*, et c'était à propos de *Joconde ;* j'avoue mon héréſie au plus aimable prêtre de notre Egliſe.

Vous me faites ſentir plus que jamais combien *la Fontaine* eſt charmant dans ſes bonnes fables ; je dis dans les bonnes, car les mauvaiſes ſont bien mauvaiſes : mais que l'*Arioſte* eſt ſupérieur à lui et à tout ce qui m'a jamais charmé, par la fécondité de ſon génie inventif, par la profuſion de ſes images, par la profonde connaiſſance du cœur humain, ſans faire jamais le docteur, par ces railleries ſi naturelles dont il aſſaiſonne les choſes les plus terribles ! J'y trouve toute la grande poëſie d'*Homère* avec plus de variété, toute l'imagination des *Mille et une nuits*, la ſenſibilité de *Tibulle*, les plaiſanteries de *Plaute*, toujours le merveilleux et le ſimple. Les exordes de tous ſes chants ſont d'une morale ſi vraie et ſi enjouée ! N'êtes-vous pas étonné qu'il ait pu faire un poëme de plus de quarante mille vers, dans lequel il n'y a pas un morceau ennuyeux, et pas une ligne qui pèche contre la langue, pas un tour forcé,

pas un mot impropre, et encore ce poëme est tout en stances ? 1774.

Je vous avoue que cet *Arioste* est mon homme, ou plutôt un Dieu, comme disent messieurs de Florence, *il divin' Arioſto*. Pardonnez-moi ma folie. *La Fontaine* est un charmant enfant que j'aime de tout mon cœur ; mais laissez-moi en extase devant messer *Ludovico* qui d'ailleurs a fait des épîtres comparables à celles d'*Horace*. *Multæ ſunt manſiones in domo patris mei*, il y a plusieurs places dans la maison de mon père : vous occupez une de ces places. Continuez, Monsieur, réhabilitez notre siècle ; je le quitte sans regret. Ayez surtout grand soin de votre santé. Je sais ce que c'est que d'avoir été quatre-vingts et un ans malade.

Agréez, Monsieur, l'estime sincère et les respects du vieux bon homme *V.*

Je suis toujours très-fâché de mourir sans vous avoir vu.

1774.

## LETTRE CXII.

### A M. D'ORNOI.

A Ferney, 20 de novembre.

Vous êtes, mon cher ami, un très-bon rapporteur, et vous feriez un excellent avocat général. Ce n'eſt pas une petite affaire de rédiger neuf édits qu'on a entendu lire rapidement. Je crois en général que les neuf édits ſeront très-bien reçus du public, et même de votre compagnie.

Vous voilà rendu aux vœux de tout Paris. Vous voilà dans votre place, et c'eſt le point principal. Vous ſerez toujours le boulevart de la France contre les entrepriſes de Rome. Vous donnerez la régence du royaume dans les occaſions qui, Dieu merci, ne ſe préſenteront de plus de cent ans. Enfin vous n'avez d'autre contrainte que celle de ne point faire de mal dans quelques circonſtances délicates où vous en pourriez faire. Il eſt ſi beau, à mon gré, de rendre la juſtice; c'eſt une fonction ſi noble, ſi difficile et ſi reſpectable par ſes difficultés mêmes, que ce n'eſt point l'acheter trop cher par quelques légères privations.

Je vous remercie, mon cher ami, de votre

beau rapport ; je ne vous importunerai pas encore de l'affaire de notre jeune homme pour laquelle vous vous intéreſſez. Il continue à nous plaire à tous : ſa modeſtie et ſa ſageſſe ne ſe démentent point. 1774.

M. *Turgot*, qui a couché huit ou dix jours aux Délices, il y a bien long-temps, voudra bien lui accorder ſa protection. Nous en trouverons beaucoup à la cour ; mais vous nous ſerez plus néceſſaire que perſonne dans votre corps. Je voudrais pouvoir le mener moi-même à Paris, et venir vous embraſſer ; mes quatre-vingts ans et mes maladies me retiennent. Je vois la mort de bien près ; mais je vous avoue que je ſerais fâché de mourir ſans avoir pu rendre à ce jeune infortuné les ſervices que l'humanité lui doit. J'ai quelques pièces du procès, mais je ne les ai pas toutes. Je les demande, je les attends de ſa famille. Réſervez-moi votre appui et vos ſoins généreux, pour le temps où il faudra qu'il ſe préſente. Son ſouverain a écrit pour le faire recommander par le miniſtre qu'il a en France. J'eſpère que la meilleure recommandation ſera dans les pièces du procès. Alors il faudra, je crois, des lettres d'attribution au parlement pour le juger : ſinon il faudrait des lettres de grâce, ce que je n'aime point du tout, parce que grâce conſtate crime.

1774. Adieu, mon cher ami ; vous allez juger, Paris va ſe réjouir, et je vais ſouffrir. Je vous embraſſe très-tendrement ; votre pareſſeuſe tante en fait autant.

## LETTRE CXIII.

### A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

24 de novembre.

Mon cher ange, il faut premièrement que madame d'*Argental* affermiſſe ſa ſanté contre la rigueur de l'hiver ; pour moi, je ne ſors de ma chambre de quatre mois. Tout ce que je crains, c'eſt de mourir avant que l'affaire du jeune homme ſi digne de vos bontés ſoit entamée. Il faut avoir toutes les pièces du procès, ſans en excepter une, après quoi on prendra le parti que votre prudence et celle des autres ſages jugeront le plus convenable.

J'écris à madame la ducheſſe d'*Enville*. Je vous prie de lui demander à voir ma lettre, et de me dire ſi la vivacité de ma jeuneſſe ne m'a pas emporté un peu trop loin. Elle pardonnera ſans doute à un cœur ſenſible, auſſi pénétré de ſa généroſité que des abominables horreurs dont je lui parle.

Je vais écrire à madame *du Deffant ;* j'écrirai

auſſi à M. de *Goltz*. M. de *Condorcet* dit qu'il aura les pièces à Paris. Je fais mille efforts pour les avoir d'Abbeville ; ce que j'en ai n'eſt pas ſuffiſant, et on ne peut rien haſarder ſans ce préalable. 1774.

M. *Turgot* nous protégera, et certainement nous ne le compromettrons point. J'aimerais mieux mourir ( et ce n'eſt pas coucher gros ) que d'abuſer de ſon nom et de ſes bontés ; il doit en être bien perſuadé ; et quand mon cher ange le verra, il le confirmera dans cette ſécurité.

Si vous me demandez ce que je fais dans les intervalles que me laiſſe cette épineuſe et exécrable affaire, vous le ſaurez bientôt, mon cher ange, et vous verrez ce que peut encore un jeune homme de quatre-vingts et un ans, quand il veut vous amuſer et vous plaire.

Je ne ſais ſi d'*Ornoi*, dans ces commencemens, aura le temps de prendre des meſures avec vous pour la réſurrection de notre jeune homme. Rien ne preſſe encore ; il faut attendre que la procédure arrive. Vous croyez bien que je ne paraîtrai pas m'en mêler ; mes ſervices ſecrets ſont néceſſaires, mais mon nom eſt à craindre.

Je voudrais bien que vous puſſiez rencontrer M. le marquis de *Condorcet* et cauſer avec lui ſur cet événement infernal.

1774. Quoi qu'il arrive, cette entrepriſe coûtera beaucoup et a déjà coûté : mais on ne peut mieux employer ſon argent. Vous m'avez mis, par votre attention charmante, en état de faire ce que l'humanité exige de moi. Plût à Dieu que M. le maréchal de *Richelieu* voulût en uſer comme vous. Il me doit beaucoup. Son intendant me mande que l'affaire de madame de *Saint-Vincent* l'empêche de me ſoulager. Cette affaire eſt bien déſagréable ; il valait mieux peut-être s'accommoder avec la famille pour quelque argent, ce qui eût été très-facile, que de s'expoſer à ſoixante et dix-huit ans aux diſcours de tout Paris et de l'Europe, et ſurtout de pluſieurs gens de lettres très-accrédités qui ſe plaignent de lui, et qui ne pardonnent point : cela me fâche. Le marquis de *Vence* l'appelle dans ſes lettres l'*antique Alcibiade ;* c'eſt un nom que je lui avais donné dans mes goguettes, quand il n'était point antique. Le ſarcaſme retombe un peu ſur moi, et cela me fâche encore.

Les enquêtes de Paris ſont fâchées auſſi, mais la grand'chambre doit être bien aiſe. Le grand conſeil me paraît demander de petites modifications néceſſaires. Je me trouve entre mon neveu *Mignot* et mon neveu d'*Ornoi*. Je les aime tous deux, parce qu'ils ont tous deux l'ame très-honnête. J'aime la beſogne de

de M. de *Maurepas*, dans cet arrangement difficile. Il a rempli les vœux du public ; et, en rétabliſſant le parlement il n'a donné aucune atteinte à l'autorité royale. Voilà certainement l'aurore d'un beau règne. M. de *Maurepas* commence mieux que le cardinal de *Fleüri ;* c'eſt qu'il a plus d'eſprit, qu'il eſt plus gai, et qu'il n'eſt point prêtre. 1774.

On dit qu'*Henri IV* va paraître à la fois à la comédie italienne et à la françaiſe, comme ſur le Pont-neuf. La nation ſera toujours très-drôle, et il eſt bon de lui laiſſer en cela ſes coudées franches.

Adieu, mon très-cher ange ; le grand point eſt que madame d'*Argental* ſe porte bien. Je fais mille vœux pour ſa ſanté ; mais à quoi les vœux d'un blaireau des Alpes peuvent-ils ſervir ? Ceux de l'univers entier ne ſervent pas d'un clou à ſoufflet.

1774.

## LETTRE CXIV.

### A MADAME

### LA MARQUISE DU DEFFANT.

24 de novembre.

J'ai encore cette fois-ci, Madame, un bon thème pour vous écrire. Ce thème n'eſt ni le parlement, ni le grand conſeil, ni la conduite noble et ſage du miniſtère dans cette affaire épineuſe : ce thème n'eſt point *Orphée* ou *Azolan*, et les doubles croches de la muſique nouvelle. Ce n'eſt point *Henri IV* qui va paraître, dit-on, à la comédie françaiſe et à l'italienne, comme ſur le Pont-neuf, au milieu de ſon peuple. Je ſouhaite qu'il y paraiſſe avec beaucoup d'eſprit, car il en avait : il feſait de ces reparties que la poſtérité n'oubliera jamais ; et ſans doute on ne fera pas dire à *Henri IV* des choſes communes. Mon thème n'eſt pas le ſacre du roi à Rheims, car il eſt né tout ſacré, et il n'a pas beſoin d'être oint pour être très-cher à toute la nation. Mon thème n'eſt point non plus mon départ pour Paris, pour venir vous voir et

vous entendre, attendu que je ne puis ſortir de mon lit avec mes quatre-vingts et un ans, douze pieds de neige, et perdant mes yeux et mes oreilles. Je voudrais vous demander ſi vous ſerez aſſez heureuſe cet hiver pour jouir de la ſociété de madame la ducheſſe de *Choiſeul*. 1774.

Mais le principal ſujet de ma lettre eſt de vous remercier du fond de mon cœur et de toutes mes forces ( ſi j'ai des forces ), de l'humanité et de la bonté avec laquelle vous êtes entrée dans l'affaire dont M. d'*Argental* vous a parlé. Il me mande que vous voulez bien la ſolliciter auprès de madame la ducheſſe d'*Enville*. Je ſais qu'elle n'attend pas qu'on la prie, quand il s'agit de faire du bien ; c'eſt l'ame la plus généreuſe et la plus noble qui ſoit au monde. Les éloges que vous donnez à ſa belle action, Madame, ſeront ſa récompenſe ; car il en faut pour la vertu.

L'affaire qu'elle protége ne peut être encore ſur le tapis. Il y faut bien des préliminaires. Vous ſavez que dans ce monde-ci le mal arrive toujours à bride abattue ; le bien marche à pied, et eſt boiteux des deux jambes. Ce qu'on demande eſt aſſurément de la plus grande juſtice, mais cela ne ſuffit pas. Comme juſtice a beſoin d'aide, je n'en connais point de plus puiſſante que celle de madame la

—— ducheſſe d'*Enville*. L'affaire intéreſſe, ce me
1774. ſemble, toutes les familles. Il n'y a point de père et de mère dont les fils ne puiſſent être expoſés à la même aventure. Ces folies paſſagères, qu'on doit ignorer, arrivent tous les ans dans les régimens, dans toutes les garniſons. Vous ſavez de quoi il s'agit. Le jeune homme pour qui on s'emploie eſt entièrement innocent. Il eſt vrai que je ſuis un peu récuſable, et que je paſſe pour être bien indulgent ſur ces intérêts; mais qui ne l'eſt pas aujourd'hui? Ce ſiècle s'eſt un peu formé: on ne penſe plus comme on penſait au douzième ſiècle, ou plutôt comme on ne penſait pas.

Au reſte, vous croyez bien que je ne paraîtrai point dans cette affaire; il ne m'appartient pas de m'en mêler. Je ne vous écris, Madame, que pour vous remercier clandeſtinement, et pour vous dire que, de près ou de loin, je vous ſerai dévoué juſqu'au dernier moment de ma vie avec l'attachement le plus tendre et le plus reſpectueux. *V.*

# LETTRE CXV. 1774.

## A MADAME

## LA DUCHESSE D'ENVILLE.

26 de novembre.

MADAME,

J'AI appris par M. d'*Argental* l'action généreuſe que vous daignez faire, et je n'en ai point été ſurpris : il n'eſt pas dans votre nature d'agir autrement. Vous rendez un ſervice nouveau à l'innocence et à l'humanité entière. Pour moi, je dois me taire, me cacher et vous admirer.

J'attends les papiers néceſſaires. J'en ai aſſez pour être convaincu de la frivolité et du ridicule des accuſations. Le jugement atroce qui ne paſſa que de deux voix, eſt mille fois pire que celui des *Calas*. Il n'y avait pas certainement de quoi fouetter un page. Il eſt bien vrai qu'on n'avait pas ôté de loin ſon chapeau à des capucins, qu'on avait récité devant une ſeule perſonne les litanies de *Rabelais*, dédiées à un cardinal et imprimées avec privilége du roi. Il eſt vrai qu'on avait

1774. chanté une mauvaiſe chanſon de corps-de-garde, faite il y a cent ans : il eſt vrai encore qu'on avait récité l'*Ode à Priape* de *Piron*, que vous ne connaiſſez pas, Madame, et pour laquelle le feu roi avait donné à *Piron* une penſion de quinze cents livres ſur ſa caſſette.

Il n'y avait pas là de quoi condamner deux jeunes gentilshommes, d'environ dix-ſept ans, au plus épouvantable des ſupplices, de quoi leur faire ſubir la queſtion ordinaire et extraordinaire, de quoi leur couper la main qui n'avait pas ôté le chapeau devant des capucins pendant la pluie, de quoi leur arracher la langue avec des tenailles, de quoi jeter leurs corps, tout vivans, dans les flammes.

Un ſeul homme détermina les juges à être aſſaſſins et cannibales, afin de paſſer pour chrétiens. (*)

Je ne doute pas, Madame, que vous ne faſſiez entendre enfin la pitié, la raiſon, l'humanité, la juſtice ; tout cela eſt digne de vous, tout ſera votre ouvrage.

Je ſuis perſuadé que vous toucherez M. le comte de *Maurepas*. Il a l'ame noble et grande, comme vous ; il ſaura bien faire

(*) M. *Paſquier*.

réuſſir une ſi juſte entrepriſe, ſans ſe compromettre. On n'abuſera point de vos bontés; on ne fera aucune démarche avant d'avoir toutes les pièces néceſſaires. 1774.

Je me jette à vos pieds au nom de l'humanité.

Je ſuis avec le plus profond reſpect, &c.

## LETTRE CXVI.

### A M. LE BARON DE GOLTZ,

MINISTRE DU ROI DE PRUSSE, *à Paris.*

Le 7 de décembre.

MONSIEUR,

J'AI reçu de ſa majeſté le roi de Pruſſe une lettre pleine de bontés pour le ſieur de *Morival*, un de ſes officiers. Il joint à cette lettre celle que vous lui avez écrite le 6 de novembre. Je vois avec quelle généroſité vous voulez bien protéger ce jeune gentilhomme. Il eſt aſſurément bien digne de ce que vous daignez faire pour lui; il eſt plein de courage, de prudence et de vertu. Son unique ambition eſt de vivre et de mourir dans votre ſervice.

1774. Vous ſavez, Monſieur, ſon horrible aventure ; c'eſt un aſſaſſinat juridique, pire que celui des *Calas*. Plus ce jugement eſt atroce, plus on cache les pièces du procès. On nous fait eſpérer pourtant qu'enfin nous les obtiendrons. Alors nous nous jetterons entre vos bras ; et je me flatte que le nom du roi votre maître ſuffira, avec vos bons offices, pour obtenir la juſtice qu'on demande. S'il nous était poſſible de retirer du greffe ces malheureux parchemins, nous pourrions alors vous conjurer d'engager M. le comte de *Vergennes* à demander la communication de ces pièces à monſieur le garde des ſceaux, et nous ſaurions enfin préciſément ce que nous devons demander. Heureuſement rien ne preſſe encore. Le jeune homme s'occupe à mériter les bonnes grâces du roi, en apprenant les fortifications et l'art du génie. Il y fait des progrès étonnans ; il a levé des cartes de tout un pays avec une facilité ſurprenante. Je les envoie au roi par cet ordinaire.

J'oſe ajouter, Monſieur, que ſi ce jeune homme eſt aſſez heureux pour vous être préſenté, vous trouverez qu'il mérite les obligations qu'il vous a. Je joins mon extrême reconnaiſſance à la ſienne.

J'ai l'honneur d'être avec reſpect, &c.

## LETTRE CXVII. 1774.

### A M. LE COMTE DE MEDINI,

*Auteur d'une traduction de la Henriade en vers italiens.*

9 de décembre.

MONSIEUR,

Je n'oſe pas vous remercier dans votre belle langue, à laquelle vous prêtez de nouveaux charmes. D'ailleurs, ayant preſque perdu la vue à l'âge de quatre-vingts et un ans, je ne puis que dicter dans ma langue françaiſe qui eſt une des filles de la vôtre. Nous n'avons commencé à parler et à écrire qu'après le ſiècle immortel que vous appelez le *ſeicento :* je crois être dans ce *ſeicento*, en liſant l'ouvrage dont vous m'avez honoré. Votre poëme n'eſt pas une traduction, dont il n'a ni la roideur, ni la faibleſſe : il eſt écrit d'un bout à l'autre avec cette élégance facile qui n'appartient qu'au génie. Je ſuis perſuadé qu'en liſant votre Henriade et la mienne, on croira que je ſuis le traducteur.

Un mérite qui m'étonne encore plus, et

1774. dont je crois notre langue peu capable, c'eſt que tout votre poëme eſt compoſé en ſtances pareilles à celles de l'inimitable *Arioſto* et du grand *Taſſo*, ſon digne diſciple. Je voudrais que ma langue françaiſe pût avoir cette flexibilité et cette fécondité. Elle y parviendra peut-être un jour, puiſqu'elle eſt devenue aſſez maniable pour rendre les beautés de *Virgile* ſous la plume de M. *Delille;* mais nous n'avons pas les mêmes ſecours que vous. Il vous eſt permis de raccourcir ou d'alonger les mots ſelon le beſoin: les inverſions ſont chez vous d'un grand uſage. Votre poëſie eſt une danſe libre dans laquelle toutes les attitudes ſont agréables, et nous danſons avec des fers aux pieds et aux mains : voilà pourquoi pluſieurs de nos écrivains ont eſſayé de faire des poëmes en proſe : c'eſt avouer ſa faibleſſe, et non pas vaincre la difficulté.

Quoi qu'il en ſoit, je vous remercie, Monſieur, de m'avoir embelli en me ſurpaſſant. Je n'ai plus qu'un ſouhait à faire, c'eſt que vous puiſſiez paſſer par les climats que j'habite, lorſque vous irez revoir Mantoue, la patrie de *Virgile* notre prédéceſſeur et notre maître. Ce ſerait une grande conſolation pour moi d'avoir l'honneur de vous voir dans ma retraite, et de me féliciter avec vous que vous ayez éterniſé en vers italiens un

poëme français qui n'eſt fondé que ſur la raiſon et ſur l'horreur de la ſuperſtition et du fanatiſme. Je n'ai pu m'aider de la fable, comme ont fait ſouvent l'*Arioſte* et le *Taſſe*. La ſévérité et la ſageſſe de notre ſiècle ne le permettaient pas. Quiconque tentera parmi nous d'abuſer de leur exemple, en mêlant les fables anciennes ou tirées des anciennes à des vérités ſérieuſes et intéreſſantes, ne fera jamais qu'un monſtre. 1774.

J'ai l'honneur d'être, &c.

## LETTRE CXVIII.

### A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

9 de décembre.

Mon très-cher ange, pourquoi ne ſuis-je pas auprès de vous ? pourquoi ſuis-je dans mon lit, entre le mont Jura et les Alpes ? Hélas, vous voyez tout tomber à vos côtés. Reſtez, vivez, jouiſſez d'une ſanté qui eſt le fruit de votre ſageſſe et de votre tempérance. M. de *Thibouville* a le bonheur de vous tenir compagnie, et moi je ſuis à plus de cent lieues de vous. Je n'ai jamais ſenti ſi cruellement le triſte état où je ſuis réduit. Eſt-il poſſible qu'en étant près de perdre pour jamais

1774. ce que vous avez perdu, vous ayez pu penſer au jeune homme qui eſt ſi digne de votre protection, et même à ma colonie ?

Vous êtes ſi occupé de faire du bien, que vous ne pouviez vous empêcher de m'en parler dans le temps même où votre cœur était tout entier à vos douleurs et à vos regrets. Reſtez-vous dans votre belle maiſon ? pourrai-je enfin vous y voir à la fin de mars ? car il m'eſt abſolument impoſſible de remuer de tout l'hiver. Mais vivrai-je juſqu'à la fin de mars ? et qui peut compter ſur un ſeul jour ?

S'il y a des conſolations pour moi, je m'en donne une, c'eſt de travailler à un ouvrage ſingulier, que je fais principalement pour mériter votre ſuffrage et pour amuſer quelques-uns de vos momens. Je vous l'enverrai dans ſix ſemaines. Je m'imagine que ce ſera une petite diverſion pour vous. Cette idée adoucit mes peines ; madame *Denis* ſent avec moi toutes les vôtres. Nous vous plaignons, nous parlons de vous ſans ceſſe. M. de *Florian* entre vivement dans tous nos ſentimens ; M. et madame *Dupuits* les partagent. Notre petit officier pruſſien très-français, très-ſenſible, pénétré de ce que vous avez daigné faire pour lui, s'intéreſſe à vous comme s'il avait le bonheur de vous connaître : la reconnaiſſance eſt ſa principale vertu. Non, mon cher ange, je

n'ai jamais connu de jeune homme plus estimable de tout point, et des monstres ont osé..... Cette image affreuse me persécute jour et nuit. Je l'écarte pour remplir mon cœur uniquement de vous, pour vous dire que vous êtes ma consolation, et que je suis désespéré de ne pouvoir dans ce moment venir contribuer à la vôtre. Vivez, mon cher ange. *V.* 1774.

## LETTRE CXIX.

### AU MEME.

11 de décembre.

Je suis honteux, mon cher ange, et je me reproche bien de vous parler d'autre chose que de votre situation, de votre douleur, et des tristes détails qui doivent vous occuper; mais peut-être que le mémoire que je vous envoie, et que M. le marquis de *Villevieille* doit vous faire remettre, sera pour vous une diversion intéressante. Vous serez étonné, indigné et animé en le lisant. Vous encouragerez M. de *Goltz* à qui j'ai écrit. Vous pourrez lui faire lire ce mémoire qui doit faire le même effet sur son esprit que sur le vôtre et sur le mien. J'en fais tenir une copie à mon neveu d'*Ornoi*, et une autre à M. le marquis de *Condorcet*.

1774. Nous avons tout le temps de prendre nos mesures. J'ose être sûr du succès, quand vous aurez le temps de recommander cette affaire si digne de vos bontés, et si intéressante pour l'humanité entière. Je crains de vous presser, et que vous ne pensiez que je vous presse. Je crains que vous ne quittiez vos propres affaires pour celle-ci. Gardez-vous-en bien ; réservez-la pour un moment de loisir.

Je vous adore, mon cher ange.

## LETTRE CXX.

### A M. LE MARQUIS D'ARGENCE DE DIRAC.

A Ferney, 12 de décembre.

Mes neiges, Monsieur, mes quatre-vingts ans, et mes douleurs continuelles, ne m'ont pas permis de vous parler plutôt de vos plaisirs. Le récit que vous m'en faites m'a bien consolé. Je vois que les talens se sont rassemblés chez vous. Jouissez long-temps d'une vie si dignement occupée. Vous êtes dans un beau climat, et je suis actuellement en Laponie. Le hameau que vous avez vu, est devenu une jolie petite ville ; mais il y fait froid comme à Archangel.

Il eſt bien triſte, je vous l'ai dit plus d'une fois, que les gens qui penſent de même, ne demeurent pas dans les mêmes lieux. Quelques maiſons que j'ai bâties dans ma colonie, ſont habitées par des perſonnes dignes de vous connaître. Elles me font ſentir tout ce que j'ai perdu par votre éloignement. Vous avez fait une plus grande perte, en n'ayant plus M. *Turgot* pour intendant; mais la France y a gagné. Vous avez la conſolation de voir les commencemens d'un règne juſte et heureux. 1774.

Meſſieurs vos enfans ont les plus belles eſpérances, et feront la conſolation de votre vie. Je vais bientôt finir la mienne, mais ce ſera en vous aimant. *V.*

## LETTRE CXXI.

### A M. DE LA LANDE.

19 de décembre.

Je commence, Monſieur, par vous remercier de tout mon cœur des volumes d'aſtronomie (*) que vous voulez bien me promettre. Il eſt vrai que je ſuis preſque aveugle l'hiver, et

(*) *Aſtronomie* en trois volumes in-4°, par M. de *la Lande*.

1774. et que je ne ſuis pas fait pour les obſervations, mais je vous dirai avec *Keil :*

Thus wi frons heaven remote to heaven shallmore
With ſtrenght' of mind, and tread the abiſs abore.

J'ai *Keil* et *Grégori*, il ne me manque que vous. Je n'aurais pas abandonné ce genre d'étude, ſi j'avais pu me flatter d'y réuſſir comme vous. A propos d'aſtronomie, vous m'avouerez que, ſi on a admiré les oreris d'Angleterre (*) qui ne ſont qu'une miſérable petite copie du grand ſpectacle de la nature, on doit, à plus forte raiſon, admirer l'original ; et que *Platon* n'était pas un ſot, lorſqu'en mépriſant et en déteſtant toutes les ſuperſtitions des hommes, il avouait qu'il exiſte un éternel géomètre.

Je ne m'étonne point que des fripons engraiſſés de notre ſang, ſe déclarent contre M. *Turgot*, qui veut le conſerver dans nos veines ; et que, lorſqu'on nous ſaigne, ce ſoit pour l'Etat et non pour des financiers. M. *Turgot* eſt d'ailleurs le protecteur de tous les arts, et il l'eſt en connaiſſance de cauſe. C'eſt un eſprit ſupérieur et une très-belle ame. Malheur à la France, s'il quittait ſon poſte !

(*) Eſpèce de planétaire ou de machine qui repréſente les mouvemens des planètes.

S'il

S'il m'eſt permis, à mon âge, de m'intéreſſer aux affaires de ce monde, je dois être bien content que M. de *Baquencourt* ſoit notre intendant. C'eſt lui qui fut le rapporteur, aux requêtes de l'hôtel, de l'abominable procès des *Calas ;* c'eſt lui qui entraîna toutes les voix, et qui vengea la nature humaine, autant qu'il le pouvait, de l'abſurde barbarie des *Pilates* de Touloufe. 1774.

J'aime fort S^te *Geneviève ;* mais je voudrais qu'on bâtît une belle ſalle pour S^t *Racine*, S^t *Corneille* et S^t *Molière.*

A l'égard de S^t *Henri IV*, qu'on voulut aſſaſſiner tant de fois, que *Grégoire XIII* déclara génération bâtarde et déteſtable, et à qui le pape *Clément VIII* donna le fouet ſur les feſſes des cardinaux *du Perron* et d'*Oſſat*, contre lequel les *Frérons* de ce temps-là écrivirent des volumes d'injures, qu'on tua enfin dans ſon carroſſe au milieu de ſes amis ; à l'égard, dis-je, de ce *Henri IV*, qu'on ne connaît bien que depuis une trentaine d'années, ce n'eſt pas aux marionnettes qu'il faudrait l'adorer (*), mais dans la cathédrale de Paris.

Adieu, Monſieur ; les habitans de mon déſert déſirent paſſionnément d'avoir l'honneur de vous revoir, quand vous reviendrez

(*) On jouait alors *Henri IV* ſur pluſieurs théâtres de Paris.

1774. dans notre voiſinage. Conſervez vos bontés pour le vieux malade qui vous eſt tendrement attaché.

## LETTRE CXXII.

### A M. AUDIBERT, *à Marſeille.*

A Ferney, le 19 de décembre.

Si vous avez, Monſieur, connu le froid à Marſeille au mois de novembre, vous devez actuellement avoir trop chaud. Voilà comme la nature eſt faite. Il y a autant de variation dans les têtes de Paris, que nous en éprouvons dans les ſaiſons. Vous ſavez à préſent, ou vous ſaurez bientôt, avec quelle reconnaiſſance le parlement fait des remontrances au roi contre l'édit qui l'a reſſuſcité.

J'apprends qu'il y a une forte cabale de quelques financiers contre M. *Turgot.* Cela ſeul ferait ſon éloge, et ne cauſera pas ſa perte. La France ſerait trop à plaindre, ſi un homme d'un mérite et d'une vertu ſi rare ceſſait d'être à la tête des affaires.

Vous avez eu la bonté, Monſieur, de me faire toucher quelquefois un peu d'argent, je vous demande aujourd'hui une autre grâce; elle eſt un peu plus conſidérable : c'eſt de me

conſerver la vie en m'envoyant un petit quartaut du meilleur vin de Frontignan. Ne le dites pas à ceux qui me payent des rentes viagères. Ce ſera une petite extrême-onction que vous aurez la bonté de me donner. Je vous ferai tenir l'argent par Lyon ou par Genève, comme il vous plaira. Si vous me refuſez, je ſuis homme à venir chercher moi-même du vin muſcat à Marſeille, car je ne puis plus tenir aux neiges du mont Jura. 1774.

Agréez, Monſieur, les ſincères remercîmens, &c.

## LETTRE CXXIII.

### A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

23 de décembre.

Mon cher ange, vous paſſez bien rapidement par de triſtes épreuves. Votre lettre, que la douleur a écrite, pénètre mon cœur. Je ſavais bien que M. de *Félino* était un homme d'un rare mérite; mais j'ignorais que vous fuſſiez lié avec lui d'une amitié ſi tendre. La mort vous a donc tout enlevé, frère, femme, amis. Je vous vois preſque ſeul; je ne ſuis pas

1774. fait assurément pour remplir ce vide effroyable. Je partirais sur le champ, si j'avais la force de me traîner. Que je volerais vîte vers vous ! que je partagerais tous vos sentimens ! je ne voudrais exister dans un coin de Paris que pour être uniquement à vos ordres. Mon cher ange, vous êtes malheureux par votre cœur. Votre douleur même porte avec elle la plus flatteuse des consolations, le secret témoignage de ne souffrir que parce que vous avez une belle ame. Pour moi, je souffre de la tête aux pieds dans mon pauvre corps, et mon esprit est à la torture par ma situation, par le combat continuel entre le désir de venir me jeter entre vos bras, et l'impuissance actuelle de m'y rendre.

Occupez-vous beaucoup, mon cher ange ; je ne connais que ce remède dans l'état où vous êtes ; je suis malade dans mon lit, à quatre-vingts ans passés, au milieu des neiges ; je m'occupe, et cela seul me fait vivre.

Je vous enverrai, au mois de janvier, un petit résultat d'une partie de mes occupations. J'ose penser qu'il vous amusera, vous et M. de *Thibouville* qui vous tient, je crois, compagnie. Mais vous avez des soins plus importans qui font diversion à vos chagrins ; votre place même est pour vous une nécessité de vous distraire. Vous avez M. le duc de *Praslin*

qui a beſoin de vous autant que vous avez beſoin de lui, et à qui je vous prie de préſenter mon reſpectueux et tendre attachement. D'ailleurs, y a-t-il quelqu'un dans la bonne compagnie de Paris qui n'ambitionne le bonheur de vivre avec vous? 1774.

J'oſe compter, parmi les objets qui pourront occuper votre ame noble et ſenſible, l'affaire du jeune homme pour qui vous prenez un ſi juſte intérêt. J'ignore ſi vous voyez quelquefois madame la ducheſſe d'*Enville*. Je ſuis pénétré de ſes bontés. Elle me parle d'une grâce, c'était en effet à quoi ſe bornait d'abord le très-eſtimable infortuné qu'elle daigne protéger; mais je ne veux point de grâce, je veux abſolument juſtice, et une juſtice complète. Je n'ai qu'un ſeul co-accuſé à craindre et à diriger; mais c'eſt un imbécille timide, qui d'ailleurs eſt à cent cinquante lieues de moi. Ce pauvre garçon eſt le ſeul obſtacle qui m'arrête. J'entrerai avec vous dans tous ces détails, quand vous ſerez un peu plus en état de vous y prêter, et quand il ſera temps de purger la contumace: ce ſera alors l'affaire la plus ſimple, la plus aiſée et la plus prompte, comme la plus juſte. C'eſt au parlement même qu'elle doit être jugée, et mon neveu d'*Ornoi* peut y ſervir plus que tous les miniſtres et que toute la cour. Tout cela demande un peu

—— de temps : je crois même que le parlement a
1774. maintenant des affaires plus preſſées. Nous verrons bientôt ſi ſes remontrances plairont fort à la cour : nous verrons ſi on ſera content que le premier effet des grâces infinies du roi ait été de s'en plaindre.

Mon très-cher ange, je mets toutes vos douleurs avec les miennes dans mon cœur. Ce cœur eſt en pièces, les pièces ſont à vous. Je vous embraſſe de mes très-faibles bras. *V.*

## LETTRE CXXIV.

### AU MEME.

30 de décembre.

Ah, mon cher ange, mon cher ange ! il faut que je vous gronde. M. de *Thibouville*, M. de *Chabanon*, madame *du Deffant*, m'apprennent que je venais vous voir au printemps. Oui, j'y veux venir, mais...

Je n'y vais que pour vous, cher ange que vous êtes ; je ne puis me montrer à d'autres qu'à vous. Je ſuis ſourd et aveugle, ou à peu-près. Je paſſe les trois quarts de la journée dans mon lit, et le reſte au coin du feu. Il faut que j'aye toujours ſur la tête un gros

bonnet, ſans quoi ma cervelle eſt percée à jour. Je prends médecine environ trois fois par ſemaine ; j'articule très-difficilement, n'ayant pas, Dieu merci, plus de dents que je n'ai d'yeux et d'oreilles. 1774.

Jugez, après ce beau portrait qui eſt très-fidelle, ſi je ſuis en état d'aller à Paris in fiochi. Je ne pourrais me diſpenſer d'aller à l'académie, et je mourrais de froid à la première ſéance.

Pourrais-je fermer ma porte, n'ayant point de portier, à toute la racaille des poliſſons, ſoi-diſant gens de lettres, qui auraient la ſotte curioſité de venir voir mon ſquelette ? et puis, ſi je m'aviſais, à l'âge de quatre-vingts et un ans, de mourir dans votre ville de Paris, figurez-vous quel embarras, quelles ſcènes et quel ridicule ! Je ſuis un rat de campagne qui ne peut ſubſiſter à Paris que dans quelque trou bien inconnu ; je n'en ſortirais pas dans le peu de ſéjour que j'y ferais. Je n'y verrais que deux ou trois de vos amis, après qu'ils auraient prêté ſerment de ne point déceler le rat de campagne aux chats de Paris. J'arriverais ſous le nom d'une de mes maſures, appelée terre, de ſorte qu'on ne pourrait m'accuſer d'avoir menti, ſi j'avais le malheur inſupportable d'être reconnu.

Gardez-vous donc bien, mon cher ange,

—— d'autoriſer ce bruit affreux que je viens vous
1774. voir au printemps. Dites qu'il n'en eſt rien, et je vais mander bien expreſſément qu'il n'en eſt rien.

Cependant conſolez-vous de vos pertes, jouiſſez de vos nouveaux amis, de votre conſidération, de votre fortune, de votre ſanté, de tout ce qui peut rendre la vie ſupportable. Vous êtes bien heureux de pouvoir aller au ſpectacle; c'eſt une conſolation que tous vos vieux magiſtrats ſe refuſent, je ne ſais pourquoi; c'était celle de *Cicéron* et de *Démoſthène*. Notre parterre de la comédie n'eſt rempli que de clercs de procureurs et de garçons perruquiers : nos loges ſont parées de femmes qui ne ſavent jamais de quoi il s'agit, à moins qu'on ne parle d'amour. Les pièces ne valent pas grand'choſe, mais je n'en connais pas de bonne depuis *Racine ;* et avant lui il n'y a qu'une quinzaine de belles ſcènes, tout au plus ; mais je ne veux pas ici faire une diſſertation.

Mon jeune homme m'occupe beaucoup. Si je puis parvenir ſeulement à écarter un témoin imbécille et très-dangereux, je ſuis sûr qu'il gagnera ſon procès tout d'une voix. Il faudrait un avocat au conſeil bien philoſophe, bien généreux, bien diſcret, qui prît la choſe à cœur, et qui ſignât une requête au garde

des

des ſceaux, pour obtenir la liberté de ſe mettre en priſon, et de ſe faire pendre, ſi le cas y échoit. Ces lettres du ſceau, après les cinq ans de contumace, ne ſe refuſent jamais. Laiſſons paſſer les fadeurs du jour de l'an et le tumulte du carnaval, après quoi nous verrons à qui appartiendra la tête de cet officier. Son maître commence à prendre la choſe fort à cœur, mais non pas ſi chaudement que moi. Je regarde ſon procès comme la choſe la plus importante, et qui peut avoir les ſuites les plus heureuſes; mais il faut que d'*Ornoi* m'aide. Ce ſera à lui de diſpoſer les choſes de façon que rien ne traîne, et que ce ne ſoit qu'une affaire de forme. Je vais travailler de mon côté à écarter ce ſot témoin, ſeul obſtacle qui m'embarraſſe; ſi je ne réuſſis pas dans cette entrepriſe très-ſérieuſe, je parviendrai du moins à procurer quelque fortune à cet officier auprès de ſon maître. Les *Frérons* et les *Sabotiers* ne m'empêcheront pas de faire du bien tant que je vivrai. 1774.

Adieu, mon cher ange; amuſez-vous, ſecouez-vous, occupez-vous, aimez toujours un peu le plus vieux, ſans contredit, de tous vos ſerviteurs, qui vous aimera tendrement tant qu'il aura un ſouffle de vie.

1774.

## LETTRE CXXV.

### A MADAME

### LA MARQUISE DU DEFFANT.

31 de décembre.

Je paſſe, Madame, des noëls (*) aux jérémiades; c'eſt le ſort de la plupart des hommes, et tel a toujours été le mien.

C'eſt l'affaire dont vous avez parlé à madame la ducheſſe de *la Rochefoucauld*, qui occupe actuellement ma vieille tête et mon jeune cœur. Il eſt difficile d'en venir à bout, quand on eſt dans ſon lit au milieu des neiges, à cent lieues des endroits où l'on devrait être.

Je ſuis déchiré en ayant continuellement ſous mes yeux un jeune homme plein de ſageſſe et de talens, condamné à une multitude de ſupplices tels qu'on ne les inflige pas aux parricides, le tout pour avoir chanté dans ſon enfance une chanſon du Pont-neuf.

Quand je ſonge que cette abominable aventure, pire mille fois que celle des *Calas*, n'a été que l'effet d'une tracaſſerie entre madame

(*) Voyez dans les Lettres en vers et en proſe, les noëls pour madame de *Choiſeul*.

de *B*.... abbeſſe dans Abbeville, et un cuiſtre de juge ſubalterne, j'ai aſſurément raiſon d'être *Jérémie*. Il me ſemble que la retraite rend les paſſions plus vives et plus profondes. La vie de Paris éparpille toutes les idées ; on oublie tout, on s'amuſe un moment de tout dans cette grande lanterne magique, où toutes les figures paſſent rapidement comme des ombres ; mais dans la ſolitude, on s'acharne ſur ſes ſentimens. 1774.

Savez-vous bien que *Pythagore*, qui n'était pas un ſot, et qui a mis toute ſa philoſophie en logogryphes, dit dans un de ſes préceptes : *Ne mangez pas votre cœur*. C'eſt un grand mot : pour moi, je voudrais manger le cœur des aſſaſſins juridiques du chevalier de *la Barre ;* mais j'adore le cœur de madame la ducheſſe de *la Rochefoucauld :* je ne l'appelle point madame d'*Enville*. Ce nom de *la Rochefoucauld* m'eſt cher depuis qu'un de ſes ancêtres fut égorgé à la Saint-Barthelemi ; à cette Saint-Barthelemi, Madame, après laquelle *Catherine de Médicis* donna un beau bal à toute la cour.

Je ne ſais ce que c'eſt que la brochure de 63 pages ; ſur quoi roule-t-elle ? il faut qu'elle ſoit bien bonne, puiſque vous dites que vous conſentiriez à en être ſoupçonnée.

Il n'y a pas d'apparence que j'aille à Paris au printemps. Songez-vous bien qu'il y a

quatre grands mois d'ici à la fin d'avril ? Je
1774. ne compte plus que ſur quelques heures. Si vous aviez des yeux, vous ririez bien de ma figure de quatre-vingts et un ans ; elle n'eſt aſſurément ni tranſportable ni montrable.

Je vous aime de tout mon cœur : mais à quoi cela ſert-il ? Prenez, je vous en prie, le peu d'ame qui me reſte, et quand vous l'aurez miſe à vos pieds, ayez la bonté de la mettre aux pieds de l'ame de madame la ducheſſe de *la Rochefoucauld*. J'ai eu l'honneur de voir quelquefois ſon fils ; il m'a paru digne de ſon nom. *V.*

## LETTRE CXXVI.

### A M. DE CHABANON.

Le 31 de décembre.

Bonsoir, mon bon ami, mon frère en Apollon ;
Vous ſavez ſi mon cœur vous eſtime et vous aime.

Je vous parodie mal, mon frère ; mais je vous dis bonſoir, parce qu'en effet je me ſens ſur la fin de la journée de la vie. Je vous remercie du petit élixir que vous m'avez envoyé ; il me ranime un peu, mais ce n'eſt que pour un moment, et je vais retomber.

J'ai passé des jours charmans avec vous ; j'avais espéré qu'au printemps je pourrais avoir le bonheur de vous revoir encore ; je me flattais trop. Tout m'avertit que les hôtels garnis de Paris sont pour moi des châteaux en Espagne. J'ai travaillé jusqu'à mes derniers jours ; cela m'a valu des ennemis, mais aussi cela m'a valu votre amitié, ainsi je n'ai point à me plaindre. Vous êtes occupé à consoler M. d'*Argental* de ses pertes ; je le tiens moins à plaindre, puisqu'il a un ami tel que vous. Buvez tous deux à ma santé, portez-vous bien, amusez-vous avec la poësie et la musique. Soyez aussi heureux que la pauvre espèce humaine le comporte. Mes complimens à messieurs vos frères. Madame *Denis* vous fait les siens. Je vous donne ma bénédiction le plus tendrement du monde. 1774.

1775.

## LETTRE CXXVII.

### A M. CHRISTIN, *avocat à Saint-Claude.*

Le 9 de janvier.

Celui qui a l'impertinence de vivre encore dans Ferney, accablé de maladies ; celui qui ne ceſſera jamais de vous aimer tant qu'il reſpirera ; celui qui s'intéreſſe plus que jamais aux eſclaves que vous allez rendre libres ; celui qui eſpère faire encore ſes pâques une fois avec vous avant de mourir, vous embraſſe très-tendrement, mon cher ami, vous et toute votre famille.

Vous ſavez, ſans doute, que quelqu'un ayant dit devant le roi que M. *Turgot* n'allait jamais à la meſſe, M. de *Maurepas* a répliqué qu'en récompenſe M. l'abbé *Terrai* y allait tous les jours. *V.*

## LETTRE CXXVIII. 1775.

### A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

16 de janvier.

MON cher ange, je ſens la grandeur de vos pertes, et je ſens auſſi que, dans mon miſérable état, je ne puis être au nombre de ceux qui, par leur préſence, par leur aſſiduité et par leur zèle, ſont à portée de verſer quelque conſolation dans votre belle ame. Il eſt certain que, ſi je puis avoir au printemps un peu de force, et ſi je ſuis sûr d'être entièrement ignoré, je viendrai me jeter entre vos bras. Ne pourriez-vous point trouver quelque façon de me mettre à portée de venir vivre quelque temps pour vous ſeul, avant que je meure? Si, par exemple, M. le duc de *Praſlin* allait à Praſlin au printemps, ſi vous y alliez paſſer une quinzaine de jours, s'il voulait avoir la bonté de me donner une chambre bien chaude dans ce château que j'ai habité ſi long temps, je viendrais vous y trouver et jouir de vos bontés et des ſiennes, ſans être tenté d'entrer dans Paris. J'abandonnerais volontiers pour vous ma colonie qui demande mes ſoins continuels du ſoir au matin. Vous ſeriez ma conſolation beaucoup plus que je ne ſerais la

—— vôtre ; car vous avez perdu la plupart de vos
1775. amis, et j'ai perdu les trois quarts de moi-même.

Si je ne puis vous apporter mon douloureux et triſte individu, accablé par la vieilleſſe, et n'ayant que la mort en perſpective, je vous enverrai du moins trois ou quatre petits enfans que j'ai faits en dernier lieu pour vous amuſer. J'ai grand'peur qu'ils ne me ſurvivent pas ; mais, en y travaillant, je vous avais toujours devant les yeux. Je me diſais toujours : Cela pourra-t-il plaire à M. d'*Argental ?* Il faut ſavoir à préſent comment je pourrai vous faire tenir cette petite famille. N'avez-vous point, vous et M. de *Thibouville*, quelque ami contre-ſignant ? pourrais-je envoyer trois exemplaires à M. le duc de *Praſlin?* j'attends ſur cela vos ordres. Vous autres gens de Paris, vous n'êtes nullement exacts en correſpondance. Par exemple, M. de *Thivouville* m'avait écrit qu'il avait envoyé chez le banquier *Tourton* pour une chaîne de montre, et il ſe trouve aujourd'hui que c'eſt chez le banquier *Germani*. Pourvu qu'on ſorte de chez ſoi à l'heure des ſpectacles, il ſemble que toutes les affaires du monde ſoient faites.

Je demande pardon à M. de *Thibouville* de cette obſervation.

Ce qui regarde mon jeune pruſſien eſt plus

sérieux. Le roi de Prusse commence à sentir tout son mérite ; et, en effet, les progrès que cet officier a faits chez moi dans l'art du génie et du dessin, sont étonnans. J'ai senti tous les inconvéniens de purger sa contumace. J'ai prié, il y a long-temps, M. d'*Ornoi* d'abandonner la lecture de l'énorme fatras qu'il a entre les mains. Il faudrait commencer par prouver démonstrativement que ce procès abominable n'a été entamé que par une cabale contre madame de *Brou*, abbesse de Villancourt ; il faudrait prouver que des témoins ont été subornés : un tel procès durerait quatre ou cinq ans, épuiserait les bourses des plaideurs et la patience des juges, et je mourrais de décrépitude avant qu'on obtînt quelque arrêt qui mît au moins les choses en règle. 1775.

La révision des *Calas* a duré trois années ; celle des *Sirven* en a duré sept, et je serai mort probablement dans six mois.

Nous nous bornons pour le présent à demander un sauf-conduit pour une année. J'envoie le modèle du sauf-conduit à madame la duchesse d'*Enville* et à monsieur l'ambassadeur de Prusse ; ce modèle doit être présenté et réformé. C'est, ce me semble, M. le comte de *Vergennes* qui doit le signer, puisqu'il est adressé à un étranger qui est réputé être actuellement de service à Vésel. J'ai joint à ce modèle

1775. réformable de ſauf-conduit, un petit bout de requête auſſi réformable. On pourra mettre aiſément le tout, dans la forme uſitée, au bureau des affaires étrangères.

Je vous ſupplie donc, mon très-cher ange, de voir ces papiers chez madame la ducheſſe d'*Enville*, et de nous aider de vos conſeils et de vos bons offices. Il me ſemble que ce ſauf-conduit, motivé par le deſſein apparent de venir purger ſa contumace, ne peut être refuſé, et que c'eſt preſque une choſe de droit. Je me flatte que M. le comte de *Maurepas*, perſuadé par les juſtes raiſons de madame la ducheſſe d'*Enville*, engagera M. le comte de *Vergennes* à donner le ſauf-conduit le plus favorable. Ce jeune homme aſſurément mérite mieux que cette petite grâce ; mais enfin c'eſt toujours beaucoup ſi nous l'obtenons. Nous aurons du moins après cela le temps de préſenter une requête au roi, qui pourra couvrir les juges et les témoins d'un opprobre éternel, ſi cette requête eſt aſſez intéreſſante et aſſez bien faite pour aller à la poſterité, et pour effrayer les fanatiques à venir.

Cette affaire, mon cher ange, eſt après vous ma grande paſſion. C'eſt en me dévouant pour venger l'innocence que je veux finir ma carrière. Daignez m'aider dans le dernier de mes travaux. *V.*

## LETTRE CXXIX.

1775.

### A M. DIONIS DU SEJOUR,

*De l'académie des ſciences, qui lui avait envoyé ſon Eſſai ſur les comètes.*

A Ferney, le 18 de janvier.

MONSIEUR,

Je vous remercie, avec beaucoup de ſenſibilité et un peu de honte, de l'utile et beau préſent que vous daignez me faire. Je reſſemble aſſez à ce vieux animal de baſſe-cour à qui on donna un diamant; la pauvre bête répondit qu'il ne lui fallait qu'un grain de millet.

Autrefois, Monſieur, j'aurais pu ſuivre vos calculs; mais à quatre-vingts et un ans, accablé de maladies, je ne puis guère m'en tenir qu'à vos réſultats. Je les trouve ſi probables que je ne compte pas après vous. Je ſuis très-perſuadé qu'aucune comète ne peut prendre aucune planète en flanc. Vous décidez un grand procès; vous donnez un arrêt par lequel le genre-humain conſervera long-temps ſon héritage; reſte à ſavoir ſi l'héritage en vaut la peine.

Je ne crois pas, non plus, que nous acquérions jamais un nouveau ſatellite qui ſerait,

1775. ce me ſemble, un domeſtique fort importun, et qui troublerait furieuſement les ſervices que nous rend celui que nous avons depuis ſi long-temps.

Pour les Arcadiens qui ſe croyaient plus anciens que la lune, il me ſemble qu'ils reſſemblaient à ces rois d'Orient qui s'intitulaient *couſins du ſoleil*. Je veux croire que ces meſſieurs d'Arcadie avaient inventé la muſique, *ſoli cantare periti Arcades* ; mais ces bonnes gens n'apprirent que fort tard à manger du gland, et il eſt dit qu'ils ſe nourrirent d'herbe pendant des ſiècles.

Vous en ſavez, *Newton* et vous, un peu plus que ces Arcades et que toute l'antiquité enſemble.

Je ſouhaite que *Newton* ait raiſon, quand il ſoupçonne qu'il y a des comètes qui tombent dans le ſoleil pour le nourrir, comme on jette des buches dans un feu qui pourrait s'éteindre. *Newton* croyait aux cauſes finales, j'oſe y croire comme lui ; car enfin la lumière ſert à nos yeux, et nos yeux ſemblent faits pour elle. Toute la nature n'eſt que mathématique. Vous la voyez toute entière avec les yeux de l'eſprit, et moi qui ai perdu les miens ; je m'en rapporte entièrement à vous.

J'ai l'honneur d'être avec l'eſtime que je vous dois, et avec une reſpectueuſe reconnaiſſance, Monſieur, votre, &c.

## LETTRE CXXX. 1775.

### A M. DE LA CROIX, *avocat*,

*Qui lui avait envoyé pluſieurs de ſes mémoires.*

A Ferney, 21 de janvier.

Il ſemble, Monſieur, qu'en adouciſſant les maux de ma vieilleſſe, et en conſolant ma ſolitude par la lecture de vos agréables ouvrages, vous ayez voulu me priver du plaiſir de vous en remercier. Vous ne m'avez point donné votre adreſſe. Il y a pluſieurs perſonnes à Paris qui portent votre nom, quoiqu'il n'y ait que vous qui le rendiez célèbre.

Je haſarde mes remercîmens chez votre libraire. Il a imprimé peu de mémoires auſſi bien faits. Ceux pour la Roſière ſont les premiers, je crois, qui aient introduit les grâces dans l'éloquence du barreau. Celui de *Delpech* me ſemble diſputer les probabilités avec beaucoup de vraiſemblance; car les hommes ne peuvent juger que par les probabilités. La certitude n'eſt guère faite pour eux; et voilà pourquoi j'ai toujours penſé que notre code criminel eſt auſſi abſurde que barbare. Il n'y a guère de tribunal en France qui n'ait

1775. rendu des jugemens affreux et iniques, pour avoir mal raisonné, plutôt que pour avoir eu l'intention de condamner l'innocence.

J'ai l'honneur d'être avec toute l'estime et la reconnaissance que je vous dois, Monsieur, votre, &c. *Voltaire.*

## LETTRE CXXXI.

### A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

22 de janvier.

Mon cher ange, quand vous m'aurez donné une adresse, je vous enverrai quelque chose pour vous amuser ou pour vous ennuyer. En attendant, voici le projet de la petite pancarte que nous demandons à M. de *Vergennes*. Nous ne voulons aucune autre grâce pour le présent. Nous vous supplions avec la plus vive instance de nous appuyer auprès de madame la duchesse d'*Enville*. Dites-lui, je vous en conjure, que nous n'aurions voulu implorer que ses bontés. Nous n'attendons rien que de la générosité de son cœur; mais nous n'avons pu nous empêcher de donner part de nos demandes au ministre du roi de Prusse, parce qu'il a un ordre exprès du roi son maître de solliciter en faveur de notre infortuné jeune homme. Mais

c'eſt ſur madame d'*Enville* que nous fondons toutes nos eſpérances ; et c'eſt vous, mon cher ange, qui nous avez ouvert cette voie du ſalut. Conſommez votre ouvrage ; tâchez de nous faire avoir un ſauf-couduit bien honorable, et qui ne ſoit pas dans la forme commune. Puiſſé-je vous amener mon très-eſtimable infortuné qui eſt ſans doute actuellement à Véſel, comme *S^t François-Xavier* était en deux lieux à la fois, et comme cela eſt très-commun parmi nous ! Après cela nous verrons à loiſir s'il eſt permis à un juge de village de ſolliciter pendant trois mois de faux témoignages pour perdre de jeunes gens de ſeize à dix-ſept ans, parce qu'ils étaient parens de madame de *Brou*, abbeſſe de Villancourt, et que cette abbeſſe n'avait pas voulu donner une penſionnaire de ſon couvent, très-riche, au fils de ce vilain juge, en mariage. 1775.

Nous verrons s'il eſt permis à ce déteſtable juge de choiſir pour aſſeſſeur un marchand de bois reconnu pour fripon, condamné comme tel par des ſentences des conſuls, qui a été autrefois procureur, et qui n'a jamais été gradué.

Nous verrons s'il eſt loyal à trois miſérables de cette eſpèce, de faire à trois enfans un procès criminel de ſix mille pages, et de finir par donner la queſtion ordinaire et extraordi-

1775. naire à ces enfans, par leur arracher la langue avec des tenailles, par leur couper le poing sur un poteau, par les jeter tout vivans dans un bûcher compoſé de deux voies de bois de compte et de deux voies de fagots à doubles liens.

Nous verrons ſi *Paſquier*, petit-fils d'un crieur du châtelet, s'eſt immortaliſé en rapportant au parlement ce procès de ſix mille pages, pendant que le premier préſident dormait.

Nous verrons ſi le *bien jugé*, qui n'a paſſé que de deux voix, n'eſt pas le plus infernalement mal jugé.

Nous aurons, je l'eſpère, des preuves évidentes de tout ce que je vous dis, et nous les mettrons ſous les yeux du roi et de l'Europe entière; mais commençons par notre ſauf-conduit. Je ne puis rien, je ne veux rien, j'abandonne tout ſans ce préalable; je veux finir par-là ma carrière. Ne croyez, ne conſultez aucun bavard d'avocat, qui vous cite *Papon* et *Loyſel*, comme ſi *Papon* et *Loyſel* avaient été des rois légiſlateurs. Ne conſultez, mon cher ange, que votre raiſon et votre cœur.

Dites, je vous en conjure, à M. de *Condorcet* tout ce qui eſt dans ma lettre.

C'eſt pour le coup que je me mets à l'ombre de vos ailes, et que j'y veux mourir.

LETTRE

## LETTRE CXXXII. 1775.

### A M. LE CHEVALIER DE FLORIAN.

A Ferney, 22 de janvier.

Le vieux malade de Ferney remercie bien ſenſiblement M. de *Florianet*, il l'embraſſe de tout ſon cœur; il lui écrit ſur ce petit papier imperceptible pour épargner à un jeune officier, très-médiocrement payé, un port de lettre conſidérable.

M. de *Florianet* a eu bien des tantes, mais il n'en a point eu de plus aimable que celle d'aujourd'hui. Il verra, quand il ſera à Ferney, une ſœur de ſa nouvelle tante, âgée d'environ ſeize ans, et qui ſerait très-digne de commettre un inceſte avec M. de *Florianet*, ſi elle n'était pas retenue par ſon extrême pudeur. Il eſt vrai que cette pudibonde demoiſelle va rarement à la meſſe, parce qu'elle s'y ennuie, et qu'elle n'entend pas encore le latin; mais vous la corrigerez, et vous pourriez bien abandonner pour elle mademoiſelle *Dupuits* qui vous aimait ſi tendrement et ſi violemment. Le nez de mademoiſelle *Dupuits* ne ſe réforme point encore, mais ſes doigts acquièrent une ſoupleſſe merveilleuſe au clavecin.

1775. Voilà tout ce que je puis vous mander de votre famille, dont j'ai l'honneur d'être un peu par ricochet. Je vous donne ma bénédiction *in quantum possum et in quantum indiges. V.*

## LETTRE CXXXIII.

### A M. LE BARON DE CONSTANT DE REBECQUE.

25 de janvier.

Le moribond de quatre-vingts et un ans est dans son lit, Monsieur, tout comme vous l'avez vu; mais avant de mourir, il vous enverra ce Don Pèdre qui est d'un jeune homme: vous vous en apercevrez bien à son style qui n'est pas encore formé.

J'ai eu le bonheur de voir au chevet de mon lit monsieur votre fils. Il me paraît plus formé que l'auteur de Don Pèdre; il est très-aimable et digne de vous.

Je vous remercie infiniment des deux jeunes gens condamnés à rendre un crucifix de grand chemin pour en avoir brisé un autre; rien n'est plus juste Vous me donnez envie de connaître M. le bailli de Rue (*). On y va un

(*) M. d'*Alt.*

peu plus vertement chez les Velches ; on inflige la peine des parricides. C'eſt une autre eſpèce de juſtice qui eſt toute divine : car un crucifix de bois étant DIEU, et DIEU étant notre père, il eſt clair que celui qui a caſſé la tête au crucifix, a caſſé la tête à ſon père ; donc le ſupplice des parricides lui eſt dû très-légitimement. 1775.

Je mourrai en admirant cette juriſprudence, mais en vous aimant.

## LETTRE CXXXIV.

### A MADAME DE SAUVIGNI.

A Ferney, 25 de janvier.

Vous ne ſauriez croire, Madame, quel plaiſir vous m'avez fait, en voulant bien m'envoyer le mémoire de M. *Gerbier*. Je m'intéreſſe à ſa gloire, et je ne vois pas comment on pourrait l'attaquer après la lecture d'un tel écrit. Il eſt ſage et vigoureux ; il ne court point après l'eſprit, il ne court qu'après la vérité ; il la ſaiſit avec la vraie éloquence qui n'eſt pas celle des jeux de mots. J'ai été fort aiſe de ne point trouver là le verbiage éternel du barreau. La

1775. plupart des avocats parlent toujours comme l'*Intimé*.

Je viens de recevoir, Madame, une lettre de M. le maréchal de *Richelieu ;* il n'eſt pas homme à verbiage. Il a la bonté de me promettre les petits payemens que ma ſituation très-embarraſſante me forçait de lui demander. Je me trouvais tellement preſſé, que j'avais oſé vous importuner de mes miſérables affaires ; j'en ſuis bien honteux : mais je me voyais noyé, et je m'adreſſais à S^te^ *Geneviève*. Je ſuis actuellement dans mon lit, pendant que M. et madame de *Florian* dînent chez votre ami M. *Tronchin*.

Madame de *Florian* eſt plus aimable que jamais. Elle ſoutient ſon état avec eſprit, avec dignité et avec grâces. *Cabanis* la dirige ; il eſt au fait des maladies des dames plus que perſonne. Elle s'eſt accoutumée à notre ſolitude philoſophique et à notre vilain climat ; rien n'a paru la dégoûter : cela eſt d'un bien bon eſprit. On voit bien par qui elle a été élevée. Elle a une ſœur de quinze à ſeize ans, dont je voudrais bien être le précepteur ; mais elle n'en a pas beſoin, et on n'élève pas les filles quand on a quatre-vingts et un ans.

J'ai vu la comédie italienne du conclave. Il n'y a ni gaieté ni eſprit ; mais c'eſt toujours

beaucoup qu'on se moque du conclave à Rome. 1775.

Agréez toujours, Madame, le tendre respect du vieux malade de Ferney. *V.*

## LETTRE CXXXV.

### A MADAME

### LA MARQUISE DU DEFFANT.

A Ferney, 25 de janvier.

PARDON, Madame, pour *Gluck* ou pour le chevalier *Gluck*. Je croyais vous avoir mandé qu'une dame qui est assez belle, et qui a une voix approchante de celle de mademoiselle *le Maure*, m'avait chanté un récitatif mesuré de ce réformateur, et qu'elle m'avait fait un très-grand plaisir, quoique je sois aussi sourd qu'aveugle quand les neiges viennent blanchir les Alpes et le mont Jura.

Je vous demande pardon d'avoir eu du plaisir, et d'en avoir eu par un *Gluck*. Il se peut que j'aye eu tort; il se peut aussi que les autres morceaux de ce *Gluck* ne soient pas de la même beauté. De plus, je sens bien qu'il entre un peu de fantaisie dans ce qu'on appelle

goût en fait de muſique. J'aime encore les
1775. beaux morceaux de *Lulli*, malgré tous les *Glucks* du monde.

Mais venons, je vous en prie, à l'affaire que vous voulez bien protéger. Je me ſuis mis aux pieds de madame la ducheſſe d'*Enville;* je ne compte que ſur elle; je n'aurai d'obligation qu'à elle. Nous demandons un ſauf-conduit, et rien autre choſe; mais comme ces ſauf-conduits ſe donnent par M. de *Vergennes* aux affaires étrangères, il a fallu abſolument commencer par avoir un congé du roi de Pruſſe, et en donner part à ſon ambaſſadeur, d'autant plus que le roi de Pruſſe lui-même a recommandé vivement mon jeune homme à ce miniſtre.

Nous attendons de la protection de madame la ducheſſe d'*Enville* que nous obtiendrons, en termes honorables, ce ſauf-conduit ſi néceſſaire; le temps fera le reſte. Ce ſera peut-être une choſe auſſi curieuſe qu'affreuſe de voir comment un petit juge de province, voulant perdre madame de *Brou* abbeſſe de Villancourt, ſuborna des faux témoins, et nomma pour juger avec lui un procureur devenu marchand de bois et de vin, condamné aux conſuls pour des friponneries.

C'eſt ce cabaretier qui condamna, lui troiſième, deux enfans innocens au ſupplice des

parricides. On ne le croirait pas : vous ne m'en croirez pas vous-même, en vous fesant lire ma lettre ; cependant rien n'eſt plus vrai. 1775.

Cette étrange ſentence fut confirmée au parlement de Paris, à la pluralité des voix. Il y avait ſix mille pages de procédures à lire : il fallait ce jour-là écrire aux *claſſes*, et minuter des remontrances. On ne peut pas ſonger à tout. On ſe dépêcha de dire que le marchand de bois avait *bien jugé;* et ces deux mots ſuffirent pour briſer les os de ces deux enfans, pour leur arracher la langue avec des tenailles, pour leur couper la main droite, pour jeter leur corps tout vivant dans un feu compoſé de deux voies de bois et de deux charrettes de fagots. L'un ſubit ce martyre en perſonne, l'autre en effigie : mais le temps vient où le ſang innocent crie vengeance.

Cet exécrable aſſaſſinat eſt plus horrible que celui des *Calas :* car les juges des *Calas* s'étaient trompés ſur les apparences, et avaient été coupables de bonne foi ; mais ceux d'Abbeville ne ſe trompèrent pas ; ils virent leur crime et ils le commirent. Je crois vous avoir déjà dit, Madame, à peu-près ce que je vous dis aujourd'hui ; mais je ſuis ſi plein que je répète.

Mon grand malheur eſt que je déſeſpère de vivre aſſez long-temps pour venir à bout de mon entrepriſe ; mais je l'aurai du moins miſe

1775. en bon train. Les parties intéreſſées achèveront ce que j'ai commencé.

Pour écarter l'horreur de ces idées, je vous demande comment je pourrais m'y prendre pour vous faire tenir un chiffon qui vous ennuiera peut-être. Il eſt dédié à un homme que vous n'aimez point, à ce qu'on dit; c'eſt M. d'*Alembert :* mais vous pardonnerez ſans doute à un académicien qui dédie un ouvrage à l'académie ſous le nom de ſon ſecrétaire. Si vous ne l'aimez pas, vous l'eſtimez, et il vous le rend au centuple.

Moi je vous eſtime et je vous aime de toutes les forces de ce qu'on appelle mon ame. *V.*

LETTRE

## LETTRE CXXXVI. 1775.

### A M. LE MARECHAL DUC DE RICHELIEU.

A Ferney, 25 de janvier.

PARDONNEZ-MOI, je vous en ſupplie, de vous avoir importuné ſi indiſcrétement; mais, en vérité, Monſeigneur, pouvais-je imaginer que les préliminaires de cette maudite affaire avec madame de *Saint-Vincent* vous coûteraient quarante mille livres ? La juſtice, dit-on, devait ſe rendre gratis avant la renaiſſance des anciens parlemens. Quel gratis que quarante mille francs d'entrée de jeu, et cela parce que l'on a voulu vous voler !

Ce n'était qu'à la dernière extrémité que j'avais recours à vos bontés, ayant mis preſque tout mon bien ſur M. le duc de *Virtemberg*, ſur M. le duc de *Bouillon* et ſur le roi, et n'étant payé de perſonne ; ayant eu l'impertinence de bâtir une eſpèce de jolie petite ville ; et étant accablé par les demandes continuelles de trente manufacturiers qu'il faut ſoutenir. Ma tête, qui n'eſt pas plus groſſe que rien, ne pouvait porter tous ces fardeaux, et j'étais au déſeſpoir, lequel déſeſpoir était encore augmenté par la mort du notaire *Laleu*

1775. qui, par quelques avances, m'empêchait de me jeter par la fenêtre.

J'ai bien mal pris mon temps auprès de vous, je l'avoue ; mais votre indulgence me rassure.

Je vois bien de la fermentation à Paris, malgré la musique de *Gluck*, et malgré les comédies que donne *Henri IV* au théâtre français, au théâtre italien et aux marionnettes. Vous êtes accoutumé depuis long-temps aux changemens de scènes : mais la véritable gloire, les grands services rendus, et un peu de philosophie, sont une bonne égide contre tous les coups de la fortune. Vous êtes actuellement comme les évêques qui se dispensent de la résidence pour venir plaider à Paris. Je suis persuadé que, si au lieu de dépenser quarante mille francs, et peut-être quatre-vingts mille, pour faire condamner une catin friponne, vous lui aviez donné dix mille francs d'aumône, elle vous aurait demandé pardon à genoux et par écrit ; mais il n'est plus temps, il faut poursuivre cette détestable affaire qui vous coûtera plus qu'elle ne vaut.

J'aime mieux les canons de Fontenoi, les fourches de Closter-Seven, Minorque et Gènes ; ce sont-là vos vrais billets au porteur.

Si vous aviez le temps de vous amuser ou de vous ennuyer, je pourrais bien vous

envoyer quelque chose dans peu de jours ; ce serait la lie de mon vin. Il vous paraîtrait peut-être plat ou aigre ; et d'ailleurs je tremble toujours de prendre mal mon temps. 1775.

Agréez, je vous en conjure, mon très-tendre respect, en quelque temps que ce puisse être. *V.*

## LETTRE CXXXVII.

### A MADAME

### LA DUCHESSE D'ENVILLE.

Janvier.

MADAME,

Je me jette à vos pieds cette fois-ci bien sérieusement, et je vous conjure d'achever, par votre protection, de rendre la vie et l'honneur au plus innocent, au plus sage, au plus modeste et plus malheureux gentilhomme de France.

Il ne s'agit plus actuellement d'aucune formalité de loi, ni d'aucune lettre en chancellerie. Il demande au roi un sauf-conduit d'une année, comme vous le verrez par les petits

papiers ci-joints. Il lui faudra en effet une
1775. année entière, au moins, pour débrouiller tout le chaos de cette abominable aventure; et le roi ſon maître voudra bien me le confier encore, ſuppoſé que je vive.

Ce n'eſt point à moi à prévoir s'il cherchera à entrer dans le ſervice de France, ou s'il reſtera à celui du roi de Pruſſe. Tout ce que je ſais, c'eſt qu'il eſt un très-bon officier et un bon ingénieur. Il eſt ſuppoſé réſider à Véſel, et il ne peut ſe montrer en France qu'avec un ſauf-conduit. Nous en demandons un qui ſoit à peu-près ſuivant le modèle que nous préſentons.

Cette petite grâce, qui ne tire à aucune conſéquence, dépend entièrement du miniſtre des affaires étrangères; et je ſuis bien sûr que ce miniſtre fera tout ce que M. le comte de *Maurepas* voudra.

Daignez donc, Madame, en parler à M. de *Maurepas* quand vous le verrez. Permettez qu'on mette cette bonne action dans la liſte de celles que vous faites tous les jours, quoique cette liſte ſoit un peu longue.

J'ai l'honneur d'être avec le plus profond reſpect et la plus vive reconnaiſſance,

Madame, &c.

## LETTRE CXXXVIII. 1775.

### A M. LE BARON DE GOLTZ.

Janvier.

MONSIEUR,

Le roi de Prusse continue à honorer de sa protection M. d'*Etallonde*, et nous comptons sur la vôtre. Il ne nous faut actuellement qu'un sauf-conduit à peu-près tel que nous osons en présenter le modèle. Une grâce si légère ne peut se refuser, et M. d'*Etallonde* en a un besoin essentiel pour aller lui-même dans sa ville rechercher les pièces essentielles qui lui manquent. Elles démontreront son innocence et les manœuvres infernales dont on s'est servi pour faire condamner deux jeunes gentilshommes, pleins de mérite, à des supplices plus horribles que ceux dont on punit les parricides.

Nous avons déjà six mille pages de la procédure, et cela ne suffit pas, à beaucoup près. Vous auriez gagné quatre ou cinq batailles en bien moins de temps que cet exécrable procès n'a été jugé.

Le sauf-conduit dépend de M. le comte de

1775. *Vergennes*. M. le comte de *Maurepas* a trop de grandeur d'ame et trop de bonté pour s'y oppoſer. Vous aurez, Monſieur, la ſatisfaction d'avoir conſervé la vie, l'honneur et la fortune à un jeune gentilhomme digne de ſervir ſous vous.

J'ai l'honneur d'être avec reſpect et reconnaiſſance,

Monſieur,

de votre Excellence, &c.

## LETTRE CXXXIX.

### A M. LE DUC DE LA ROCHEFOUCAULD.

Janvier.

MONSEIGNEUR,

Je vous conjure, ſans préambule, de vous joindre à madame la ducheſſe votre mère pour une très-bonne action. Je ne connais pas de meilleur moyen de vous plaire. Vous verrez, par un petit papier que j'ai l'honneur de lui envoyer, qu'il n'eſt queſtion que de rendre l'honneur, la fortune et la vie, par cinq ou ſix mots, à un jeune gentilhomme plein de mérite. La choſe dépend de M. de *Vergennes*

qui ne refusera rien à M. le comte de *Maurepas*, et M. de *Maurepas* vous refusera encore moins. 1775.

Si l'aventure du chevalier de *la Barre* vous a fait frémir d'horreur, la protection que vous et madame la duchesse d'*Enville* donnerez à son ami infortuné, nous fera verser des larmes de joie.

J'ai l'honneur d'être avec un profond respect,

Monseigneur, &c.

## LETTRE CXL.

### A MADAME DE SAINT-JULIEN.

Premier de février.

C'EST bien vous, Madame, qui êtes ma patronne et ma véritable protectrice. Ma dernière volonté est de me jeter à vos pieds; mais ce ne peut être que de mon lit à la bride de votre cheval; et il y a cent vingt-cinq lieues entre lui et moi.

J'ai l'honneur de vous envoyer, par la voie que vous m'avez indiquée, le dernier radotage de ma vieillesse, et je vous supplie de ne le pas lire; car, vivant ou mourant, je ne veux pas vous ennuyer. Je ne pense plus guère,

—— mais mes dernières penſées ſeront pour vous
1775. avec la plus reſpectueuſe et la plus tendre reconnaiſſance.

*Le vieux malade et radoteur de Ferney, V.*

## LETTRE CXLI.

### A M. DE LALANDE.

A Ferney, 6 de février.

*En tibi norma poli et divæ libramina molis ;*
*Computus en Jovis, &c.*

Voilà, Monſieur, ce que *Halley* diſait à *Newton*, et ce que je vous dis.

Je reçus hier le plus beau préſent qu'on m'ait jamais fait. J'ai paſſé tout un jour et preſque toute une nuit à lire le premier volume, et j'ai entamé le ſecond.

C'eſt, je crois, la première fois qu'on a lu tout de ſuite un livre d'aſtronomie. Vous avez trouvé le ſecret de rendre la vérité auſſi intéreſſante qu'un roman.

Je vous demanderais pourtant grâce pour *Alexandre* à qui vous reprochez d'avoir été effrayé d'une éclipſe de lune, avant la bataille

d'Arbelles. *Plutarque* ne lui impute pas tant de faibleſſe et tant d'ignorance. 1775.

*Quinte-Curce* dit, au contraire, que l'armée (qui n'était pas compoſée de philoſophes) fut prête à ſe ſoulever contre *Alexandre*, *jam pro ſeditione res erat.* Le roi fit raſſurer ſes ſoldats par les mages égyptiens qu'il avait auprès de lui, et marcha aux ennemis immédiatement après l'éclipſe.

Comment en effet le diſciple d'*Ariſtote* aurait-il ignoré la cauſe de ce phénomène ſi ordinaire, et comment *Alexandre* aurait-il connu la terreur?

Après avoir demandé grâce pour ce prince, je ne vous la demanderai pas pour les pères de l'Egliſe qui ont nié les antipodes; je ne la demanderai pas pour l'ami *Pluche*, qui va toujours chercher dans la langue hébraïque (qu'il ne ſavait pas) les raiſons des choſes qui n'ont jamais exiſté.

J'aimerai ſurtout bien mieux me confirmer avec vous dans le ſyſtême démontré par *Newton*, que d'attribuer aux anciens, quels qu'ils ſoient, des connaiſſances aſtronomiques dont ils n'ont jamais eu que des ſoupçons très-vagues.

Enfin, Monſieur, je trouve dans votre livre de quoi m'inſtruire et me plaire à tout moment. J'ai preſque oublié, en le liſant,

—— tous les maux dont je ſuis accablé. Je ſerai
1775. bientôt privé pour jamais de ce grand ſpectacle du ciel qui eſt actuellement couvert de brouillards, du moins dans notre pays. Il fait plus beau ſans doute ſur les bords du Nil et ſur ceux de l'Euphrate, que dans le voiſinage du lac de Genève. Il y a trois mois que je ſuis dans mon lit; et ſans vous je n'aurais renouvelé connaiſſance avec aucune planète.

Vous aviez daigné me promettre que vous honoreriez Ferney d'un obéliſque et d'une méridienne. Je ne crois pas vivre aſſez pour entreprendre cet ouvrage; je me bornerai, cette année, à bâtir des granges de ce que vous appelez pizay (*) (ſi je ne me trompe.)

Si vous aviez un moment à vous, je vous ſupplierais de me dire à qui je dois m'adreſſer pour avoir un bon ouvrier avec lequel je ferais mon marché.

Je vous demande bien pardon de cette importunité.

Je ne ſais pas comment j'oſe vous parler des choſes terreſtres, après tout ce que je viens de lire.

Agréez, je vous prie, Monſieur, la reconnaiſſance et la reſpectueuſe eſtime de votre, &c.

*Le vieux malade de Ferney.*

(*) Pizay eſt une terre argileuſe, battue entre des planches, et dont on fait des maiſons dans la Breſſe.

Permettez-moi de préſenter mes reſpects à M. et à madame de *Maron*. (*) 1775.

## LETTRE CXLII.

### A MADAME

### LA MARQUISE DU DEFFANT.

27 de février.

J'AI été très-mal, Madame, depuis près d'un mois. Je le ſuis encore, et je ne ſais pas trop comment je ſuis en vie. Je crois qu'il eſt arrivé la même choſe à Don Pèdre qu'à moi; cependant je vous en envoie une ſeconde édition, parce que j'apprends dans mon lit qu'il n'y a plus d'exemplaires de la première à Genève. Tout eſt allé, je crois, à Paris. Vous recevrez probablement l'exemplaire de l'édition nouvelle, par M. d'*Ogni*.

(*) Madame de *Maron*, baronne de Meillonnaz, qui demeure à Bourg-en-Breſſe, a fait huit tragédies de quinze à dix-huit cents vers chacune, et deux comédies en vers. M. de *Voltaire*, qui en a vu quelques-unes, leur a donné des applaudiſſemens. La modeſtie de l'auteur l'a empêché de les publier, ainſi qu'un grand nombre de lettres que M. de *Voltaire* lui avait adreſſées, et qu'elle n'a point voulu communiquer par le même motif.

1775. Je vous conſeille de ne vous jamais faire lire de vers ; car, outre qu'on en eſt fort las, ils ſont trop difficiles à lire. Vous trouverez mieux votre compte avec de la proſe. Je vous prie même de lire une note qui ſe trouve à la fin de la Tactique dans le même recueil. Elle eſt aſſez intéreſſante pour ceux qui n'aiment pas qu'on égorge le genre-humain pour de l'argent.

Le nombre infini de maladies qui nous tuent, eſt aſſez grand ; et notre vie eſt aſſez courte pour qu'on puiſſe ſe paſſer du fléau de la guerre.

Je finirai bientôt ma carrière au coin de mon feu. Etendez la vôtre, Madame, auſſi loin que vous le pourrez ; jouiſſez de tous les plaiſirs que votre triſte état vous permet. Le mot de plaiſir eſt bien fort, j'aurais dû dire conſolations, et même conſolations paſſagères ; car il n'en reſte rien, lorſqu'au ſortir d'un grand ſouper on ſe trouve avec ſoi-même, et qu'on paſſe la nuit à ſe rappeler en vain ſes premiers beaux jours. Tout eſt vanité, diſait l'autre. Eh ! plût à Dieu que tout ne fût que vanité ! mais la plupart du temps tout eſt ſouffrance. J'en ſuis bien fâché, mais rien n'eſt plus vrai.

Ma lettre eſt un peu de *Jérémie* ; j'aimerais mieux être *Anacréon*. Je vous prie de me par-

donner mes lamentations, et de croire que le bon homme *Jérémie*, au milieu de ſes montagnes, vous eſt auſſi tendrement attaché que s'il avait le bonheur de vous voir tous les jours. 1775.

*Le vieux malade de Ferney.*

## LETTRE CXLIII.

### A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

8 de mars.

PARDON, mon cher ange; ce n'eſt pas ma faute ſi j'ai tâté un peu de l'agonie aux approches de l'équinoxe, ſelon ma louable coutume. J'ai été bien ſot quand j'ai cru être au moment où je ne vous reverrais plus. Je ne veux pas perdre l'eſpérance qui eſt toujours au fond de ma boîte de *Pandore*.

J'avais fait relier une nouvelle édition de Don Pèdre et compagnie pour M. de *Thivouville*, je ne ſais plus comment faire pour la lui envoyer. Il y a long-temps qu'elle eſt toute prête. Eſt-il poſſible qu'il n'ait pas un contre-ſeing de quelque intendant des poſtes à ſon ſervice? ces pauvres Pariſiens ne s'aviſent jamais de rien. Je prends le parti de la lui

1775. envoyer par la diligence de Lyon, empaillée comme un pâté.

*Le Kain* a mandé qu'il avait une vieille Eryphile de moi; c'eſt une eſquiſſe aſſez mauvaiſe de la Sémiramis. Il ſerait ridicule que ce croquis parût, et il n'eſt pas moins à craindre qu'il ne paraiſſe.

Je me flatte que mon cher ange me ſauvera de cette petite honte.

Il faut que je vous conte que j'avais envoyé un vaiſſeau dans l'Inde, avec quelques aſſociés; le tonnerre eſt tombé ſur notre vaiſſeau et a tout fracaſſé. J'ai, Dieu merci, un anti-tonnerre à Ferney dans mon jardin. Vous ſavez que cela s'appelle un conducteur; avec cette précaution on n'a rien à craindre ſur terre. C'en ſerait trop d'avoir à la fois affaire au tonnerre ſur la mer des Indes et dans mon parterre : les dévots ſe moqueraient trop de moi.

Je conſeille à *Beaumarchais* de faire jouer ſes factums, ſi ſon Barbier ne réuſſit pas.

Adieu, mon cher ange; je n'en peux plus; permettez que je vous embraſſe bien tendrement avec le peu de force qui me reſte. *V.*

## LETTRE CXLIV. 1775.

### A M. LE CHEVALIER DE CHATELLUX.

10 de mars.

J'APPRENDS, Monſieur, que vous faites à M. de *Châteaubrun* l'honneur de lui ſucceder. S'il ne s'était pas preſſé de vous céder ſa place, je vous aurais demandé la préférence. J'ai été ſi malade, depuis près de deux mois, que j'ai cru que je le gagnerais de vîteſſe, et alors je me ſerais recommandé à vos bontés. L'académie me devient plus chère que jamais.

Je ne ſais ſi vous avez reçu, Monſieur, une petite édition de cette eſquiſſe de Don Pèdre, qu'un génevois devait mettre de ma part à vos pieds. S'il ne vous l'a pas remiſe, voudriez-vous avoir la bonté de me dire comment je pourrais m'y prendre pour vous rendre cet hommage que mon état très-douloureux m'empêche de vous préſenter moi-même ? Pardonnez à ma terre épuiſée ſi elle ne porte pas de meilleurs fruits. Rien ne ſerait plus propre à me rajeunir que de venir vous faire ma cour, de vous entendre à votre réception, et de partager l'honneur que vous nous faites.

S'il eſt vrai que la *Raiſon* ait paſſé par Paris,

1775. dans ſes petits voyages, elle doit y reſter pour vivre avec l'auteur de *la Félicité publique*. Ce n'eſt pas une médiocre conſolation pour moi de voir mon opinion ſur cet ouvrage ſi bien confirmée. M. de *Malesherbes* a dit que ce livre était digne de votre grand-père ; et moi j'ai l'inſolence de vous dire que votre grand-père, tout votre grand-père qu'il eſt, en était incapable, malgré ſon génie et ſon éloquence. Je penſai ainſi, lorſque j'ignorais que la *Félicité* venait de vous. Je n'ai jamais changé d'avis, et certainement je n'en changerai pas.

La *Raiſon* et la *Vérité* ſa fille ſe recommandent à vos bontés, et moi chétif qui voudrais bien être de la famille, je me mets à vos pieds.

*Le vieux malade de Ferney.*

LETTRE

## LETTRE CXLV. 1775.

### A M. BOURGELAT.

A Ferney, 18 de mars.

MES maladies continuelles, Monſieur, m'ont empêché de vous remercier plutôt du mémoire utile et digne de vous, que vous avez eu la bonté de m'envoyer. Il y a quatre-vingts et un ans que je ſouffre et que je vois tout ſouffrir et mourir autour de moi. Tout faible que je ſuis, l'agriculture eſt toujours mon occupation. J'étais étonné qu'avant vous les bêtes à cornes ne fuſſent que du reſſort des bouchers, et que les chevaux n'euſſent pour leurs *Hippocrates*, que des maréchaux ferrans. Les vrais ſecours manquent dans les pays les plus policés. Vous avez ſeul mis fin à cet opprobre ſi pernicieux.

Les animaux, nos confrères, méritaient un peu plus de ſoin, ſurtout depuis que le Seigneur fit un pacte avec eux, immédiatement après le déluge. Nous les traitons, malgré ce pacte, avec preſque autant d'inhumanité que les Ruſſes, les Polonais et les moines de Franche-Comté traitent leurs payſans, et que les commis des fermes traitent ceux qui vont

1775. acheter une poignée de sel ailleurs que chez eux.

Je voudrais qu'on cherchât des préservatifs contre les maladies contagieuses de nos bestiaux, dans le temps qu'ils sont en bonne santé, afin de les essayer quand ils sont malades. On pourrait alors, sur une centaine de bœufs attaqués, éprouver une douzaine de remèdes différens, et on pourrait raisonnablement espérer que de ces remèdes il y en aurait quelques-uns qui réussiraient.

Il y a, dans le moment présent, une maladie contagieuse en Savoie, à une lieue de chez moi. Mon préservatif est de n'avoir aucune communication avec les pestiférés, de tenir mes bœufs dans la plus grande propreté, dans de vastes écuries bien aérées, et de leur donner des nourritures saines.

La dureté du climat que j'habite entre quarante lieues de montagnes glacées d'un côté, et le mont Jura de l'autre, m'a obligé de prendre pour moi-même des précautions qu'on n'a point en Sibérie. Je me prive de la communication avec l'air extérieur, pendant six mois de l'année. Je brûle des parfums dans ma maison et dans mes écuries; je me fais un climat particulier, et c'est par-là que je suis parvenu à une assez grande vieillesse, malgré le tempérament le plus faible et les assauts réitérés de la nature.

Le grand malheur des payſans eſt d'être imbécilles, et un autre malheur eſt d'être trop négligés : on ne ſonge à eux que quand la peſte les dévaſte, eux et leurs troupeaux ; mais pourvu qu'il y ait de jolies filles d'opéra à Paris, tout va bien. Je vous ferai très-obligé, Monſieur, de vouloir bien me continuer vos bontés, quand vous communiquerez au public des connaiſſances dont il pourra profiter. 1775.

## LETTRE CXLVI.

### A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

18 de mars.

MON cher ange, le vieux malade avertit qu'il y a un paquet d'une nouvelle édition, arrivé depuis long-temps par la diligence, ou par la poſte, à l'adreſſe de M. de *Thibouville*. Il doit l'avoir reçu ou l'envoyer chercher.

Je ſuis bien vieux, je l'avoue ; mais j'ai plutôt fait une tragédie que des arrangemens pour la faire parvenir à Paris. Il y a quatre éditions de Don Pèdre, dont deux que je ne connais pas. Cela pourrait prouver qu'il y a encore des gens qui aiment les vers paſſablement faits,

1775. et que l'univers entier n'eſt pas uniquement aſſervi aux doubles croches.

Le rôle de *Léonore* plaît à toutes les dames de province, mais ces dames ne diſpoſent pas des ſuffrages de Paris. *Linguet*, dans une de ſes feuilles, a eu la témérité de comparer la ſcène de don *Pèdre* et de *Gueſclin* à celle de *Sertorius* et de *Pompée ;* mais on ferait très-mal de jouer cette pièce au tripot de Paris, qu'on appelait autrefois le théâtre français. Il faudrait un *Baron* et une *le Couvreur* avec *le Kain*. Ce n'eſt pas là une pièce de ſpectacle et d'attitudes ; et vous n'avez préciſément que *le Kain* dans Paris.

L'affaire de mon jeune homme me tient bien davantage au cœur. Je ſuis très-content de la manière dont le roi ſon maître en uſe. J'ai découvert des choſes affreuſes, infames, exécrables, qui feront dreſſer les cheveux à la tête de tous ceux qui ont encore des cheveux. L'aventure des *Calas* eſt une légère injuſtice et une petite mépriſe pardonnable, en comparaiſon des manœuvres infernales dont j'ai la preuve en main, et que nous ne produirons qu'avec la diſcrétion la plus convenable, et une ſimplicité qui n'offenſera aucun magiſtrat, mais qui touchera tous les cœurs, et ſurtout ceux comme le vôtre. Je crois que je ne finirai que par prendre le public pour juge. Le jeune

homme, qui eſt une des plus ſages têtes que j'aye jamais connues, fera ſon mémoire lui-même. Il ne parlera point comme les avocats éloquens qui *invoquent* une loi et un témoignage, qui apportent des raiſons *victorieuſes*, qui parlent de l'ordre moral et politique, et de l'*ordre des avocats*, et qui l'emportent de beaucoup ſur maître *Petit-Jean ;* mais il convaincra tous les eſprits par le récit ſimple de la vérité qui a été juſqu'ici entièrement ignorée. 1775.

Adieu, mon cher ange ; mon triſte état m'empêche de relire ma lettre. *V.*

## LETTRE CXLVII.

### A M. DE VAINES,

PREMIER COMMIS DES FINANCES.

A Ferney, par Lyon, 18 de mars.

Vous me faites, Monſieur, un préſent qui m'eſt bien cher. J'avais déjà le portrait de M. *Turgot;* mais j'ai fait encadrer celui que je tiens de vos bontés, et je l'ai mis au chevet de mon lit, à cauſe des vers de M. de *la Harpe*. Non-ſeulement ces vers ſont bons, mais ils ſont vrais ; ce qui arrive fort rarement

1775. à meſſieurs les contrôleurs généraux J'ai placé cette eſtampe vis-à-vis celle de *Jean Cauſeur*. Ce n'eſt pas que *Jean Cauſeur* vaille M. *Turgot*; mais c'eſt qu'on l'a gravé à l'âge de cent trente ans. Quoique je me ſois confiné au pied des Alpes, entre la Savoie et la Suiſſe, j'aime encore aſſez la France pour ſouhaiter que M. *Turgot* vive autant que *Jean Cauſeur*.

Je vous ſais bien bon gré, Monſieur, de cultiver les belles-lettres qui ſont d'ordinaire l'oppoſé de votre adminiſtration. L'agriculture, dont je fais profeſſion, n'y eſt pas ſi contraire; mais l'aridité des calculs eſt preſque toujours l'ennemie mortelle de la littérature. Heureux les eſprits bien faits qui touchent à la fois à ces deux bouts!

Je vous remercie de vos bontés. J'ai l'honneur d'être avec l'eſtime la plus reſpectueuſe, Monſieur, votre, &c.

*Voltaire.*

## LETTRE CXLVIII. 1775.

### A M. LE MARECHAL DUC DE RICHELIEU.

25 de mars.

Vous êtes pair du royaume, monſeigneur le Maréchal ; et quoique vous ayez fait le métier de *Mars* plus que celui de *Barthole*, vous devez ſavoir les lois mieux que moi, ſuppoſé qu'il y ait des lois en France, et que tout ne ſoit pas livré à la chicane et à la fantaiſie du moment.

Je conviens que votre affaire eſt déſagréable et importune, mais elle n'eſt que cela. Il faut être enragé pour feindre de n'être pas convaincu de la vérité de tout ce que votre avocat allégue. Il eſt vrai qu'il faut trop de contention d'eſprit pour démêler ces preuves. La clarté dans les affaires eſt le premier devoir auquel il faut s'attacher, en quelque genre que ce puiſſe être.

Au reſte, quelque avocat que vous euſſiez choiſi, il me paraît impoſſible qu'on rende jamais votre affaire douteuſe. Il eſt démontré qu'on vous a volé, et que pour vous voler on a été fauſſaire.

Je ne vois dans tout cela qu'un ſeul petit

1775. déſagrément, c'eſt la bonté dont madame de *Saint-Vincent* ſe vante que vous l'avez honorée en paſſant, quoiqu'elle ne ſoit ni aſſez jeune ni aſſez jolie pour mériter tant de politeſſe; mais cette condeſcendance que vous avez eue pour elle ne mérite qu'une chanſon, et des fauſſaires voleurs méritent un peu mieux.

Je vous avouerai que tout ce procès me fait moins de peine que votre ſituation préſente; mais vous avez de la ſageſſe et de la fermeté, vous connaiſſez les hommes, vous avez de grandes dignités, de très-beaux établiſſemens, et ſurtout de la gloire que rien ne pourra vous ôter.

Je ſuis forcé de m'occuper à préſent d'une affaire mille fois plus cruelle et plus affreuſe, qui n'a pas la même célébrité que la vôtre, parce qu'elle ne concerne pas des gentilshommes d'un rang auſſi élevé que vous; mais elle eſt par elle-même ce que je connais de plus flétriſſant pour la France, et de plus abominable après la boucherie des chevaliers du Temple, et après la Saint-Barthelemi. Il y a des horreurs qui ſont ignorées dans Paris, où l'on ne s'occupe que de frivolités, de menſonges, de calomnies, de tracaſſeries et d'opéra comiques; tout le reſte eſt étranger aux Pariſiens. Si on apprenait à dix heures du matin que la moitié du globe a péri, on irait à cinq

heures

heures au ſpectacle, et on arrangerait un ſouper. 1775.

Vous ſavez très-bien que les hommes ne méritent pas qu'on recherche leur ſuffrage ; cependant on a la faibleſſe de le déſirer ce ſuffrage qui n'eſt que du vent. L'eſſentiel eſt d'être bien avec ſoi-même, et de regarder le public comme des chiens qui tantôt nous mordent et tantôt nous léchent.

Je vous écris toute cette vaine morale, de mon lit où je ſuis confiné depuis long-temps. Jouiſſez du bonheur ineſtimable d'avoir conſervé votre ſanté à ſoixante et dix-huit ans. Songez à tout ce que vous avez vu mourir autour de vous ; vous êtes en tout ſens ſupérieur aux autres hommes.

Conſervez-moi vos bontés pour les deux ou trois minutes que j'ai encore à vivre, c'eſt-à-dire à ſouffrir. *V.*

1775.

## LETTRE CXLIX.

### A M. LE CHEVALIER DELISLE.

25 de mars.

Vous m'avez écrit, Monſieur, des choſes bien plaiſantes. Je reçois ſouvent de gros paquets de livres nouveaux ; je les jette dans le feu, et je lis vos lettres pour me conſoler. Il me paraît que vous voyez le monde, et que vous le peignez tel qu'il eſt, c'eſt-à-dire en ridicule. Je ſuis bien malade ; mais ſi vous voulez que je meure gaiement, faites-moi la grâce de m'écrire lorſque vous trouverez le genre-humain bien impertinent, et que vous aurez du loiſir pour vous en moquer.

J'ai été ſur le point d'aller trouver mes deux confrères *Dupré de Saint-Maur* et *Châteaubrun*. Les préparatifs de ce voyage qui n'a pas eu lieu, ne m'ont pas permis de vous écrire. J'imagine que je dois à votre lettre le petit répit que j'ai obtenu. Vous avez adouci tous mes maux. J'ai beaucoup d'obligation à monſieur l'abbé qui porte votre nom, d'avoir dit :

Choiſeul eſt agricole, et Voltaire eſt fermier.

il ſemble par ce vers que je ſois le fermier de M. le duc de *Choiſeul*. Plût à Dieu que je le fuſſe ! je lui rendrais bon compte ; je ne le tromperais pas comme quelques-uns peut-être l'ont pu tromper. J'aurais le bonheur de le voir et de l'entendre. Je tiens la condition de ſon fermier pour une des meilleures de ce monde, et je l'aimerais beaucoup mieux que celle de fermier général. Vous avez un ſort bien ſupérieur à ces deux fermes : vous êtes ſon ami, et vous méritez bien de l'être. 1775.

Je vous remercie bien, Monſieur, de m'avoir envoyé le dernier mémoire de M. le comte de *Guines*. Il ſemble que les mémoires ſignés *Tort*, ſoient des armes parlantes. Jamais aucun tort ne m'a paru plus évident. J'ai la vanité de croire que DIEU m'avait fait pour être avocat. Je vois que, dans toutes les affaires, il y a un centre, un point principal contre lequel toutes les chicanes doivent échouer. C'eſt ſur ce principe que j'oſai me mêler des procès criminels, affreux et abſurdes, intentés contre les *Calas*, les *Sirven*, *Montbailli*, contre M. de *Morangiés*.

Je tiens la cauſe de M. le maréchal de *Richelieu* pour infaillible, par le même principe. Je crois même qu'il eſt impoſſible à ſes ennemis de penſer autrement. Je ſuis perſuadé que, ſi les juges ſe trompent ſi ſouvent, c'eſt

1775. que les formes ne leur permettent guère de peſer les probabilités. Ils oppoſent une loi équivoque à une autre loi équivoque, tandis qu'il faudrait oppoſer raiſon à raiſon, et vraiſemblance à vraiſemblance. Tout procès eſt un problème, il faut avoir l'eſprit un peu géométrique pour le réſoudre.

La mort eſt un problème auſſi, je le réſoudrai bientôt ; mais il m'eſt démontré qu'en attendant je vous ſerai attaché, Monſieur, avec la plus vive reconnaiſſance.

Vous m'en avez écrit de bonnes ; mais vous qui parlez, avez-vous lu le livre de *Necker* (*)? et ſi vous l'avez lu, l'avez-vous entendu tout courant?

(*) Contre la liberté du commerce des blés.

## LETTRE CL. 1775.

### A MADAME

### LA MARQUISE DU DEFFANT.

30 de mars.

J'AI pu vous dire, Madame, *j'ai été très-mal, je le ſuis encore.*

1°. Parce que la choſe eſt vraie.

2°. Parce que l'expreſſion eſt très-conforme, autant qu'il m'en ſouvient, à nos déciſions académiques. Ce *le* ſignifie évidemment, je ſuis très-mal encore. Ce *le* ſignifie toujours la choſe dont on vient de parler. C'eſt comme quand on vous dit : Etes-vous enrhumées, Meſdames ? elle doivent répondre : Nous le ſommes ou nous ne le ſommes pas. Il ſerait ridicule qu'elles répondiſſent : Nous les ſommes ou nous ne les ſommes pas.

Ce *le* eſt neutre en cette occaſion, comme diſent les doctes. Il n'en eſt pas de même quand on vous demande : Etes-vous les perſonnes que je vis hier à la comédie du Barbier de Séville, dans la première loge ? vous devez répondre alors : Nous les ſommes ; parce que

1775. vous devez indiquer ces perſonnes dont on vous parle.

Etes-vous chrétienne? je le ſuis. Etes-vous la juive qui fut menée hier à l'inquiſition? je la ſuis. La raiſon en eſt évidente. Etes-vous chrétienne? je ſuis cela. Etes-vous la juive d'hier, &c.? je ſuis elle.

Voilà bien du pédantiſme, Madame; mais vous me l'avez demandé: et vous ferez de moi tout ce que vous voudrez, excepté de me faire venir à Paris. Mon imagination m'y promène quelquefois, parce que vous y êtes? mais la raiſon me dit que je dois achever ma vie à Ferney. Il faut ſe cacher au monde, quand on a perdu la moitié de ſon corps et de ſon ame, et laiſſer la place à la jeuneſſe. Il y a et il y aura toujours à Paris beaucoup de jeunes gens qui font et qui feront très-joliment des vers; mais ce n'eſt pas aſſez de les faire bons, il leur faut un je ne ſais quoi qui force à les retenir par cœur, ou à les relire malgré qu'on en ait, ſans quoi cent mille bons vers ſont de la peine perdue.

Je ſuis indigné, depuis quelques années, de la proſe de Paris, et ſurtout de la proſe des avocats qui parlent preſque tous comme maître *Petit-Jean*. Les factums contre M. de *Guines* et contre M. de *Richelieu* m'ont paru le comble de l'abſurdité. Celui de M. de

*Richelieu* était un peu ennuyeux, mais au moins il était fort raisonnable. 1775.

J'espère que, quand mon jeune homme sera obligé d'en faire un, il pourra être assez intéressant; mais probablement cette pièce de théâtre ne se jouera pas sitôt.

Adieu, Madame; dissipez-vous, soupez; mais surtout digérez, dormez, vivez avec le monde dont vous ferez toujours le charme. Daignez me conserver toujours un peu d'amitié, cela console à cent lieues. *V.*

## LETTRE CLI.

## A M. DE LA HARPE.

31 de mars.

Je ne croyais pas, mon cher successeur, que *du Belloi* fût mourant, lorsque je l'ai presque associé avec vous; mais je crois avoir bien fait sentir la prodigieuse différence que je mets entre vous et lui. C'est l'impératrice de Russie qui me mandait que, de tous les autres français de ce temps-ci, vous étiez presque le seul qu'elle entendît couramment; et qu'il y avait deux langues en France, dont l'une était la vôtre, et l'autre était celle du galimatias. Vous

—— 1775. voyez bien qu'à la longue le vrai mérite perce, et que le galimatias tombe.

Vous voilà, à la fin, à votre place, malgré la canaille des *Fréron*, des *Clément* et des *Sabatier*. Vous avez de la gloire et un commencement de fortune. On dira de vous comme à *Tibulle* :

*Gratia, fama, valetudo contingit abundè,*
*Et mundus victus, non deficiente crumenâ.*

Connaiſſez-vous M. de *Vaines*, premier commis ou chef des bureaux de celui qui penſe et qui permet qu'on penſe ? Pourriez-vous m'envoyer par lui Menzicof, afin que je ne meure pas ſans avoir eu cette conſolation ? Je vous avertis que mon heure arrive, et que quand même je ſerais à l'agonie, je ſentirai le mérite de la pièce tout auſſi bien que la famille royale. Soyez très-sûr que vous ne riſquez rien, qu'on vous la renverra ſans tarder et ſans abuſer de la confidence. C'eſt une bonne action que vous devez faire ; il faut avoir pitié des mourans.

Je ſais bien qu'il n'y a d'acteurs à la comédie que *le Kain* ; mais je ſais bien auſſi que, ſi vous faites des vers comme *Racine*, vous déclamez comme lui. Je me ſouviendrai toujours du *le voici*, et de la façon dont vous récitâtes tout le reſte.

Pour *Corneille*, il récitait ſes vers comme il les feſait : tantôt ampoulé, tantôt à faire rire. 1775.

Vous formerez des acteurs et des actrices ; c'eſt un point important pour le parterre : cela ſubjugue.

Le chiffon dont vous me parlez, intitulé Don Pèdre, n'a jamais été fait pour être joué. Il était fait pour une centaine de vers qu'on a retranchés, et pour certaines gens un peu dangereux dont on parlait avec une liberté helvétique. Ce changement gâte tout, énerve tout ; et il n'y a pas grand mal. Il y en aurait eu beaucoup ſi on n'avait pas été obligé, à quatre-vingts et un ans, de ſacrifier à cette ſotte vertu qu'on appelle prudence : le vieillard a mis un bâillon à l'homme de vingt ans.

Allons, courage, mon cher ami ; vous êtes dans la force de votre génie. Je vous dirai toujours :

*Macte animo, generoſe puer ; ſic itur ad aſtra.*

Je n'en peux plus, mais vous me ranimez. *V.*

1775.

## LETTRE CLII.

### A M. PARMENTIER.

A Ferney, le premier d'avril.

J'AI reçu, Monſieur, les deux excellens mémoires que vous avez bien voulu m'envoyer, l'un ſur les pommes de terre, déſiré du gouvernement ; l'autre ſur les végétaux nourriſſans, couronné par l'académie de Beſançon. Si j'ai tardé un peu à vous remercier, c'eſt que je ne mangerai plus de pommes de terre dont j'ai fait du pain très-ſavoureux, mêlé avec moitié de farine de froment, et dont j'ai fait manger à mes agriculteurs dans un temps de diſette, avec le plus grand ſuccès. Mes quatre-vingts et un ans ſurchargés de maladies, ne me permettent pas d'être bien exact à répondre ; je n'en ſuis pas moins ſenſible à votre mérite, à l'utilité de vos recherches et au plaiſir que vous m'avez fait.

J'ai l'honneur d'être avec tous les ſentimens que je vous dois, Monſieur, &c.

## LETTRE CLIII. 1775.

### A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

3 d'avril.

MON cher ange, je commence par vous envoyer une lettre de madame de *Luchet*, qui vous mettra bien mieux au fait de vos dix mille livres que je ne pourrais faire.

Vous verrez enſuite comme la calomnie me pourſuit juſqu'au dernier de mes jours.

Il y a donc des gens aſſez barbares pour avoir dit que je me porte bien ! Je ſuis à peu-près comme cette madame de *Moncu*, qui écrivait : *Moncu eſt un aſſez vilain trou, mais on ſe divertit quelquefois dans le voiſinage.*

Il eſt vrai que M. de *Florian*, qui a une charmante petite maiſon dans Ferney, donna il y a quelque temps un grand ſouper à madame de *Luchet*, où elle joua une ou deux ſcènes de proverbes ; mais aſſurément je n'y étais pas. Je ne mange plus avec perſonne ; je ne ſors de ma chambre que quand il y a un rayon de ſoleil. J'attends doucement la mort, et je remercie, comme *Epictète*, l'Etre des êtres de m'avoir fait jouir pendant quatre-vingts et un

1775. ans, du beau ſpectacle de la nature. J'ai abandonné totalement Don Pèdre et du Gueſclin. Je n'avais jamais fait cette tragédie pour être jouée, mais ſeulement pour y fourrer ſoixante ou quatre-vingts vers que j'ai enſuite très-prudemment retranchés. Il me ſuffit que ce petit ouvrage ne ſoit pas mépriſé par les gens qui penſent.

A l'égard de notre jeune homme pour qui vous avez tant de bonté, je voudrais ſeulement que vous puſſiez aller lire chez M. de *Beaumont* la conſultation que M. d'*Ornoi* a dû lui remettre. Il n'y a pas pour une demi-heure de lecture. Vous y verrez des horreurs et des bêtiſes des prétendus juges d'Abbeville, toutes prouvées légalement, papier ſur table; toutes pires que les abominations du jugement des *Calas* et des *Sirven*, et dont on s'eſt bien donné de garde de laiſſer échapper un mot dans la procédure, qui non-ſeulement eſt nulle, mais qui eſt très-puniſſable. Nous ne voulons ſur cela que le ſentiment des avocats de Paris, auquel nous joindrons celui des juriſconſultes de l'Europe, depuis Moſcou juſqu'à Milan : cela nous ſuffira. Nous ne voulons ni eſter à droit, ni demander grâce. Nous avons obtenu la dignité d'aide de camp d'un roi qui eſt le premier général de l'Europe, et le poſte de ſon ingénieur. Il ne convient pas à un

homme de cet état de s'avilir pour obtenir en France le droit de jouir un jour d'une légitime de cadet de Normandie, qui ne vaut pas la peine qu'on y penſe. Je vous réponds qu'il ne manquera point ; mais la conſultation des avocats nous eſt abſolument néceſſaire. 1775.

Echauffez ſur cela, je vous en prie, monſieur d'*Ornoi* et M. de *Beaumont ;* qu'ils écrivent ſeulement au bas de notre mémoire que, les choſes ſuppoſées comme nous les avançons, la procédure eſt nulle, et que nous ſommes en droit de demander la réviſion. Je vais écrire à mon petit gros neveu.

Je vous embraſſe, mon cher ange, avec l'amitié la plus reſpectueuſe, la plus tendre et la plus vieille. *V.*

1775.

## LETTRE CLIV.

### A M. LAUS DE BOISSY,

*Qui lui avait envoyé une ſeconde édition de ſa critique des Trois ſiècles.*

A Ferney, 14 d'avril.

Je vous dois, Monſieur, des éloges et des remercîmens, et je me ſerais acquitté de ces deux devoirs plutôt que je ne fais, ſi une maladie très-dangereuſe que ma nièce a eſſuyée, pendant un mois entier, dans notre hermitage, n'avait pas demandé tous mes ſoins et tout mon temps. Je ſens vivement tout ce que je vous dois. La vieilleſſe peut ôter les talens, mais elle laiſſe au cœur la ſenſibilité.

Je crois que vous avez rendu ſervice à tous les honnêtes gens, en feſant connaître un malhonnête homme qui s'eſt fait ſecrétaire d'une cabale infame d'hypocrites, et qui, après avoir commenté *Spinoſa*, eſt devenu valet de prêtre pour de l'argent. Votre ouvrage eſt celui de la vertu qui écraſe la friponnerie.

J'ai l'honneur d'être, &c.

*Voltaire.*

## LETTRE CLV. 1775.

### A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

16 d'avril.

Mon cher ange, je reçois votre lettre du 10 d'avril. Madame de *Luchet* n'eſt plus que garde-malade : vous l'avez vu marquiſe très-plaiſante et très-amuſante; mais les mines de ſon mari ont un peu alongé la ſienne. Ce mari eſt, à la vérité, un homme de condition, plus marquis que le marquis de . . . . . ; mais il a bien plus mal fait ſes affaires que.... Il eſt actuellement à Chambéry, et ni lui ni ſa femme ne m'ont pleinement inſtruit de leur déſaſtre. Il y a dans toutes les confeſſions un péché qu'on n'avoue pas.

J'avais cru long-temps que la maladie de madame *Denis* n'était qu'un rhume ordinaire; nous n'avons été détrompés que depuis le premier jour d'avril. La maladie a été depuis ce temps-là très-férieuſe et très-inquiétante juſqu'au 16. Je ne commence à être un peu raſſuré que d'aujourd'hui; nous avons été dans des tranſes continuelles. Malheureuſement je ne ſuis bon à rien avec mes quatre-vingts et un ans et ma conſtitution déplorable;

1775. je ne ſuis qu'un vieux malade qui en garde un autre, et qui s'acquitte fort mal de cette fonction. Jugez ſi je ſuis en état de courir après une ſoixantaine de vers épars dans une vieille copie miſe dès long-temps au rebut et à moitié brulée ; *altri tempi, altre cure.* La tête me tourne, mon cher ange, de l'affaire de notre jeune homme ; il eſt plus ſage que moi ; il eſt tranquille ſur ſon ſort, et moi je m'en meurs.

Il y a peut-être quelque légère différence entre ſon mémoire et l'extrait de M. d'*Ornoi.* Je lui mande qu'il peut aiſément corriger ces petites erreurs en deux traits de plume ; mais nous ne fondons point du tout notre conſultation ſur des interrogatoires faits par des ſcélérats à des enfans intimidés. Nous la fondons principalement ſur l'illégalité puniſſable avec laquelle un procureur marchand de cochons, ſoi-diſant avocat, et déclaré non admiſſible en cette qualité par un acte juridique de tous les avocats du ſiége, a oſé ſe porter pour juge dans une affaire criminelle, et verſer le ſang innocent de la manière la plus barbare. Voilà notre grief, ou plutôt le crime que nous dénonçons, et dont nous n'avons que trop de preuves. Pourquoi s'attacher à des minuties, quand il s'agit d'un objet ſi important ?

Ce

Ce fait ne ſe trouve certainement pas dans l'énorme procédure dont M. d'*Ornoi* a bien voulu faire l'extrait. Il a lu cet extrait à monſieur le garde des ſceaux ; mais il ne lui a point parlé du ſeul objet principal dont il s'agit ; et voilà ce qui arrive dans preſque toutes les affaires. 1775.

Nous venons de découvrir un mémoire fait en 1766, pour trois co-accuſés dans cet infame procès criminel ; mémoire qui ne fut malheureuſement imprimé avec la conſultation des avocats que quelque temps après l'arrêt du parlement. La conſultation eſt ſignée par huit avocats, *Cellier*, d'*Outremont*, *Muyart de Vouglans*, *Gerbier*, *Timbergue*, *Benoît*, *Turpin*, *Linguet*.

Les moyens de nullité ſont très-bien diſcutés dans le mémoire et dans la conſultation. C'eſt dans ce mémoire, pages 16 et 17, qu'il eſt dit expreſſément *que la compagnie des avocats d'Abbeville s'eſt expoſée par un acte juridique à la réception* de notre prétendu avocat, prétendu juge, réellement procureur, et marchand de cochons et de bœufs.

C'eſt là qu'il eſt dit que des ſentences des conſuls d'Abbeville enjoignent à ce procureur marchand, à ce juge auſſi infame que barbare, de produire ſes livres de comptes.

Y a-t-il rien de plus monſtrueux, mon cher

1775. ange ? y a-t-il rien qui doive plus exciter l'indignation du roi et de ſon garde des ſceaux ? faut-il chercher d'autres preuves de l'injuſtice la plus horrible, et d'un aſſaſſinat plus prémédité ? pourquoi n'en a-t-on pas parlé à M. de *Miromeſnil ?* hélas ! c'était la ſeule choſe qu'il lui fallait dire. N'eſt-il pas palpable que ce miſérable marchand de beſtiaux n'avait été choiſi pour aſſaſſiner juridiquement d'*Etallonde* et *la Barre*, que par la vengeance du conſeiller nommé *Saucourt*, qui voulait perdre, à quelque prix que ce fût, des enfans innocens, et ſe venger ſur eux de trois procès que les pères de ces enfans et madame *Faydeau de Brou* lui avaient fait perdre?

Ce ſang innocent crie, mon cher ange; et moi je crie auſſi, et je crierai juſqu'à ma mort. Je crie à vous : je vous dis, vous êtes ami de MM. *Target* et de *Beaumont ;* parlez-leur, je vous en conjure. Je ſuis outré, je ſuis déſeſpéré. Quoi ! le ſage et brave d'*Etallonde* ne pourra pas trouver en 1765 un avocat, tandis que des enfans accuſés des mêmes choſes que lui en ont trouvé huit en 1766 ? Cela eſt affreux, cela eſt incompréhenſible. Il n'y a donc plus ni raiſon ni humanité dans le monde.

Au nom de cette humanité qui eſt dans

votre cœur, parlez à M. *Target*, dites-lui tout ce que je vous dis. Je vous répète que nous ne voulons point de lettres de grâce ; que grâce, de quelque manière qu'elle ſoit tournée, ſuppoſe crime, et que nous n'en avons point commis. De plus, grâce exige qu'on la faſſe entériner à genoux, et c'eſt ce que nous ne ferons jamais. Il n'y a ni l'ombre de la juſtice, ni de la pitié, ni de la raiſon dans tout ce qu'on m'a écrit ſur cette aventure exécrable. 1775.

Comment voulez-vous, mon cher ange, que dans l'effervescence où eſt l'intérieur de ma pauvre vieille machine, je vous parle à préſent de l'édition in-4° du *Corneille ?* Il y a ſans doute beaucoup de choſes nouvelles dans les notes ; mais ces choſes-là, vous les ſavez mieux que moi. Vous ſavez combien les froids raiſonnemens alambiqués, écrits en ſtyle bourgeois, ſont impertinens dans une tragédie ; que le bourſouflé eſt encore plus condamnable, que l'impropriété continuelle des expreſſions eſt ridicule, &c. J'ai fait ſentir tous ces défauts dans la nouvelle édition, et j'ai dû le faire ; j'ai dû n'avoir aucune condeſcendance pour le mauvais goût et pour la mauvaiſe foi de ceux qui m'avaient fait des reproches trop injuſtes. J'ai dit enfin la vérité dans toute ſon étendue, comme elle doit toujours être dite.

1775. De *Tournes* et *Panckoucke* qui ont fait cette édition ne m'en ont donné qu'un seul exemplaire ; si j'en avais deux, il y a long-temps que vous auriez le vôtre.

Je ne puis, mon cher ange, finir ma lettre, sans vous dire un mot sur l'homme dont j'avais pris le parti (*), et dont vous me parlez. M. de *Malesherbes*, qui est assurément une belle ame, m'a mandé que c'était ce même homme qui avait déterminé l'arrêt funeste dont l'Europe a eu tant d'horreur ; que sans lui les voix auraient été partagées. Je me tais, et je me tairai sur cet homme ; mais cette nouvelle a achevé de m'accabler. Je me jette entre vos bras. *V.*

(*) M. *Pasquier.*

## LETTRE CLVI. 1775.

### A MADAME

### LA MARQUISE DU DEFFANT.

19 d'avril.

Vous me donnez donc, Madame, une charge de médecin conſultant dans votre maiſon. J'en ſuis bien indigne : je ne ſuis que le compagnon de vos misères, et compagnon d'ignorance de tous les autres médecins. Si vous aviez un livre difficile à trouver, qui eſt intitulé Queſtions ſur l'Encyclopédie, je vous prierais de vous faire lire l'article *Médecine* qui eſt aſſez drôle, mais qui paraît bien approchant de la vérité.

Je ſuis de l'avis d'un médecin anglais qui diſait à la ducheſſe de *Marlborough :* Madame, ou ſoyez bien ſobre, ou faites beaucoup d'exercice, ou prenez ſouvent de petites purges domeſtiques, ou vous ſerez bien malade.

J'ai ſuivi les principes de ce médecin, et je ne m'en ſuis pas mieux porté; cependant vous et moi, nous avons vécu aſſez honnêtement, en prévenant les maladies par un

1775. peu de caſſe. Je fais monder la mienne, et je la fais un peu cuire. Elle fait beaucoup plus d'effet, lorſqu'elle n'eſt pas cuite, et qu'elle eſt fraîchement mondée. Ma doſe eſt d'ordinaire de deux ou trois petites cuillerées à café ; et on peut en prendre deux fois par ſemaine, ſans trop accoutumer ſon eſtomac à cette purge domeſtique.

Quelquefois auſſi je fais des infidélités à la caſſe en faveur de la rhubarbe : car je fais grand cas de tous ces petits remèdes qu'on nomme minoratifs, dont nous ſommes redevables aux Arabes de qui nous tenons notre médecine et nos almanachs. Vous ſavez peut-être que, pendant plus de cinq cents ans, nos ſouverains n'eurent que des médecins arabes ou juifs ; mais il fallait que le fou du roi fût chrétien.

Je reviens à la purge domeſtique, tantôt caſſe, tantôt rhubarbe ; et je dis hardiment que ce ſont des fruits dont la terre n'eſt pas couverte en vain, qu'ils ſervent à la fois de nourriture et de remèdes ; et qu'il faut bénir DIEU de nous avoir donné ces ſecours dans le plus déteſtable des mondes poſſibles.

Je vous dis encore que nous ne devons pas tant nous dépiter d'être un peu conſtipés, que c'eſt ce qui m'a fait vivre quatre-vingts et un ans, et que c'eſt ce qui vous fera vivre

beaucoup plus long-temps. On ſouffre un peu quelquefois, je l'avoue; mais, en général, c'eſt notre loi de ſouffrir de manière ou d'autre. Je m'acquitte parfaitement de ce devoir; et, tout réſigné que je ſuis, je me donne actuellement au diable dans mon lit, pendant que madame *Denis* eſt dans le ſien, depuis quarante jours, avec la fièvre et une fluxion de poitrine. Je ſuis prêt d'ailleurs à vous ſigner tout ce que vous me dites, excepté la trop bonne opinion que vous voulez bien avoir de votre vieux confrère en maladies. 1775.

Il y a long-temps que j'ai eu le bonheur de paſſer quinze jours avec M. *Turgot*. Je ne ſais ce qu'on lui permettra de faire; mais je ſais que je fais plus de cas de ſon eſprit que de celui de *Jean-Baptiſte Colbert* et de *Maximilien de Roſni*. Je ne crains pour lui que deux choſes, les financiers et la goutte. Ce ſont deux terribles ſortes d'ennemis; il n'y a que les moines qui ſoient plus dangereux.

Je vous quitte pour aller au chevet du lit de ma malade.

Supportez la vie, Madame, et conſervez-moi vos bontés.

A propos, Madame, ou hors de propos, auriez-vous entendu parler d'une lettre en vers d'un prétendu chevalier de *Morton* à M. le comte de *Treſſan*, qu'il a eu la faibleſſe

1775. de faire imprimer avec ſa réponſe, le tout orné de notes inſtructives? Ce *Morton* dit que

. . . . Les hommes ſont d'étranges machines,
Quand fiers des feux follets d'un inſtinct perverti,
Ils vont perſécutans l'écrivain ſans parti,
Qui veut de leur raiſon réparer les ruines.

Enſuite il dit que M. de *Treſſan* rendait plus piquans les ſoupers d'*Epicure*, *Staniſlas*, père de la feue reine; *Staniſlas* ſerait certainement bien étonné de s'entendre nommer *Epicure*, lui qui ne donna jamais à ſouper. Preſque tous les vers de cette belle épître ſont dans ce goût. Et voilà ce que M. de *Treſſan*, de pluſieurs académies, a cru être de moi: voilà à quoi il a répondu par une épître en vers: voilà ce qu'il dit avoir été extrêmement approuvé par MM. d'*A* . . . . *C* . . . . et *M* . . . .

J'ai eu beau lui écrire que M. le chevalier de *Morton* était un déteſtable poëte, il n'en démord point. Il me dit que je ſuis trop modeſte. Il fait courir dans Paris cet imprimé, d'ailleurs très-dangereux, dans lequel on met ſur la même ligne *Numa* et le roi de Pruſſe, *Montagne* et *Vanini*, *Socrate* et l'*Aretin*.

Il y a quelques vers heureux, jetés au haſard dans ce mauvais ouvrage fait aux petites

petites maiſons, et ſurtout des vers très-hardis, qui paſſent à la faveur de leur témérité. 1775.
M. de *Treſſan* diſtribue à ſes amis la demande et la réponſe. Que voulez-vous que je diſe? La rage d'imprimer ſes vers eſt une étrange choſe; mais ce n'eſt pas à moi de la condamner. J'ai paſſé ma vie à tomber dans cette faute, et je ſuis puni par où je ſuis coupable.

Mais, bon Dieu! que le bon goût eſt rare.

## LETTRE CLVII.

### A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Premier de mai.

MON cher ange, vous avez raiſon, et vous êtes très-aimable dans tout ce que vous me dites le 22 d'avril 1775; *contrà ſic argumentor.*

Madame *Denis* eſt auſſi ſenſible qu'elle doit l'être à vos bontés. Elle ſe porte mieux; mais la convaleſcence ſera difficile et longue: ce n'eſt pas un grand malheur, quand on a été ſi dangereuſement malade.

Madame de *Luchet* ne peut rien vous écrire touchant ſes affaires et les vôtres, par la raiſon qu'elle n'y entend rien. Elle n'a jamais ſongé, et ne ſongera qu'à rire. Son pauvre mari cherche de l'or. Mais toujours rire, comme le veut ſa femme, ou s'enrichir dans des mines,

1775. comme le croit le mari, c'eſt la pierre philoſophale, et cela ne ſe trouve point.

Il me paraît auſſi difficile d'arranger les affaires de notre jeune officier que d'enrichir M. de *Luchet*. Perſonne ne s'entend, perſonne n'agit de concert dans cette cruelle affaire. Tout ce que je puis vous dire, c'eſt que le jeune homme ne peut rien accepter, rien faire, ſans les ordres précis de ſon maître. Il nous paraît qu'on veut nous ſervir malgré nous, et d'une manière qui ne peut nous convenir. On ne veut pas nous entendre, et nous ne pouvons pas tout dire. Pour moi, je ne dois point paraître ; vous connaiſſez ma poſition, et vous ſentez bien que je ne dois agir à découvert qu'auprès de celui qui peut ſeul bien réparer les malheurs de notre jeune homme, et qui devrait déjà l'avoir fait, quand ce ne ſerait que pour couvrir d'opprobre les ſcélérats ſur leſquels il penſe comme vous et moi. Enfin je ne vous dis rien ſur cette affaire, parce que j'aurais trop à vous dire.

En voici une autre très-déſagréable, qui ſeule ſuffirait pour m'empêcher de me montrer dans l'affaire du jeune homme. Un de nos philoſophes, exceſſivement imprudent, quoiqu'il n'en ait pas l'air, et qui fait des vers, quoique ce ne ſoit pas ſon métier, s'aviſe d'écrire à M. de *Treſſan* une épître ſous le

nom du chevalier de *Morton*, et me fait parler dans cette épître comme si c'était moi qui l'écrivais. Il me fait dire les choses les plus hardies, les plus déplacées et les plus dangereuses. M. de *Treſſan* a la simplicité de me croire l'auteur de cette rapsodie, dans laquelle il est très-ridiculement loué. Il me répond du même style; il fait imprimer ces sottises. C'est une étrange conduite pour un lieutenant général des armées, âgé de soixante et douze ans. L'auteur de la lettre du chevalier de *Morton* est certainement le plus coupable. C'est un homme très-bien intentionné pour la bonne cause; mais il la sert bien mal en croyant lui faire du bien. 1775.

J'ignore si cette sottise a fait quelque bruit à Paris. M. de *Treſſan*, à qui j'ai lavé la tête d'importance, m'a mandé qu'il en a fait parler à monsieur le garde des sceaux; mais en fesant parler, on aura fait dire encore quelques nouvelles impertinences.

Je ne sais plus que faire ni que dire à tout cela; il faudrait que je vinsse prendre de vos leçons huit ou dix jours à Paris; mais ni l'état de madame *Denis*, ni le mien, ni mes forces, ni mes chagrins ne me permettent cette consolation. Je ne goûte que celle d'être encore aimé de vous à cent lieues; mais faudra-t-il donc que je meure sans vous avoir embrassé?

1775.

## LETTRE CLVIII.

### A MADAME DE SAINT-JULIEN.

5 de mai.

*Racle* arrive, Madame ; c'eſt à vous qu'il doit tout. Vous n'avez jamais eu qu'une paſſion véritable, celle de faire du bien ; tout le reſte n'a été que paſſades. Si vous aviez été à Dijon, vous auriez prévenu l'émeute criminelle qui a été excitée ſous main par les ennemis de M. *Turgot*.

Si vous venez ſur les liſières de notre Bourgogne, vous rendrez la vie à madame *Denis* et à moi. Elle eſt encore bien malade ; mais pour moi je ſuis incurable, et je n'attends que la mort, après quatre-vingts ans de ſouffrances, et ſoixante ans de perſécution. Vous trouveriez l'oncle et la nièce chacun dans un coin de ſon hôpital ; père *Adam* dans ſon grenier, uniquement occupé de ſon déjeûner, de ſon dîner et de ſon ſouper ; ce brave jeune homme pour qui vous avez daigné vous intéreſſer, ſoutenant ſon malheur avec une patience héroïque ; madame de *Luchet*, qui était venue ici pour deux jours, et qui eſt établie intendante de l'hôpital depuis deux

mois ; ſon mari, qu'elle fait venir, et qui ne trouvera pas plus d'or dans Ferney qu'il n'en a trouvé dans toutes les mines qu'il a fouillées. Notre maiſon eſt un lazaret. Il n'y a que vous qui puiſſiez la rendre ſupportable ; mais nous n'oſons nous flatter que vous veniez embellir le ſéjour de la ſouffrance et de la triſteſſe. J'éprouve toutes les calamités attachées à la décrépitude. Je ne puis ni manger avec perſonne, ni même parler. Si vous me reſſuſcitiez, ce ſerait le plus grand de vos miracles. 1775.

Vous avez vu bien des changemens dans votre capitale, ils ſe ſont étendus juſqu'à nos déſerts.

Notre héros, dont vous me parlez, doit être plus affligé de quelques-uns de ces changemens, que de la friponnerie inſolente et abſurde d'une provençale. Elle aurait mieux fait de contrefaire le ſtyle de ſa biſaïeule, madame de *Sévigné*, que de contrefaire l'écriture de celui qu'elle appelle toujours ſon couſin. Je ne connais ni la provençale ni la bordelaiſe. On dit que cette bordelaiſe eſt deſpotique. Vous aimez à l'être, Meſdames ; et ce n'eſt pas pour rien que le conte de Ce qui plaît aux dames a fourni un opéra comique. Je crois que votre ami aurait mieux fait de s'en tenir à être tout doucement le maître

chez lui; mais puiſque *Hercule* a été ſubjugué,
1775. pourquoi les gens délicats ne le feraient-ils point ? Il y a peu de perſonnes qui ſachent ſe procurer une vieilleſſe heureuſe et reſpectée. On ſe traîne comme on peut au bout de ſa carrière : tout cela eſt bien triſte. Il n'y a que vous, Madame, dont les bontés adouciſſent un peu les chagrins dont je ſuis environné. Je ſerai pénétré juſqu'au dernier moment de tout ce que vous valez, et de la reconnaiſſance que je vous dois.

## LETTRE CLIX.

### A M. DE VAINES.

8 de mai.

Il eſt digne des Velches de s'oppoſer aux grands deſſeins de M. *Turgot;* et vous, Monſieur, qui êtes un vrai français, vous êtes auſſi indigné que moi de la ſottiſe du peuple. Les Pariſiens reſſemblent aux Dijonais qui, en criant qu'ils manquaient de pain, ont jeté deux cents ſetiers de blé dans la rivière. Les mêmes Dijonais ont écrit que le ſtyle du bourguignon *Crébillon* était plus coulant que celui de *Racine*, et qu'*Alexis Piron* était

au-deſſus de *Molière :* tout cela eſt digne du ſiècle. 1775.

Nous n'avons point encore à Genève le fatras du génevois *Necker*, contre le meilleur miniſtre que la France ait jamais eu. *Necker* ſe donnera bien de garde de m'envoyer ſa petite drôlerie. Il ſait aſſez que je ne ſuis pas de ſon avis. Il y a dix-ſept ans que j'eus le bonheur de poſſéder, pendant quelques jours, monſieur *Turgot* dans ma caverne. J'aimais ſon cœur, et j'admirai ſon eſprit. Je vois qu'il a rempli toutes mes vues et toutes mes eſpérances. L'édit du 13 de ſeptembre me paraît un chef-d'œuvre de la véritable ſageſſe et de la véritable éloquence. Si *Necker* penſe mieux et écrit mieux, je crois dès ce moment *Necker* le premier homme du monde; mais juſqu'à préſent je penſe comme vous.

Je ſuis pénétré de vos bontés, Monſieur, et de votre manière de penſer, de ſentir et de vous exprimer. *V.*

1775.

## LETTRE CLX.

### A M. CHRISTIN.

14 de mai.

MON cher ami, c'eſt dommage que vous ne ſoyez point à Ferney ; vous partageriez la fête qu'on donne jeudi, 18 du mois, pour la convaleſcence de madame *Denis*. Nous avons des compagnies d'infanterie, de cavalerie, des cocardes, des timbales, des violons, et trois cents couverts en plein air ; mais on vous donnera une plus belle fête en Franche-Comté, quand vous aurez briſé pour jamais les fers des citoyens enchaînés par des moines.

M. *Necker*, agent de Genève à Paris, vient de publier un gros volume contre la liberté du commerce des grains, et cela tout juſte dans le temps de la ſédition ambulante qui eſt allée de Pontoiſe à Paris et à Verſailles, jetant dans la rivière tout ce qu'elle trouvait de blé et de farine, pour avoir de quoi manger.

Je vous embraſſe de tout mon cœur, mon cher *Cicéron* du mont Jura. *V.*

## LETTRE CLXI. 1775.

### A MADAME

### LA MARQUISE DU DEFFANT.

A Ferney, 17 de mai.

Vous êtes la plus heureuſe femme de votre triſte ſort, Madame, puiſque les confitures du roi de Maroc vous font du bien; car ſachez que l'on ſert de la caſſe ſur la table du roi de Maroc, comme chez nous de la gelée de pomme ou de groſeille. Soyez sûre que les tempéramens chez qui la digeſtion eſt un peu lente et l'eſprit prompt, et à qui la caſſe fait un bon effet, durent d'ordinaire plus long-temps que les corps frais et dodus; cela eſt ſi vrai que je vis encore, après avoir ſouffert quatre-vingts et un ans preſque ſans relâche.

Donnez la préférence à la caſſe, puiſque *Molière* a décidé que *de bonne caſſe eſt bonne;* mais en la louant comme elle le mérite, permettez-moi de vous dire qu'il ne faut pas abſolument mépriſer la rhubarbe.

Tous les médecins de la faculté, mes confrères, s'ils ſont un peu philoſophes,

1775. conviendront que les mêmes principes agiſſent dans la caſſe et dans la rhubarbe. Ce ſont les parties les plus volatiles et les plus piquantes qui purgent. J'avoue, car il faut être juſte, que la caſſe, outre ſes ſels volatils, a quelque choſe d'onctueux dont la rhubarbe eſt privée; et c'eſt en quoi cette caſſe mérite la préférence : mais le ſublime de la médecine domeſtique eſt, à mon gré, d'avoir un jour dans le mois conſacré à la rhubarbe.

Je quitte ma robe de médecin pour vous parler des Filles de Minée. Je vous jure que je n'ai envoyé ces trois bavardes à perſonne. C'eſt une indiſcrétion de *Cramer* dont je ſuis très-fâché. J'en eſſuie bien d'autres; c'eſt ma deſtinée.

J'envoie pour vous cette mauvaiſe plaiſanterie de feu *la Viſclède* à M. *Deliſle*. Elle ne lui coûtera rien. Elle vous coûterait un écu, elle ne le vaut pas.

Je voudrais ſavoir ſi vous avez lu le livre de M. *Necker* ſur les blés. Bien des gens diſent qu'il faut une grande application pour l'entendre, et de profondes connaiſſances pour lui répondre.

Il paraît un écrit ſur l'agriculture, qui eſt beaucoup plus court et quelquefois plus plaiſant : il y a même quelques vérités. Je pourrai vous le procurer dans quelques jours. Je

tâche de vous amuſer de loin, ne pouvant m'approcher de vous. Ma colonie demande continuellement ma préſence réelle. C'eſt un fardeau qu'il faut porter; il eſt pénible. Ne ſoyez jamais fondatrice, ſi vous voulez avoir du temps à vous. 1775.

Encore une fois, Madame, avalons la lie de nos derniers jours auſſi doucement que les premiers verres du tonneau. Il n'y a point pour nous d'autre philoſophie. La patience et la caſſe! voilà donc nos ſeules reſſources! j'en ſuis fâché.

Madame *Denis* vous remercie de vos bontés; elle l'a échappé belle. *V.*

## LETTRE CLXII.

### A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

**Premier de juillet.**

QUOI! mon cher ange, je ne vous avais point envoyé de diatribe! pardonnez à un malade octogénaire qui ne ſait plus ce qu'il fait. M. de *Chabanon* me conſole et me fait un plaiſir extrême, car il me parle toujours de vous. Il dit que vous avez marié un très-eſtimable neveu à une femme charmante, et

1775. que vous êtes auſſi heureux que vous pouvez l'être. Pour moi, je ſuis heureux de votre bonheur; c'eſt la ſeule façon dont je puiſſe l'être avec ma déteſtable ſanté.

Au reſte, cette diatribe n'eſt qu'une plaiſanterie; et je ſuis bien honteux de m'être égayé ſur une choſe auſſi ſérieuſe, depuis que j'ai lu des lettres de M. *Turgot* ſur le même ſujet. Ah! mon cher ange, ce monſieur *Turgot*-là eſt un homme bien ſupérieur; et s'il ne fait pas de la France le royaume le plus floriſſant de la terre, je ſerai bien attrapé. J'ai la plus grande envie de vivre pour voir les fruits de ſon miniſtère. Je ſuis encore tout ému de ces lettres que j'ai lues. Je ne connais rien de ſi profond, ni de ſi fin, de ſi ſage et de ſi éloigné des idées communes.

Vous avez dû recevoir une lettre d'un goût différent, que M. de *Luchet* vous a écrite. Son génie ne me paraît pas de la trempe de celui de M. *Turgot*, et je plaindrais un royaume, s'il était gouverné par un *L...*; ſa femme même ne pourrait lui ſervir de premier miniſtre. La folie de l'une eſt gaie, la folie de l'autre eſt ſérieuſe. Leurs créanciers ne tireront pas un ſou de ces deux folies-là. Tous deux ont quitté Ferney. Je ſuis actuellement entre *Chabanon* et l'abbé *Morellet*, deux hommes également faits pour vous plaire. Figurez-vous que nous

attendons *le Gros* qui vient jouer Orphée dans notre tripot auprès de Genève. J'ai bien peur de n'être pas en état de voir cet opéra ; mais je ne regretterai jamais Orphée autant que je vous regrette. 1775.

Il faut encore que je vous dise un petit mot sur la grâce que vous prétendez que je dois absolument obtenir pour mon jeune étranger. Non, mon cher ange, non, jamais je ne souffrirai qu'on fasse grâce à qui n'est point coupable. Tout ce qu'on peut demander, c'est qu'on fasse grâce aux juges.

Que je voudrais vous embrasser, vous parler de tout cela, vous consulter, vous contredire ! mais je ne puis que vous aimer avec une passion malheureuse qui ne finira qu'avec ma vie.

1775.

## LETTRE CLXIII.

### AU MEME.

10 de juillet.

Je vous ai rendu compte, mon cher ange, le 7 de ce mois, des lettres que j'avais adreſſées à M. de *la Reynière* pour vous et pour M. le maréchal de *Duras*. Je vous ai dit, et je vous redis, combien j'ai été affligé que ces lettres ne vous ſoient pas parvenues.

Je vous ai de plus envoyé des Filles de Minée par le même M. de *la Reynière*, et je vous adreſſe aujourd'hui, par la même voie, un mémoire aſſez intéreſſant, qui m'eſt tombé entre les mains, et qui ne me paraît pas fait pour tout le monde.

Vous ſaurez que le roi de Pruſſe appelle l'auteur de ce mémoire auprès de ſa perſonne, qu'il le nomme ſon ingénieur, le fait capitaine, et aſſure ſa fortune. Il a accompagné ces grâces ſingulières d'une lettre également tendre et philoſophique, dans laquelle il ſe propoſe de réparer par l'humanité toutes les horreurs du fanatiſme.

Il faut vous dire qu'il répare auſſi tous les jours, par de petites attentions flatteuſes, le

moment de mauvaiſe humeur qu'il eut autrefois avec moi. 1775.

Vous conclurez de tout ce que je vous dis, que mon jeune homme ne doit ni ne peut chercher ailleurs ſa juſtification et ſon bien-être. Sa requête eſt la première qu'on ait jamais préſentée pour ne rien demander du tout. Elle n'eſt faite que pour inſpirer l'horreur de la perſécution, et pour fortifier les bons ſentimens des eſprits raiſonnables.

J'ai vu des gens, qu'on croyait peu ſenſibles, s'attendrir à cette lecture,

Et dans le même inſtant, par un effet contraire,
Leur front pâlir d'horreur et rougir de colère.

L'homme en queſtion n'envoie qu'à monſieur *Turgot* une de ces requêtes. Il ne ſait s'il en doit faire préſenter à M. le comte de *Maurepas* et à M. de *Miromeſnil*. Ne montrez la vôtre à perſonne, ſurtout ſi vous jugez qu'il y ait quelques mots qui puiſſent déplaire. Nous attendons votre jugement avec impatience.

Je vous embraſſe de mes faibles bras, mon cher ange, avec plus de tendreſſe et plus de confiance en vos bontés que jamais. *V.*

1775.

## LETTRE CLXIV.

### A M. DODIN, *avocat à Paris.*

A Ferney, 12 de juillet.

Je ne puis trop vous remercier, Monſieur, du mémoire intéreſſant et plein d'une éloquence ſolide que vous avez bien voulu m'envoyer. Je préſume que M. *Mazière*, à la ſeule lecture de votre mémoire, s'empreſſera de donner généreuſement un dédommagement convenable à votre client.

M. de *Servan*, avocat général de Grenoble, a démontré dans une grande cauſe que *la loi naturelle crie dans tous les cœurs : Tu es homme, répare le mal que tu as fait à un homme.* L'erreur ne diſpenſe point de cette loi. Parce qu'un homme s'eſt trompé, un autre en doit-il ſouffrir ?

M. *Mazière* doit payer votre client, et l'embraſſer.

Je crois d'ailleurs, Monſieur, que vous rendez un vrai ſervice à la nation, en vous élevant contre le ſecret des procédures. Vous ſavez que tous les procès s'inſtruiſaient publiquement chez les Romains, nos premiers légiſlateurs ; cette noble juriſprudence eſt en uſage en Angleterre.

Le

Le ſecret en matière criminelle n'a été reçu en France que par une mépriſe. On s'imagina en liſant le code, à l'article *De teſtibus*, que *teſtes intrare judicii ſecretum* ſignifiait *les témoins doivent dépoſer ſecrétement;* et il ſignifie, *les témoins doivent entrer dans le cabinet du juge.* Un ſoléciſme a établi cette cruelle partie de notre juriſprudence, dans laquelle il y a tant de choſes à réformer. 1775.

Je me flatte que vous ferez un jour la gloire du barreau, et que vous contribuerez plus que perſonne à cette réforme tant déſirée.

J'ai l'honneur d'être, avec toute l'eſtime que vous inſpirez, Monſieur, votre, &c.

## LETTRE CLXV.

### A M. DE CHABANON.

3 d'auguſte.

Mon très-aimable ami, votre ouvrage contre l'eſprit de parti eſt encore une fois un très-bon ouvrage; mais il n'eſt pas étonnant que les malades de la rage ſe fâchent contre leur médecin. Ils vous remercieront un jour de les avoir guéris. Pour moi, je vous remercie

1775. dès ce moment d'avoir voulu me guérir de ma paſſion pour la retraite ; mais je tiens plus que jamais à cette paſſion que mon âge et mes maux m'ont rendue néceſſaire. Quoi ! vous voudriez faire rentrer un vieux boiteux dans la ſalle du bal ? vous dites que vous méditez une fugue dans mes déſerts, et vous me propoſez de quitter mes déſerts pour le fracas de Paris ! cela n'eſt pas conſéquent, mon cher ami : d'ailleurs vous ſentez bien qu'il ne faut pas laiſſer ſoupçonner à perſonne que je puiſſe avoir beſoin de la moindre faveur pour venir danſer dans votre tripot avec mes béquilles : rien ne m'empêcherait de faire cette ſottiſe, ſi j'en avais envie.

Il n'y a jamais eu d'excluſion formelle. J'ai toujours conſervé ma charge, avec le droit d'en faire les fonctions. Si je demandais permiſſion, ce ſerait faire croire que je ne l'ai pas.

Que les dieux ne m'ôtent rien,
C'eſt tout ce que je leur demande.

Les dieux ne me prieront pas, ſans doute, de venir dans leur olympe, et je ne les prierai pas de m'y donner une place. Mon unique déſir eſt d'être oublié dans ma ſolitude, non pas oublié de tout le monde ; car je déſire bien vivement que, vous et M. d'*Argental*,

vous vous ſouveniez toujours de moi : je vous prierai même de parler quelquefois de votre vieux malade à M. de *Malesherbes*, qui eſt révéré dans mon hôpital comme à Paris. 1775.

Ma vieille voix chevrotante ne ſera pas entendue au milieu des concerts de ſes louanges. Je dis pour lui *vivat*, avant de mourir ; c'eſt tout ce que je puis faire. Je vous en dis autant. Je vous dis ſurtout, *vive felix*, car *vivere* tout ſec eſt bien peu de choſe.

Sachez qu'on vous regrette à Ferney tout autant qu'à Saconai. *V.*

## LETTRE CLXVI.

### A M. LE MARECHAL DUC DE RICHELIEU.

4 d'auguſte.

Je viens de baigner dans ce moment les ailes de *Papillon-philoſophe* (*) dans de petits bains fort jolis. Elle n'eſt point du tout papillon en amitié, et je puis dire, ſans aucune fineſſe, qu'on doit être très-sûr qu'elle n'avait aucun tort, quand elle ne reçut pas une certaine viſite. Il y avait deux carroſſes dans ſa

(*) Madame de *Saint-Julien*.

1775. cour depuis quelques heures. La perſonne qui l'accuſe de légéreté ſur les apparences, arriva chez elle un moment avant qu'on donnât l'ordre de laiſſer entrer. C'eſt cette mépriſe qui a occaſionné un ſoupçon aſſez vraiſemblable. Il arrive ſouvent qu'on cherche fineſſe où il n'y en a point du tout. Je réponds ſur ma vie de l'innocence du *Papillon*. Je réponds de la ſincère amitié qu'elle a pour le héros ; elle prend le plus grand intérêt à tout ce qui le regarde.

On croit bien que nous avons traité à fond l'affaire du héros. Elle penſe que l'on fera naître autant d'incidens que l'on pourra, et qu'on ne cherchera qu'à laſſer la patience d'un homme qui doit être déjà très-las de toutes les difficultés qu'on a fait naître dans une affaire ſi ſimple.

Le réſultat de nos converſations eſt que les quatre canons de Fontenoi, Gênes, Cloſter-Seven et Port-Mahon, ont fait naître un peu d'envie, qu'on s'y eſt bien attendu, et que madame *Pernelle* avait raiſon quand elle diſait que l'envie ne mourait jamais.

*Papillon* d'ailleurs a un cœur charmant, incapable d'inconſtance en amitié. Pour moi, hibou que je ſuis, je dois reſter et mourir dans mon trou. J'y forme des vœux pour le bonheur du héros ; et je ſuis bien perſuadé

que ce bonheur ne ſera point traverſé par les lignes qu'une provençale a écrites ſur une vitre. *V.* 1775.

## LETTRE CLXVII.

### A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

4 d'auguſte.

Il eſt certain, mon cher ange, qu'il n'y a eu nulle négligence de la part de M. de *la Reynière*, et qu'il n'a point reçu les paquets. C'eſt un myſtère ſacré qu'il n'eſt pas permis à un profane comme moi d'approfondir

*Papillon-philoſophe* eſt actuellement ſur les fleurs de Ferney, et bat les ailes. *Papillon* a inſtruit le hibou de bien des choſes que le hibou ignorait.

J'ai réparé le malheur de mes paquets, en écrivant en droiture à M. le maréchal de *Duras*, et en lui demandant bien pardon d'une mépriſe dont je n'ai pas été coupable.

S'il eſt vrai, mon cher ange, qu'il y eût place pour *Cicéron*, pour *Catilina*, et pour *Céſar*, dans les fêtes qu'on prépare pour les princeſſes des pays ſubjugués autrefois par ce *Céſar*, je compterais ſur vos bontés auprès de

1775. monſieur le maréchal dont vous êtes l'ami. Votre ſuffrage ſeul ſuffirait pour le déterminer, et je vous aurais l'obligation d'être compté dans Verſailles parmi ceux qui cultivent les lettres avec quelque honneur. J'aurais grand beſoin qu'on me regardât comme un homme qui s'eſt appliqué à travailler dans l'école de *Corneille*, et non pas comme un écrivain de livres ſuſpects.

*Papillon-philoſophe* m'a appris que la petite cabale du *bon ſens*, m'attribuait ce cruel et dangereux ouvrage. Je réponds à cette imputation :

Seigneur, je crois ſurtout avoir fait éclater
La haine des forfaits qu'on oſe m'imputer.

J'ai toujours regardé les athées comme des ſophiſtes impudens ; je l'ai dit, je l'ai imprimé. L'auteur de *Jenni* ne peut pas être ſoupçonné de penſer comme *Epicure*. *Spinoſa* lui-même admet dans la nature une intelligence ſuprême. Cette intelligence m'a toujours paru démontrée. Les athées, qui veulent me mettre de leur parti, me ſemblent auſſi ridicules que ceux qui ont voulu faire paſſer S^t *Auguſtin* pour un moliniſte.

Vous voyez qu'amis et ennemis ont également cherché à donner mauvaiſe opinion de moi dans le ciel et ſur la terre. Je ne ſais

plus où me ſauver ; je ſuis pourtant à l'ombre de vos ailes, et probablement le diable ne viendra pas me prendre là ; vous lui diriez *vade retrò*. 1775.

Le neveu du pape *Rezzonico* eſt venu me voir, malgré ma mauvaiſe réputation ; je compte plus ſur vous à la cour de France que ſur lui à la cour de Rome. Je vous conjure donc, mon cher ange, d'engager le premier gentilhomme de la chambre à faire ce que vous avez ſi bien imaginé. Rien n'eſt plus aiſé, et ces bagatelles réuſſiſſent quelquefois. Cela peut contribuer à me laiſſer finir tranquillement ma vie : mais vous, mon cher ange, ſongez que votre amitié me la fait paſſer heureuſement ; ſongez que vous êtes toujours ma première conſolation, ſoit de près, ſoit de loin. Je vous embraſſe plus tendrement que jamais, mon cher ange ; madame *Denis* ſe joint à moi. *Papillon-philoſophe* paraît vous aimer autant que nous vous aimons ; et moi, qui me crois plus philoſophe que *Papillon*, je me vante de l'emporter ſur elle en ſentimens pour vous.

Je me flatte que cette lettre arrivera à bon port.

1775.

## LETTRE CLXVIII.

### A M. DE VAINES.

7 d'auguſte.

Je ſuis enchanté que mon jeune homme vous ait paru ſage. On me dit que M. *Turgot* a été auſſi content que vous ; ces deux ſuffrages appuyés de celui de M. de *Condorcet* doivent ſuffire. Il n'y a plus rien à demander à perſonne; j'ai toujours penſé que c'était aſſez que la vérité fût connue des philoſophes tels que vous. Nous ne cherchons point à plaire aux aſſaſſins en robe. Ceux qui préfèrent le temps où nous ſommes à celui de monſieur *Colbert*, ont évidemment raiſon dans un point eſſentiel ; c'eſt qu'il n'y avait pas ſous ce miniſtre un homme en votre place, qui eût votre goût et votre philoſophie.

Je vais faire chercher à Lauſane toutes les petites bagatelles dont vous vous êtes amuſé et dont on a fait un recueil. Je vous les enverrai par petites parties numérotées, afin de ne pas groſſir les paquets ; et je vous ſupplierai de me mander ſeulement : J'ai reçu le numéro 1, le numéro 2, &c. : les paquets ſeront ſous l'enveloppe de M. *Turgot*.

M.

M. de *Condorcet* m'a envoyé la lettre d'un fermier de Picardie ; ce fermier eſt un homme de très-grand ſens et de très-bonne compagnie ; je voudrais bien ſouper avec lui. 1775.

Conſervez, Monſieur, vos bontés pour le pauvre malade.

## LETTRE CLXIX.

### A M. LE BARON DE CONSTANT DE REBECQUE.

9 d'auguſte.

Je ſuis enchanté, Monſieur, de vos lettres et de vos reproches ; mais pour ces reproches ſi aimables, je vous jure que je ne les mérite pas. Si j'avais eu l'envie et le pouvoir de faire un tour dans le pays de Vaud, ce ſerait aſſurément à Fantaiſie que je donnerais la préférence, quand le ſeigneur de Fantaiſie ſerait dans ſon château ; mais mon triſte état ne me permet pas de pareilles courſes. Il faut que j'attende chez moi, tout doucement, la fin de mes maladies, dont la mort a bien l'air de me délivrer bientôt.

Je ne compte point finir comme votre brave

aumônier. Il ne m'appartient pas de mourir
1775. en *Caton*, n'ayant pas vécu comme lui. Au reſte, je ne ſuis point ſurpris que votre homme ſe ſoit ennuyé à la lecture du livre de *Formey* contre le ſuicide, au point d'être tenté de faire le contraire de ce que ce bavard recommande. A l'égard de votre jeune homme qui s'eſt donné tant de coups de canif, c'eſt aſſurément un mauvais raiſonneur ; car pourquoi faire en cinquante fois ce qu'on peut faire en une.

En général je ne blâme perſonne, et je trouve très-bon qu'on ſorte de ſa maiſon quand elle déplaît ; mais je voudrais qu'on attendît au moins huit jours : car perſonne n'eſt sûr de penſer de la même façon huit jours de ſuite ſur ces choſes-là.

On commence à imiter en France votre gouvernement ſuiſſe. On veut ménager le peuple ; on le délivre des corvées : tout le monde crie, *hoſanna !* Pour moi, je ſuis comme *Gilles* le niais qui fait ſes petits tours à ſix pouces de terre, pendant que les voltigeurs danſent dans la moyenne région de l'air. J'ai la vanité d'achever ma petite ville, quoique je ſois très-sûr de mourir à la peine.

Je vous embraſſe, je vous regrette, et je vous prie de me conſerver votre amitié.

## LETTRE CLXX. 1775.

### A M. CHRISTIN.

12 d'auguſte.

Vos quinze pages, mon cher ami, diſent beaucoup plus et beaucoup mieux que les gros mémoires des autres avocats. Je n'ai jamais rien vu de ſi bien fait que votre nouvel écrit. La ſeule choſe qui me faſſe un peu de peine, c'eſt ce malheureux aveu de vingt-quatre communiers en 1684 : j'ai toujours peur que cette pièce ne ſerve de prétexte contre vos excellentes raiſons. Vous avez des ennemis dangereux, vous combattez l'intérêt de tous les ſeigneurs, et ſurtout des moines. J'eſpère tout des bonnes raiſons que vous alléguez, et je crains tout de l'artifice de nos adverſaires.

Madame de *Saint-Julien* eſt ici. Elle écrit à madame de *Grosbois*. Si vous perdez, elle vous ſoutiendra au conſeil. Enfin on pourra obtenir du miniſtère l'abolition d'un uſage qui déshonore la France. Le conſeil eſt compoſé d'hommes juſtes et vraiment philoſophes. Celui qui vient de ſupprimer les corvées pourrait bien ſupprimer l'eſclavage. On vous

en aura la première obligation. J'attends la
1775. grande journée du 19. Combattez, mon cher ami; je lève les mains au ciel. *V.*

## LETTRE CLXXI.

### A M. L'ABBÉ BAUDEAU,

*Auteur des Ephémérides du citoyen.*

Le.....

Je ne puis assez vous remercier, Monsieur, de la bonté que vous avez de me faire envoyer vos *Ephémérides*. Les vérités utiles y sont si clairement énoncées, que j'y apprends toujours quelque chose, quoiqu'à mon âge on soit d'ordinaire incapable d'apprendre. La liberté du commerce des grains y est traitée comme elle doit l'être; et cet avantage inestimable serait encore plus grand, si l'Etat avait pu dépenser en canaux de province à à province la vingtième partie de ce qu'il nous en a coûté pour deux guerres dont la première fut entièrement inutile, et l'autre funeste. S'il y a jamais eu quelque chose de prouvé, c'est la nécessité d'abolir pour jamais les corvées. Voilà deux services essentiels

que M. *Turgot* veut rendre à la France; et en cela ſon adminiſtration ſera très-ſupérieure à celle du grand *Colbert*. J'ai toujours admiré cet habile miniſtre de *Louis XIV*, bien moins pour ce qu'il fit que pour ce qu'il voulut faire; car vous ſavez que ſon plan était d'écarter pour jamais les traitans. La guerre plus brillante que ſage de 1672, détruiſit toute ſon économie. Il fallut ſervir la gloire de *Louis XIV* au lieu de ſervir la France; il fallut recourir aux emprunts onéreux, au lieu d'impoſer un tribut égal et proportionné, comme celui du dixième. 1775.

Que la France ſoit adminiſtrée comme l'a été la province de Limoges, et alors cette France ſortant de ſes ruines, ſera le modèle du plus heureux gouvernement.

Je ſuis bien content, Monſieur, de tout ce que vous dites ſur les entraves des artiſtes, ſur les maîtriſes, ſur les jurandes. J'ai ſous mes yeux un grand exemple de ce que peut une liberté honnête et modérée en fait de commerce, auſſi-bien qu'en fait d'agriculture. Il y avait dans le plus bel aſpect de l'Europe après Conſtantinople, mais dans le ſol le plus ingrat et le plus mal-ſain, un petit hameau habité par quarante malheureux dévorés d'écrouelles et de pauvreté. Un homme, avec un bien honnête, acheta ce territoire affreux,

1775. exprès pour le changer. Il commença par faire deſſécher des marais empeſtés ; il défricha ; il fit venir des artiſtes étrangers de toute eſpèce, et ſurtout des horlogers qui ne connurent ni maîtriſe, ni jurande, ni compagnonage, mais qui travaillèrent avec une induſtrie merveilleuſe, et qui furent en état de donner des ouvrages finis à un tiers meilleur marché qu'on ne les vend à Paris.

M. le duc de *Choiſeul* les protégea avec cette nobleſſe et cette grandeur qui ont donné tant d'éclat à toute ſa conduite.

M. d'*Ogni* les ſoutint par des bontés ſans leſquelles ils étaient perdus.

M. *Turgot* voyant en eux des étrangers devenus français et des gens de bien devenus utiles, leur a donné toutes les facilités qui ſe concilient avec les lois.

Enfin, en peu d'années, un repaire de quarante ſauvages eſt devenu une petite ville opulente, habitée par douze cents perſonnes utiles, par des phyſiciens de pratique, par des ſages dont l'eſprit occupe les mains. Si on les avait aſſujettis aux lois ridicules inventées pour opprimer les arts, ce lieu ſerait encore un déſert infect, habité par les ours des Alpes et du mont Jura.

Continuez, Monſieur, à nous éclairer, à nous encourager, à préparer les matériaux

avec lesquels nos ministres élèveront le temple de la félicité publique. 1775.

J'ai l'honneur d'être avec une reconnaissance respectueuse,

Monsieur, &c.

## LETTRE CLXXII.

### A M. DE LA HARPE.

15 d'auguste.

MALGRÉ votre belle imagination, mon cher ami, vous n'imaginez pas le plaisir que vous me faites en m'apprenant que vous avez les deux prix. Vous faites de vos ennemis *scabellum pedum tuorum*. Vous marchez au temple de la gloire sur le dos et sur le ventre des *Fréron*s et des *Clément*s. Vous jugez avec quelle impatience tous ceux qui sont à Ferney attendent vos épîtres en vers, et votre éloge en prose du maréchal de *Catinat*.

Savez-vous bien que je suis tenté de venir me mettre dans un petit coin, à la première représentation de Menzicof? Mes entrailles paternelles s'émeuvent de tendresse à chacun de vos succès. Vous devez être à présent dans le fracas des triomphes, des complimens et

1775. des nouveaux amis. Les récompenſes de la cour ſeront pour Fontainebleau. *Fréron* en mourra de rage, s'il ne meurt pas d'indigeſtion au cabaret : ce ſera *Apollon* qui aura tué le ſerpent *Python*.

Il eſt vrai que Ferney devient une ville ſingulière et aſſez jolie ; mais je déſeſpère de vous y voir. Vous ne quitterez plus jamais Paris ; vous y ſerez néceſſaire. Il ſemble que le nouveau miniſtère ſoit exprès pour vous. Vous avez dans M. de *Vaines* un ami bien digne de l'être. Je lui ai envoyé le Cri du ſang innocent, et cette diatribe dont vous me parlez. Tout cela eſt un peu de la moutarde après dîné.

Le jeune homme qui feſait crier le ſang innocent, et qui a demeuré chez moi un an, n'a plus à crier. Le roi ſon maître vient de réparer la barbarie juridique de *meſſieurs :* il l'appelle auprès de ſa perſonne ; il lui donne une compagnie, une place d'ingénieur, et une penſion. Cela vaut mieux qu'une réviſion de procès, dont l'événement eſt toujours douteux, ou qu'une grâce honteuſe qui exige des cérémonies infames.

Si M. de *Vaines* ne vous a pas remis ces deux petits ouvrages, je vais lui en envoyer d'autres.

Je vous embraſſe dans la joie de mon cœur.

## LETTRE CLXXIII. 1775.

### A M. L'ABBÉ MORELLET.

31 d'auguſte.

MON cher philoſophe, je vous dirai d'abord que je ſuis pénétré de reconnaiſſance et de joie. M. de *Trudaine* daigne accorder à notre petite province plus de grâces que je n'avais oſé en demander. J'ai vu, par la lettre dont il m'a honoré, qu'il connaît mieux les malheurs et les beſoins du pays de Gex que moi-même. Nos états l'ont remercié et ont ſouſcrit leur ſoumiſſion à ſes ordres. Ils attendent avec impatience l'effet de ſes bontés, et la déclaration du roi, afin que ſon exécution commence au premier d'octobre prochain, qui eſt la fin de la première année du bail actuel des fermes.

J'uſe, mon cher ami, de la permiſſion que vous m'avez donnée. Je m'adreſſe à vous avec nos états, et je vous ſupplie d'obtenir de M. de *Trudaine* qu'il daigne nous faire ſentir l'effet de ſes bontés à cette époque du premier d'octobre, temps auquel nous pourrons nous pourvoir commodément de ſel, de tabac et d'autres denrées néceſſaires. Vous aurez doublé

1775. le bienfait de M. de *Trudaine*, en nous prouvant par les faits que qui oblige vîte, oblige deux fois.

Les commis des fermes ayant déjà entendu parler des bienfaits qu'on nous fait eſpérer, nous font les plus horribles avanies. Ils jouent de leur reſte, et je ne ſerais pas étonné s'il y avait tôt ou tard du ſang répandu.

On n'en répandra pas pour la diatribe; mais il me ſemble que les démarches qu'on a faites ſont une inſulte à M. *Turgot*, de la part des même gens qui donnèrent de l'argent, il y a quelques mois, pour ameuter la populace. C'eſt l'eſprit de la ligue qui voudrait perſécuter le duc de *Sulli*. Des fripons ont voulu donner des croquignoles à M. *Turgot* ſur le nez de *la Harpe*. (*)

Madame *Denis* vous fait les plus ſincères complimens. Nous paſſons les jours à vous regretter.

Adieu, protecteur de Ferney, du commerce, de la liberté et de la raiſon. *V.*

(*) Le parlement avait ſévi contre M. de *la Harpe* à l'occaſion d'un extrait de la *diatribe à l'auteur des Ephémérides*, inſéré dans le *Mercure*.

## LETTRE CLXXIV. 1775.

### A M. DE VAINES.

31 d'auguſte.

M. de *Trudaine*, Monſieur, a répondu au mémoire que j'eus l'honneur de vous envoyer, il y a quelques mois, et que monſieur le contrôleur général lui remit. Il daigne nous offrir plus et mieux que notre province ne demandait. Nos états ont ſur le champ fait leur ſoumiſſion et leurs remercîmens. Je vous prie de vouloir bien lire la copie de la lettre que je viens d'écrire au maire de Gex, ſubdélégué de l'intendance, et l'un des ſyndics de nos états.

Les citoyens de notre nouvelle petite ville de Ferney nous donnèrent, ces jours paſſés, une fête qui ne ſentait point ſon village de province. Des princes et des princeſſes de l'empire y aſſiſtèrent; nos Fernéſiens tirèrent à l'arquebuſe pour des prix. L'un de ces prix était une médaille d'or gravée à Ferney, portant d'un côté le buſte de M. *Turgot*, et de l'autre ces mots enfermés dans une couronne d'olivier, *regni tutamen*. Madame de *Saint-Julien*, héroïne de ſon métier, ſœur de M. le

1775. marquis de *Gouvernet*, commandant de Bourgogne, laquelle eſt en poſſeſſion de tuer toutes les perdrix du roi, a gagné le prix de l'arquebuſe, et porte à ſon cou la médaille de M. *Turgot*.

Je vous remercie tendrement, Monſieur, de vos lettres du 21 et 25 d'auguſte, que les Velches ont appelé août. Il y a encore parmi ces Velches des barbares bien ſots et bien ridicules; puiſſent de dignes français comme vous corriger cette déteſtable engeance!

## LETTRE CLXXV.

### A M. LE BARON D'ESPAGNAC,

*Qui lui avait envoyé l'Eloge du maréchal de Catinat, fait par M. l'abbé d'Eſpagnac, ſon fils.*

A Ferney, 3 de ſeptembre.

Le jeune homme, Monſieur, que vous intitulez bachelier en théologie, me paraît bachelier dans votre grand art de la guerre, et plus fait pour remplir la place du maréchal de *Catinat*, que celle d'un père de l'Egliſe. Il a trop d'eſprit et d'imagination pour s'en tenir

seulement à la sorbonne. Je ne puis trop reconnaître la bonté que vous avez eue de m'envoyer son ouvrage. On croirait que l'auteur a fait plusieurs campagnes, et qu'il a passé plus d'un quartier d'hiver à la cour. 1775.

Je vous remercie du fond de mon cœur, vous et cet illustre bachelier; quand je songe que les maréchaux de *Catinat* et de *Saxe* ont été immortalisés dans la même maison, et que c'est à elle que je dois une lecture si intéressante, je me sens pénétré de reconnaissance autant que de plaisir.

J'ai l'honneur d'être avec respect, du maréchal de camp et du bachelier,

Monsieur,

le très-humble et très-obéissant serviteur.

*Le vieux malade.*

1775.

## LETTRE CLXXVI.

### A M. DE LA HARPE.

5 de ſeptembre.

MON cher et illuſtre ami, je vous avoue que, lorſque je lus l'*Eloge de Fénélon*, je crus fermement que vous n'iriez jamais au-delà. L'*Eloge de Catinat* m'apprend que je me ſuis trompé. Je dis aujourd'hui que vous ne ferez jamais mieux, et vous me détromperez encore à la premiere occaſion.

J'en dis à peu-près autant de vos vers. Vous voilà, ma foi, mon cher ami, au premier rang; et remarquez, je vous prie, que les hommes de DIEU vous éprouvent toutes les fois qu'on vous couronne.

L'aventure de *Joſeph* contrôleur général des finances d'un *Pharaon*, pris pour S^t *Joſeph* le digne époux de *Marie*, eſt une des bonnes ſcènes d'*Arlequin* qui aient jamais été jouées. Des gens bien inſtruits m'aſſurent que cette énorme bêtiſe eſt le fruit de la cabale qui cherche à mordre les talons de M. *Turgot*, lorſqu'elle eſt écraſée par ſes vertus. Que DIEU nous conſerve M. *Turgot* et M. de *Malesherbes!*

les méchans et les fots ne feront plus à craindre. 1775.

Bonfoir, mon digne ami ; que votre bonheur foit égal à votre gloire. Buvez à ma fanté avec M. de *Vaines*, je m'en porterai mieux.

## LETTRE CLXXVII.

### A M. L'ABBÉ MORELLET.

8 de feptembre.

PHILOSOPHE bienfefant, je vous prie de vouloir bien me dire fi vous croyez que l'affaire de notre petit pays puiffe être terminée à la fin de ce mois. Vous êtes notre avocat, notre rapporteur, notre protecteur auprès de monfieur *Turgot* et de M. de *Trudaine*.

Si jamais vous revenez vers notre Ferney, nous irons au-devant de vous avec la croix et la bannière. Nous vous conjurons de preffer l'effet des bontés de M. de *Trudaine*. Il avait déjà entrepris, il y a quelques années, l'ouvrage de notre liberté ; mais les fermiers généraux, guidés par leur intérêt qu'ils aimaient et qu'ils ne connaiffaient pas, avaient rendu fes bonnes intentions inutiles. Il eft aujourd'hui en état de donner la loi à ces meffieurs,

1775. et j'espère que vous triompherez d'eux comme de la compagnie des Indes.

Ayez la bonté de me mander où vous en êtes de votre triomphe.

Je suis bien étonné que votre sorbonne n'ait pas fulminé un petit décret contre une certaine diatribe : mais n'êtes-vous pas charmé d'un conseiller du parlement qui a pris *Joseph* le contrôleur général de *Pharaon* pour S^t *Joseph* le père putatif de notre Seigneur JESUS-CHRIST ?

Je vous salue en icelui ; je vous embrasse de tout mon cœur, avec la plus tendre reconnaissance. *V.*

## LETTRE CLXXVIII.

### A M. DUPONT.

10 de septembre.

MONSIEUR,

Le maçon et l'agriculteur du mont Jura, à qui vous avez bien voulu écrire une lettre flatteuse et consolante, est si sensible à votre bonté qu'il en abuse sur le champ.

Je vous dirai d'abord qu'il n'y a peut-être point de pays en France où l'on ait ressenti

plus

plus vivement que chez nous tout le bien que les intentions de M. *Turgot* devaient faire au royaume. Tout petits que nous ſommes, nous avons des états, et ces états ont pris de bonne heure toutes les meſures néceſſaires pour aſſurer la liberté du commerce des grains et l'abolition des corvées. Ce ſont deux préliminaires que j'ai regardés comme le ſalut de la France. 1775.

Nous avons célébré, au milieu des maſures antiques que je change en une petite ville aſſez agréable, les bienfaits du miniſtère. Ma colonie a donné des prix de l'arquebuſe dans nos fêtes. Ce prix était une médaille d'or, repréſentant M. *Turgot* gravé au burin. Madame de *Saint-Julien*, ſœur de notre commandant, a remporté ce prix. Tout cela nous a encouragés à demander la diſtraction de notre petit pays d'avec les fermes générales; projet ancien que M. de *Trudaine* avait déjà formé, et qui eſt auſſi utile au roi qu'à notre province.

M. *Turgot* a renvoyé notre mémoire à M. de *Trudaine*, lequel en conſéquence nous a fait ſes propoſitions. Nous les avons acceptées ſans délai, et ſans y changer un ſeul mot, et nous les avons tous ſignées avec la plus vive et la plus reſpectueuſe reconnaiſſance.

Voilà l'état où nous ſommes. Les états

1775. m'ont chargé de ſupplier M. *Turgot* de vouloir bien, s'il eſt poſſible, nous donner, pour le premier d'octobre, ſes ordres poſitifs, ſuivant leſquels nous prendrons nos arrangemens, et nous ferons les fonds pour payer à la ferme générale l'indemnité à elle accordée pour ſubvenir à la confection des chemins ſans corvées, et pour acquitter annuellement les dettes de la province. Nous payerons tout avec allégreſſe, et nous regarderons le bienfaiteur de la France comme notre bienfaiteur particulier.

J'avoue, Monſieur, que tout cela me paraît plus intéreſſant que le gouvernement du patriarche *Joſeph*, contrôleur général de *Pharaon*, qui vendait au roi ſon maître les marmites et les perſonnes de ſes ſujets.

J'apprends que vous êtes aſſez heureux, M. *Turgot* et vous, pour loger ſous le même toit. Je m'adreſſe à vous pour vous prier de l'inſtruire de nos intentions, de notre ſoumiſſion et de notre reconnaiſſance. Ayez la bonté de faire un mot de réponſe.

J'ai l'honneur d'être, &c. *V.*

## LETTRE CLXXIX. 1775.

### A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

15 de septembre.

MON cher ange, DIEU me devait madame de *Saint-Julien*. Elle a fait pendant deux mois la moitié de mon bonheur, et vous auriez fait l'autre, si mon Ferney, qu'on veut actuellement nommer Voltaire, avait été plus près de Paris. Je ne sais si vous auriez gagné le prix de l'arquebuse que madame de *Saint-Julien* a remporté; cela vaut bien un prix de l'académie française: c'était une médaille d'or, représentant M. *Turgot* gravé au burin par un de nos meilleurs artistes. Nous attendons à tout moment une pancarte de ce M. de *Sulli-Turgot*, pour tirer notre petit pays des griffes de messieurs les fermiers généraux, et pour nous rendre libres, après quoi je mourrai content: mais je vous avoue que mon bonheur a été furieusement écorné par la ridicule et absurde équipée de ceux qui ont demandé la proscription d'une certaine diatribe uniquement faite à l'honneur du roi et de son ministre.

Je suis encore plus étonné de la faiblesse

qu'on a eue de céder à cet orage impertinent.
1775. Il m'a ſemblé que cette condeſcendance du gouvernement n'était ni ſage ni honnête ; et qu'il ne fallait pas donner gain de cauſe à nos ennemis, dans les affaires qui ne les regardent en aucune façon. Ce qui me conſolera quand je partirai de ce monde, c'eſt que j'y laiſſerai une petite pépinière d'honnêtes gens qui s'étend et ſe fortifie tous les jours, et qui à la fin obligera les fripons et les fanatiques à ſe taire. Je ne verrai pas ces beaux jours, mais j'en vois l'aurore.

Il nous eſt venu de Chambéry un des grands officiers de *Monſieur*, M. le marquis de *Monteſquiou*, qui fait des chanſons charmantes ; j'imagine qu'il n'a pas peu contribué à inſpirer le goût des lettres à ſon maître ; et de la littérature à la philoſophie, il n'y a pas bien loin : cela donne de grandes eſpérances. Il faudra bien qu'à la fin la bonne compagnie gouverne. Les monſtres eccléſiaſtiques ſubſiſteront puiſqu'ils ſont rentés ; mais, petit à petit, on limera leurs dents, et on rognera leurs ongles. Je laiſſe à mes contemporains des limes et des ciſeaux.

On m'a dit, mon cher ange, que M. le maréchal de *Duras* feſait jouer à Fontainebleau quelques-unes de mes profanes tragédies. Si cela eſt vrai, il faudra que j'aye l'honneur de

l'en remercier. Malgré la répugnance que j'ai toujours à parler de mes ouvrages, j'aurai un sensible plaisir à le remercier de ses bontés. Je vous supplie de vouloir bien me dire si la chose est vraie. Vous aurez le plaisir de revoir *le Kain;* je ne sais pas comment le roi de Prusse l'a traité. Les uns disent qu'il lui a fait présent de vingt mille francs ; les autres prétendent qu'il ne lui a donné que des louanges ; et il y a des gens qui vont jusqu'à dire que *le Kain* n'a eu ni louanges ni argent. Vous voyez combien il est difficile d'écrire l'histoire. 1775.

Je n'ai point encore de nouvelles de l'arrivée du martyr d'Abbeville à Potsdam ; j'ose toujours me flatter qu'il y réussira dans son métier, autant que *le Kain* dans le sien, et qu'on lui fera un sort heureux, quand ce ne serait que pour faire honte et dépit aux Velches.

J'espère que, si son horrible aventure peut passer à la postérité, l'Europe aura le plaisir de nous voir couverts d'opprobre ; c'est une consolation quand on ne peut pas se venger.

Ma véritable consolation, mon cher ange, est dans votre amitié, dans celle de *Papillon-philosophe*, qui est beaucoup plus philosophe que papillon, dans votre bonne santé qui me fait supporter mes maladies continuelles, dans votre âge qui est encore bien loin du mien,

1775. dans votre ſageſſe qui vous promet une longue vie.

Adieu ; je vous embraſſe le plus tendrement du monde, et malheureuſement de cent quarante lieues ou environ. *V.*

## LETTRE CLXXX.

### A M. LE COMTE DE SCHOMBERG,

MARECHAL DES CAMPS ET ARMÉES DU ROI, &c.

A Ferney, 15 de ſeptembre.

MONSIEUR,

J'AI été un peu piqué que M. *Guibert* ne m'ait pas honoré d'un exemplaire de ſon *Eloge* de M. le maréchal de *Catinat*. J'ai été ſi charmé de cet ouvrage, que je pardonne à l'auteur ſon indifférence pour moi. Je trouve dans ce diſcours une grande profondeur d'idées vraies, nobles, fines et ſublimes, des morceaux d'éloquence très touchans, une fierté courageuſe, et l'enthouſiaſme d'un homme qui aſpire en ſecret à remplacer ſon héros : ce ſentiment perce à chaque page.

Le discours de M. de *la Harpe* est digne d'un académicien plein d'esprit, d'éloquence et de goût ; l'autre est d'un génie guerrier et patriotique. Ces deux ouvrages valent bien le mausolée du maréchal de *Saxe*. J'avoue que nos discours pour l'académie, du temps de *Louis XIV*, n'approchaient pas de ceux qu'on fait aujourd'hui ; c'est l'effet de la vraie philosophie : elle a donné plus de force et de vérité à nos esprits. Je ne fais ici, Monsieur, que vous dire ce que vous savez mieux que moi. C'est à vous qu'il appartient de juger lequel de ces deux portraits est le plus ressemblant ; vous êtes du métier de ce grand-homme. Ce n'est pas à moi d'en parler avant vous ; je me borne à vous remercier de votre souvenir, à vous demander la continuation de vos bontés, et à vous présenter mon sincère et tendre respect. 1775.

1775. # LETTRE CLXXXI.

## A MADAME DE SAINT-JULIEN.

21 de ſeptembre.

Ce n'eſt plus à mon *Papillon-philoſophe* que j'écris, c'eſt à ma philoſophe bienfeſante, c'eſt à la protectrice de la colonie et à la mienne. Nos dragons (1), notre corps d'artillerie (2), ſont dans les regrets autant que madame *Denis* et moi. Je puis me vanter d'être le plus affligé de tous. Je joins à la douleur de me voir privé de vous celle de craindre une injuſtice pour l'ami *Racle*, et de n'être point du tout raſſuré ſur le ſort de la colonie. J'eus hier une occaſion d'écrire à l'intendant, et je lui mandai tout ce que je crus de plus propre à le convaincre et à le toucher en faveur de ce *Racle*. Il me renverra, ſans doute, à M. de *Trudaine*, et c'eſt heureuſement nous renvoyer à vous.

Le ſort de notre colonie entière, celui de *Racle*, le bâtiment de la maiſon dauphine, tout eſt entre les mains de notre protectrice. Ce ſera elle qui obtiendra qu'on rende juſtice

(1) M. *Dupuits*, capitaine de dragons.
(2) M. d'*Etallonde*, ingénieur.

à

à *Racle*, et que le conseil accorde à notre petite province la liberté qu'on nous a promise, et sans laquelle nous ne pouvons exister. 1775.

L'abbé *Morellet* m'avait promis de m'instruire exactement de nos affaires ; mais je n'ai pas reçu un mot de lui sur la demande de nos états ; peut-être est-il à la campagne ; peut-être aussi M. *Turgot* ne veut-il pas se compromettre avec ses fermiers généraux, dans un temps où il voit des factions se former contre lui.

Monsieur de *Vaines*, votre voisin, n'est que médiocrement informé de cette affaire, et ne m'en a rien écrit ; si elle était de son département, j'ose présumer qu'elle serait faite. Nous n'avons d'espérance qu'en ma consolatrice. Nous devrons tout à cette éloquence rapide, à la vivacité, à la chaleur qu'elle met dans ses bons offices, au talent singulier qu'elle a d'animer la tiédeur des ministres, et de les intéresser à faire du bien.

Je me doute bien que vous avez plus d'une affaire, en arrivant à Paris ; mais je sais aussi que votre universalité suffit à tout. Je demanderais pardon à un autre de lui parler d'affaires dans la première lettre que je lui écris à son retour à Paris ; mais j'ai cru flatter votre grande passion en vous parlant de faire du bien. J'ai satisfait à la mienne en interrogeant *Racle* sur votre santé, sur vos fatigues, sur la route que

1775. vous preniez. Nous ne nous entretenons que de vous dans la colonie ; nous la trouvons déſerte ; nous ſommes tout étonnés de ne vous plus voir, en trois ou quatre lieux à la fois, courir, monter, deſcendre, revenir, tantôt en femme, tantôt en homme, ou en oiſeau, ou en philoſophe, dormant dans un manteau ou perchant ſur une branche.

Je ſuis retombé dans toutes les langueurs de mon âge depuis que, pour notre malheur, vous avez trouvé des chevaux à Saint-Genis ; et ſi je ſuis en vie au printemps ce ſera à vous que j'en aurai l'obligation. *V.*

*P. S.* A propos, Madame, vous êtes partie pendant que je dormais. Voilà comme *Théſée* quitta *Ariane ;* mais c'eſt ici *Ariane* qui s'enfuit. J'ai été bien ſot à mon réveil.

Tout l'hermitage auquel vous êtes apparue ſe met à vos pieds. Vous nous avez donné de beaux jours que nous n'oublierons jamais. Daignez agréer mon reſpect et mon regret.

## LETTRE CLXXXII. 1775.

### A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

22 de ſeptembre.

MON cher ange, j'ai reçu le 20 votre lettre du 4, et M. le marquis de *Monteſquiou* était déjà retourné à la noce, après nous avoir charmés par la bonté de ſon cœur, et par les grâces naturelles de ſon eſprit.

*Papillon-philoſophe*, beaucoup plus philoſophe que papillon, part dans l'inſtant, et vous apportera mon cœur dans un petit billet. Moi je vous envoie cette rapſodie, que je tiens de M. *Laffichard* lui-même.

Ne me calomniez point, mon cher ange. Je n'ai point dit qu'*Aufreſne* ſoit au-deſſus de *le Kain*, mais qu'il aurait pu le ſurpaſſer, s'il avait plus travaillé, et s'il avait eu un bon conſeil; mais je tiens M. *Turgot* ſupérieur à *Colbert* et à *Sulli*, s'il continue.

Faut-il donc mourir ſans vous embraſſer? cela eſt dur.

1775.

## LETTRE CLXXXIII.

### A MADAME DE SAINT-JULIEN.

Premier d'octobre.

Vous avez dû, Madame, recevoir une grande lettre de moi, le jour même que vous aviez la bonté de m'écrire un billet charmant, qui met l'eſpérance et la joie dans toute la colonie. Madame *Denis*, et moi, et nos dragons, et notre corps d'artillerie, nous ſommes tous à vos pieds. Le petit mot que M. de *Fargès* vous a dit, nous a rendu la vie. Les ſoldats de l'armée de meſſieurs les fermiers généraux, et leurs braves officiers débitaient que les bontés de M. *Turgot* pour nous avaient été vivement cenſurées par le conſeil, et que nous étions des eſclaves révoltés qui avaient perdu leur procès, ainſi que les eſclaves du mont Jura. Nous avons été en conſéquence plus perſécutés que jamais. Je venais même d'écrire à M. *Turgot* une longue lettre de doléance, lorſque j'ai reçu votre billet de conſolation.

Je ſais bien qu'il ſe pourrait faire que M. de *Fargès* vous eût dit une nouvelle vraie, et que deux jours après cette nouvelle ſe fût trouvée

fauſſe. Les choſes changent ſouvent du pour au contre en peu de temps. L'abbé *Morellet* même, qui m'a écrit en même temps que vous, ne me dit rien de poſitif; cependant vous me raſſurez, car c'eſt ſur vous que je fonde le bonheur du reſte de ma vie. 1775.

Vous êtes comme les déeſſes et les ſaintes du temps paſſé, qui ne parcouraient le monde que pour faire du bien.

Je ne puis croire que le petit déſagrément qu'on a fait eſſuyer à M. de *la Harpe*, ait pu déranger les projets de M. *Turgot* et de M. de *Trudaine* ſur la colonie que vous protégez. Il me ſemble qu'au contraire ces deux belles ames doivent être affermies dans leur deſſein de rendre une province heureuſe, en attendant qu'ils puiſſent en faire autant du reſte du royaume.

Nous travaillons toujours à force; nous bâtiſſons réellement une ville, dans l'eſpoir que vous viendrez l'embellir quelquefois de votre préſence. M. *Racle* ne s'eſt point découragé par les difficultés qu'il eſſuie; il ne doute de rien avec votre protection. Les maiſons s'élèvent de tous côtés, les jardins vont ſe planter; on prétend que tout ſera prêt au milieu du printemps pour vous recevoir. Nos troupes iront au-devant de vous ſur la frontière. J'eſpère bien les accompagner, quoique

1775. je n'aye pas trop bon air ſous les armes. Nous vous érigerons des trophées dans tous les endroits où les commis avaient leurs bureaux. Nous crierons, *Mont-Joye et la Tour-du-Pin.*

Daignez toujours agréer, Madame, la reſpectueuſe tendreſſe du vieux malade de Ferney.

*Voltaire.*

## LETTRE CLXXXIV.

### A M. CHRISTIN.

Premier d'octobre.

Je reçois, mon cher ami, votre lettre du 28 de ſeptembre, et celle de Verſailles. J'admire votre courage et celui de vos cliens. Je penſe comme M. *Campi;* mais je vous avoue que je ne ſuis pas auſſi intrépide que lui. Il croit que, ſi vous en appelez au conſeil, on ordonnerait que le parlement de Beſançon rendît compte des motifs de ſon arrêt, et fît voir qu'il a jugé ſur les titres, en conformité des ordres du roi. Mais qui pourrait empêcher alors le parlement de dire : Nous avons jugé ſur ces titres mêmes; on nous a produit vingt reconnaiſſances de mortaillables ; nous avons vu les ſignatures de vingt députés des communautés? Les juges

paraîtraient avoir décidé très-équitablement, et avoir accompli les ordres du conſeil à la lettre. 1775.

Il faudrait alors diſputer la validité de ces ſignatures, et ce ſerait un nouvel abyme dans lequel vous vous plongeriez. Les juges, devenus vos parties, vous traiteraient avec la plus grande rigueur. Vous appeſantiriez toutes vos chaînes, au lieu de les briſer : voilà ce que je crains.

Je ſuis très-perſuadé qu'il n'y a que monſieur de *Malesherbes* et M. *Turgot* capables de ſeconder vos vues généreuſes. Ils ont des amis dignes d'eux, qui leur repréſenteront l'horreur de la ſervitude où l'on gémit encore dans un pays qu'on nomme libre. M. de *Malesherbes* ſera animé par l'exemple de ſon grand oncle, le préſident de *Lamoignon ;* M. *Turgot* le ſecondera avec toute la nobleſſe et la fermeté de ſon ame ; *Louis XVI* ſe fera un devoir d'imiter *Saint-Louis :* c'eſt ce que j'eſpère, et c'eſt ce qu'il faut tenter. Nous y travaillerons très-vivement, et nous aurons pour nous tout Paris, ſans exception. Cela vaut mieux que d'avoir contre nous tout Beſançon, en nous préſentant ſous la triſte forme de gens qui plaident contre leurs juges.

Laiſſez-moi rendre la liberté au petit pays de Gex, avant d'oſer tenter de la rendre aux

1775. deux Bourgognes. On nous mande de Paris que l'affaire de Gex eſt conſommée, et que nous aurons dans peu les ordres du roi. L'eſpérance eſt toujours accompagnée de crainte. Je tremble encore des difficultés que les *ſoixante* autres rois de France pourront nous faire. Mais enfin ſoyez sûr que, ſi nous réuſſiſſons dans cette petite affaire, nous entamerons ſur le champ la grande. Tout nous aſſure du ſuccès, avec des miniſtres tels que MM. *Turgot* et de *Malesherbes*, et avec un roi équitable, tel que nous avons le bonheur de l'avoir. Nous engagerons d'abord les amis des miniſtres à leur parler, avec la plus grande force, en faveur de l'humanité. Je vous prierai de venir faire un tour à Ferney, et nous rédigerons enſemble un mémoire.

Vous pourrez cependant lier une eſpèce d'inſtance au conſeil, au nom des main-mortables condamnés au parlement de Beſançon. Cette inſtance, qui ne ſera point ſuivie, ſervira ſeulement de préparation au grand édit du roi, qui doit déclarer que ſes ſujets n'appartiennent qu'à lui, et ne ſont point eſclaves des moines. En un mot, tout nous eſt favorable; l'exemple de la Sardaigne, à qui la France vient de s'unir par trois mariages, les ſentimens de M. de *Malesherbes* et de M. *Turgot*, l'équité et la magnanimité du roi.

Je ne crois pas que nous puiſſions jamais être dans des circonſtances plus heureuſes. 1775.

Conſolons-nous, mon cher ami, et eſpérons.

Nous avons eu à Ferney mademoiſelle votre ſœur et madame *Morel*. Nous nous flattons que madame *Morel* viendra au printemps habiter la ville de Ferney, ſi elle eſt libre. C'eſt une femme qui a autant de courage que vous.

Je vous embraſſe très-tendrement, mon cher ami. *V.*

*P. S.* Vous ſouvenez-vous, mon cher ami, du nom de celui qui vous manda de Bar, il y a quelques années, l'aventure du nommé *Martin*, qu'on s'aviſa de rouer ſur quelques indices qui ſont ſouvent trompeurs, lequel *Martin* fut quelques jours après reconnu innocent? vous ſouviendriez-vous du bailliage lorrain où ſe fit cette exécution, et de la date de cette affaire? ſavez-vous où eſt actuellement celui qui vous en donna des nouvelles? Il y a un conſeiller au parlement de Paris, que vous connaiſſez et qui vous aime, parce qu'il aime la vérité et la juſtice; il veut s'informer de tout ce qui concerne ce pauvre *Martin*, et rendre, s'il ſe peut, ſervice à ſa malheureuſe famille. Ne négligeons pas cette occaſion, en attendant que nous puiſſions ſervir nos main-mortes.

1775.

## LETTRE CLXXXV.

### A M. LE MARECHAL DUC DE RICHELIEU.

Le premier d'octobre.

*Papillon-philoſophe* ne paſſera point l'hiver à Ferney ; elle eſt à Paris où elle s'occupe de rendre des ſervices eſſentiels à la patrie que j'ai choiſie, et à la petite colonie que j'ai eu l'inſolence et le bonheur de fonder. Soyez sûr, Monſeigneur, qu'elle vous eſt très-attachée, et que ce *Papillon* eſt d'ailleurs un très-honnête homme, tirant à la vérité des coups de fuſil merveilleuſement, mais eſſentiel dans la ſociété.

Je n'ai jamais vu tant de ſimplicité à la fois et tant de vivacité ; il ne lui manque que d'étudier l'algèbre pour reſſembler à madame *du Châtelet*. Je n'oſe encore me flatter que vous faſſiez ce qu'elle a fait, que vous honoriez notre ville naiſſante de votre préſence. Je n'aurais plus rien à déſirer dans ce monde que je vais quitter bientôt, malgré toutes vos plaiſanteries.

Je vous avouerai que je ſuis un peu ſcandaliſé du nom de barbouilleur que vous donnez ſi libéralement aux deux peintres du maréchal de *Catinat ;* mais j'oſe être un peu de votre

avis sur l'orgueilleuse modestie dont parlait madame de *Maintenon*, et que vous démêlez si bien. 1775.

Je suis surtout de votre opinion sur ce ton décisif avec lequel l'un des deux peintres rabaisse *Louis XIV* et le maréchal de *Villars*. Vous conviendrez que celui qui a remporté le prix à notre académie s'est exprimé plus modestement. Si jamais vous pouviez vous résoudre à lire les anciens discours composés pour les prix de cette académie, vous seriez étonné de la prodigieuse différence qui se trouve entre ces vieilles déclamations et celles qu'on fait aujourd'hui. C'est en cela surtout que notre siècle est supérieur au siècle passé.

J'aurais voulu que M. de *Guibert* n'eût point immolé le maréchal de *Villars* au *père la pensée*. Ce qu'il dit contre le héros de Denain, votre ancien ami et un peu votre modèle, me fait souvenir de M. *Folard* qui, dans ses *Commentaires sur Polybe*, dit : *Le maréchal de Villars, après avoir donné le change aux ennemis, attaqua le corps qui était dans Denain, le fit tout entier prisonnier de guerre, s'empara de Marcheinnes, et prit cinq villes en deux mois ; je n'aurais rien fait de tout cela.*

Vous connaissez parfaitement les hommes ; mais permettez-moi de vous dire que vous êtes un peu trop difficile sur notre académie dont

1775. vous êtes le doyen, et dont il n'appartenait qu'à vous d'être le ſoutien et le véritable protecteur. Je vous ouvre mon cœur. J'ai été très-affligé, et je le ſuis encore, que vous ayez un peu gourmandé des hommes libres, qui penſent et qui parlent, qui même ont une grande influence ſur l'opinion publique. J'ai été cent fois tenté de vous le dire, il y a deux ans. Je ſuccombe aujourd'hui à la tentation. Je voudrais qu'ils puſſent revenir à vous, et ſe réunir autour de leur chef; cela ne ſerait pas difficile.

Pardonnez-moi ma ſincérité, en faveur de mon tendre et reſpectueux attachement. Je penſe que tous les gens de lettres auraient dû être à vos pieds comme à ceux de votre grand oncle, d'autant plus qu'en vérité les gens de lettres d'aujourd'hui ont en général beaucoup plus de lumières que ceux d'autrefois. On a moins de génie que dans le ſiècle de *Louis XIV*, moins de vrai talent, moins de grâce et de politeſſe; mais on a beaucoup plus de connaiſſances : notre philoſophie n'eſt pas à mépriſer.

Soyez heureux autant que vous méritez de l'être; jouiſſez de votre gloire qui ne ſera jamais affaiblie par les chicanes odieuſes d'un procès auquel vous ne deviez pas vous attendre, et que perſonne n'aurait jamais pu prévoir.

Conſervez vos bontés pour le plus ancien de vos ſerviteurs, qui mourra en vous aimant et en vous reſpectant. *V.* 1775.

## LETTRE CLXXXVI.

### A MADAME DE SAINT-JULIEN.

3 d'octobre.

MON papillon eſt un aigle, mon papillon eſt un phénix, mon papillon a volé à tire d'ailes pour faire du bien. La lettre qu'elle daigna m'écrire en arrivant, et celle du 27 de ſeptembre, nous ont remplis d'étonnement, de joie, de reconnaiſſance, d'attendriſſement. Nous ſommes à vos pieds, Madame, avec toute la colonie et tous les entours.

Figurez-vous que des commis des fermes avaient répandu le bruit que les bontés de M. *Turgot*, pour le petit pays de Gex, avaient été grièvement cenſurées au conſeil du roi. Je venais d'écrire à M. *Turgot*, et de lui expoſer mes plaintes, lorſque votre lettre m'a raſſuré. Les commis jouent de leur reſte. Ils ont en dernier lieu uſé de la même généroſité qu'ils montrèrent à votre recommandation, lorſqu'ils extorquèrent quinze louis d'or à de pauvres paſſans dont vous aviez pitié. Il n'y a pas

1775. long-temps qu'une femme de mon voiſinage, venant d'acheter des langes à Genève, et en ayant enveloppé ſon enfant, les employés des fermes, ſous la conduite d'un nommé *Moreau*, ſaiſirent ces langes, ſous prétexte qu'ils étaient neufs, et maltraitèrent la femme qui leur reprochait avec des cris et des larmes d'expoſer à la mort ſon enfant tout nu.

Il n'y a guère de jour qui ne ſoit marqué par des vexations affreuſes ſur cette frontière, et on craint encore de ſe plaindre.

M. de *Chabanon*, qui était venu nous voir avant le temps où vous avez honoré Ferney de votre préſence, fut témoin des inſultes que firent ces employés de Saconay à la ſupérieure des hoſpitalières de Saint-Claude, et à trois de ſes religieuſes, dont ils levèrent les jupes publiquement.

De tels excès ſuffiraient aſſurément pour déterminer le miniſtère à délivrer de ces brigands ſubalternes le petit pays que vous protégez. La ferme générale ne retire aucun profit de ces rapines journalières, tout eſt pour les commis; ils ſont autoriſés à voler, et ils uſent de leur droit dans toute ſon étendue. Il n'y a qu'un homme comme M. *Turgot* qui puiſſe mettre fin à ces pillages continuels; il n'y a que vous d'aſſez noble et d'aſſez courageuſe pour lui en repréſenter toute l'horreur,

et pour ſeconder ſes vertus patriotiques. Vous pouvez mettre ſous ſes yeux, et ſous ceux de M. de *Trudaine*, le tableau fidelle de tout ce que je viens de vous expoſer. Vous accélèrerez infailliblement l'effet de leurs bontés, et vous mettrez le comble aux vôtres. 1775.

Il y a dans la maiſon de M. *Turgot* un chevalier *Dupont*, en qui ce digne miniſtre a de la confiance, et qui la mérite. Il travaille beaucoup avec lui. Si vous pouviez avoir la bonté de le voir, ce ſerait, je crois, mettre la dernière main à votre ouvrage. Vous êtes notre protectrice, et cette colonie eſt la vôtre.

Les ſupérieurs de nos commis leur ont mandé, en dernier lieu, qu'ils pouvaient être tranquilles, qu'il y avait trois provinces qui demandaient la même grâce que nous, et qu'on ne l'accorderait à aucune, parce que les conſéquences en ſeraient trop dangereuſes. Je ne ſais quelles ſont ces provinces : je n'en connais point qui ſoit comme la nôtre entourée de trois Etats étrangers et ſéparés de la France par des montagnes preſque inacceſſibles.

J'oſerais encore vous ſupplier, Madame, d'avoir une converſation avec M. de *Vaines*. Cette affaire, il eſt vrai, n'eſt pas de ſon département ; mais tout eſt de ſon reſſort, quand il s'agit de faire des choſes juſtes. Je lui écris pour lui dire que vous aurez avec

1775. lui un entretien. Cette affaire eſt ſi importante que nous n'avons aucun moyen à négliger ni aucun inſtant à perdre. Toutes les autres dont votre univerſalité a daigné ſe charger doivent laiſſer paſſer notre colonie la première, ſans préjudice pourtant à celle de M. *Racle*, car celle-là tient au public ; et quand M. *Racle* ſera payé par le roi, votre colonie ſera bien plus floriſſante. Elle vous donne mille bénédictions, et elle compte ſur l'effet de vos promeſſes, comme ſur ſon évangile ; car vous ſavez que ce mot évangile ſignifie bonne nouvelle.

Agréez, Madame, mon tendre reſpect. *V.*

LETTRE

## LETTRE CLXXXVII. 1775.

### A LA MEME.

5 d'octobre.

PROTEGEZ bien Ferney, Madame ; car il peut devenir quelque chose de bien joli. Figurez-vous qu'hier le bas de votre maison était illuminé, que toute votre ville l'était, depuis le fond du jardin du château jusqu'aux défrichemens, et jusqu'au grand chemin de Meyrin ; que toutes les troupes étaient sous les armes, et escortaient quarante-cinq carrosses, au bruit du canon. Il y eut un très-beau feu d'artifice, et la journée finit comme toutes les journées, par un grand souper.

Vous me demanderez pourquoi tout ce tintamarre ? c'était, ne vous déplaise, pour M. *Saint-François* d'Assise. Et pourquoi tant de fracas pour ce saint ? c'est qu'il est mon patron, et que ce n'était pas ce jour-là la fête de monsieur *St Julien*, car on en aurait fait davantage pour lui. *Saint-François* se met toujours aux pieds de *Saint-Julien*.

Nos ennemis continuent toujours d'assurer que notre affaire ne se fera point ; que le conseil n'est point de l'avis de M. *Turgot*, et

1775. qu'on n'ira pas changer les uſages du royaume pour un petit pays auſſi chétif que le nôtre. Je les laiſſe dire, et je m'en rapporte à vous. Ils crient que M. de *Trudaine* a déjà voulu une fois tenter ce changement, et n'a pu réuſſir; et moi je ſuis sûr qu'il réuſſira, quand vous lui aurez parlé.

J'accable de lettres notre protectrice. J'ai tant de plaiſir à lui parler du bien qu'elle nous fait, que j'oublie même de lui demander pardon de la vivacité de mes importunités. Elle ſait que je ſuis encore plus occupé d'elle que de ſes bienfaits. Elle ſait que mon cœur, tout vieux qu'il eſt, eſt peut-être encore plus ſenſible aux grâces que pénétré de reconnaiſſance. Elle ſait combien j'aimerais à lui écrire, quand même je n'aurais point de remercîmens à lui faire.

Agréez, Madame, les reſpects de votre ville, et ſurtout les miens. *V.*

## LETTRE CLXXXVIII. 1775.

### A LA MEME.

8 d'octobre.

NOTRE protectrice me mande, par ſa lettre d'un lundi ſans date, qu'elle n'a point reçu de lettre de moi, ce qui ſerait le comble de l'ingratitude. Je ne ſuis point coupable de ce crime. L'ami *Wagnière* eſt témoin qu'il en a écrit trois.

J'envoie aujourd'hui de nouvelles explications à monſieur le contrôleur général et à M. de *Trudaine*. J'écris à M. l'abbé *Morellet*. Je leur renouvelle à tous l'acceptation pure et ſimple que j'ai faite, conjointement avec les états. Je leur réitère l'aſſurance poſitive que nous ne demandons rien au-delà de ce qu'on a daigné nous offrir.

La ſeule difficulté qui reſte, mais qui eſt très-grande, eſt la ſomme exorbitante de quarante mille livres que les fermiers généraux demandent. Il eſt certain qu'il ſerait impoſſible à la province, très-pauvre et très-ſurchargée, de payer ſeulement la moitié de cette ſomme annuelle : c'eſt ce que j'ai repréſenté le plus

1775. fortement que j'ai pu. Je me flatte que monſieur *Turgot* ne ſouffrira pas une vexation ſi injuſte. Il ſait que, dans les années les plus lucratives, jamais les extorſions les plus violentes n'ont pu produire ſept mille francs aux fermiers généraux. Une armée de pandoures n'oſerait pas nous demander une contribution de quarante mille livres.

La nouvelle répandue que monſieur le contrôleur général avait pitié de notre petite province, redouble les perſécutions des commis; elles ſont horribles. Nous ſommes punis bien cruellement du bien qu'on veut nous faire. Il ne nous reſte que l'eſpérance. Monſieur le contrôleur général eſt juſte et ferme; notre protectrice eſt animée et perſévérante; nous ſommes loin de perdre courage.

Le plan de M. de *Trudaine* eſt trop beau pour l'abandonner. Il ſerait utile à la province et au royaume. Déjà, ſur la ſimple promeſſe du miniſtère, nous avons jeté les fondemens d'un grand commerce; nous bâtiſſons d'amples magaſins pour toutes les marchandiſes des pays méridionaux, qui arriveront par Genève. Nous revenons à la vie; vous ne ſouffrirez pas qu'on nous tue.

Notre protectrice pourrait-elle engager monſieur ſon frère à venir avec elle expliquer toutes ces choſes à M. *Turgot* et à M. de

*Trudaine?* ne ſerait-il pas digne de lui de montrer l'intérêt qu'il prend à une province qui eſt ſous ſes ordres? 1775.

Vous ſentez, Madame, combien il eſt doux de tenir tout de vos bontés et de votre perſévérance. Je ſuis à vos pieds plus que jamais.

*Voltaire.*

*Fin du Tome quinzième.*

# TABLE ALPHABETIQUE

## DES LETTRES

### CONTENUES DANS CE VOLUME.

### A.

ARGENCE DE DIRAC. (M. le marquis d') 278

ARGENTAL. (M. le comte d')

LETTRE I. 3
LETTRE II. 16
LETTRE III. 37
LETTRE IV. 47
LETTRE V. 61
LETTRE VI. 79
LETTRE VII. 90
LETTRE VIII. 96
LETTRE IX. 110
LETTRE X. 112
LETTRE XI. 127
LETTRE XII. 154

LETTRE XIII. 159
LETTRE XIV. 182
LETTRE XV. 185
LETTRE XVI. 192
LETTRE XVII. 217
LETTRE XVIII. 226
LETTRE XIX. 235
LETTRE XX. 240
LETTRE XXI. 245
LETTRE XXII. 249
LETTRE XXIII. 254
LETTRE XXIV. 262
LETTRE XXV. 275
LETTRE XXVI. 277
LETTRE XXVII. 283
LETTRE XXVIII. 286
LETTRE XXIX. 295
LETTRE XXX. 302
LETTRE XXXI. 325
LETTRE XXXII. 331
LETTRE XXXIII. 347
LETTRE XXXIV. 351
LETTRE XXXV. 361

LETTRE XXXVI. 371
LETTRE XXXVII. 374
LETTRE XXXVIII. 381
LETTRE XXXIX. 403
LETTRE XL. 411

AUDIBERT. (M.) 382

## B.

BAUDEAU, (M. l'abbé) *auteur des Ephémérides du citoyen.* 388
BOURGELAT. (M.) 329

## C.

CAMPI. (M. le comte)

LETTRE I. 200
LETTRE II. 202

CHABANON. (M. de)

LETTRE I. 292
LETTRE II. 377

CHAMPFORT. (M. de) 257

CHATELLUX. (M. le chevalier de)

LETTRE I. 1 3
LETTRE II. 327

CHRISTIN, (M.) *avocat à Saint-Claude.*

LETTRE I. 23
LETTRE II. 103
LETTRE III. 105
LETTRE IV. 120
LETTRE V. 292
LETTRE VI. 368
LETTRE VII. 387
LETTRE VIII. 414

CONDORCET. (M. le marquis de)

LETTRE I. 116
LETTRE II. 118
LETTRE III. 184
LETTRE IV. 209

CONSTANT DE REBECQUE. (M. le baron de)

LETTRE I. 93
LETTRE II. 306
LETTRE III. 385

CROIX, (M. de la) *avocat à Toulouſe, qui lui avait envoyé pluſieurs de ſes mémoires.* 301

CUBIERES, (M. le chevalier de) *écuyer de madame la comteſſe d'Artois.* 238

CURSAI. (M. l'abbé de) 51

## D.

DEFFANT. (Madame la marquiſe du)

LETTRE I. 64
LETTRE II. 71
LETTRE III. 89
LETTRE IV. 106
LETTRE V. 114
LETTRE VI. 135
LETTRE VII. 193
LETTRE VIII. 213
LETTRE IX. 220
LETTRE X. 228
LETTRE XI. 266
LETTRE XII. 290
LETTRE XIII. 309

LETTRE XIV. 323
LETTRE XV. 341
LETTRE XVI. 357
LETTRE XVII. 369

DELISLE, (M. le chevalier) *capitaine de dragons, &c.*
LETTRE I. 55
LETTRE II. 100
LETTRE III. 121
LETTRE IV. 149
LETTRE V. 174
LETTRE VI. 180
LETTRE VII. 187
LETTRE VIII. 196
LETTRE IX. 205
LETTRE X. 338

DIDEROT. (M.) 6

DIONIS DU SEJOUR, (M.) *conseiller au parlement, de l'académie des sciences, qui lui avait envoyé son Essai sur les comètes.* 299

DODIN, (M.) *avocat à Paris.* 376

DUPONT. (M.) 400

## E.

ENVILLE. ( Madame la ducheſſe d' )

LETTRE I. 269

LETTRE II. 315

ESPAGNAC, ( M. le baron d' ) *gouverneur de l'hôtel royal des invalides, qui lui avait envoyé l'Eloge du maréchal de Catinat, fait par M. l'abbé d'Eſpagnac ſon fils.*

LETTRE I. 125

LETTRE II. 396

ETALLONDE DE MORIVAL. (M. d')

LETTRE I. 132

LETTRE II. 148

LETTRE III. 169

## F.

FLORIAN. ( M. le marquis de ) 305

FLORIAN. ( Madame la marquiſe de )

LETTRE I. 139

LETTRE II. — 142

LETTRE III. 156
LETTRE IV. 163
LETTRE V. 167
LETTRE VI. 173
LETTRE VII. 239

## G.

GALLITZIN, (M. le prince de) *ambaſſadeur à la Haie.* 43

GOLTZ, (M. le baron de) *miniſtre du roi de Pruſſe.*

LETTRE I. 271
LETTRE II. 317

## H.

HAMILTON, (M. le chevalier) *ambaſſadeur à Naples.* 40

HARPE. (M. de la)

LETTRE I. 24
LETTRE II. 84
LETTRE III. 343

LETTRE IV. 391
LETTRE V. 398

## K.

KEAT. (M.) 78

## L.

LALANDE. (M. de)
LETTRE I. 279
LETTRE II. 320
LALLI-TOLENDAL. (M. le chevalier de)
LETTRE I. 10
LETTRE II. 26
LAUS DE BOISSY, (M.) *qui lui avait envoyé une seconde édition de sa critique des Trois siècles.* 350
LE JEUNE DE LA CROIX, (M.) *avocat.* 46
LEVENHAUPT. (M. le comte de) 146
LIGNE. (M. le prince de) 247

## M.

MARIN. (M.)

LETTRE I. 18

LETTRE II. 223

MARMONTEL. (M.)

LETTRE I. 13

LETTRE II. 69

MAUPEOU, (M. de) *chancelier de France.*

LETTRE I. 129

LETTRE II. 170

LETTRE III. 176

MEDINI, (M. le comte de) *auteur d'une traduction de la Henriade en vers italiens.* 273

MORELLET. (M. l'abbé)

LETTRE I. 393

LETTRE II. 399

## N.

NECKER. (Madame) 8

## O.

ORNOI. ( Madame d' ) 260

## P.

PARMENTIER. ( M. ) 346
POMARET. ( M. de ) 212

## R.

RICHELIEU. ( M. le maréchal duc de )
LETTRE I. 14
LETTRE II. 33
LETTRE III. 52
LETTRE IV. 56
LETTRE V. 67
LETTRE VI. 76
LETTRE VII. 95
LETTRE VIII. 151
LETTRE IX. 165
LETTRE X. 189
LETTRE XI. 215
LETTRE XII. 232

LETTRE XIII. 313
LETTRE XIV. 335
LETTRE XV. 379
LETTRE XVI. 418

ROCHEFOUCAULD. (M. le duc de la) 318

## S.

SAINT-JULIEN. (Madame de)

LETTRE I. 20
LETTRE II. 30
LETTRE III. 86
LETTRE IV. 319
LETTRE V. 364
LETTRE VI. 408
LETTRE VII. 412
LETTRE VIII. 421
LETTRE IX. 425
LETTRE X. 427

SAINT-LAMBERT. (M. de) 80

SAUVIGNI. (Madame de) 307

SCHOMBERG, (M. le comte de) *maréchal des camps et armées du roi, &c.* 406

SUARD. (M.) *Sur son discours de réception à l'académie française, dont le sujet est l'éloge de la philosophie.* 207

## T.

TOURAILLE. (M. le comte de la) 198

## V.

VAINES, (M. de) *premier commis des finances.*

LETTRE I. 333

LETTRE II. 366

LETTRE III. 384

LETTRE IV. 395

VASSELIER. (M.) 29

VERNES. (M.) 253

VILLEMAIN D'ABANCOURT. (M.) 75

VILLEVIEILLE. (M. le marquis de) 145

VOISENON. (M. l'abbé de) 242

*Fin de la Table du tome quinzième.*

Universitas BIBLIOTHECA Ottaviensis

a39003 002350832b

CE PQ 2070
1785A V082
C00 VOLTAIRE, FR OEUVRES CO
ACC# 1353133

U D' / OF OTTAWA
COLL ROW MODULE SHELF BOX POS C
333 02 07 11 08 14 7